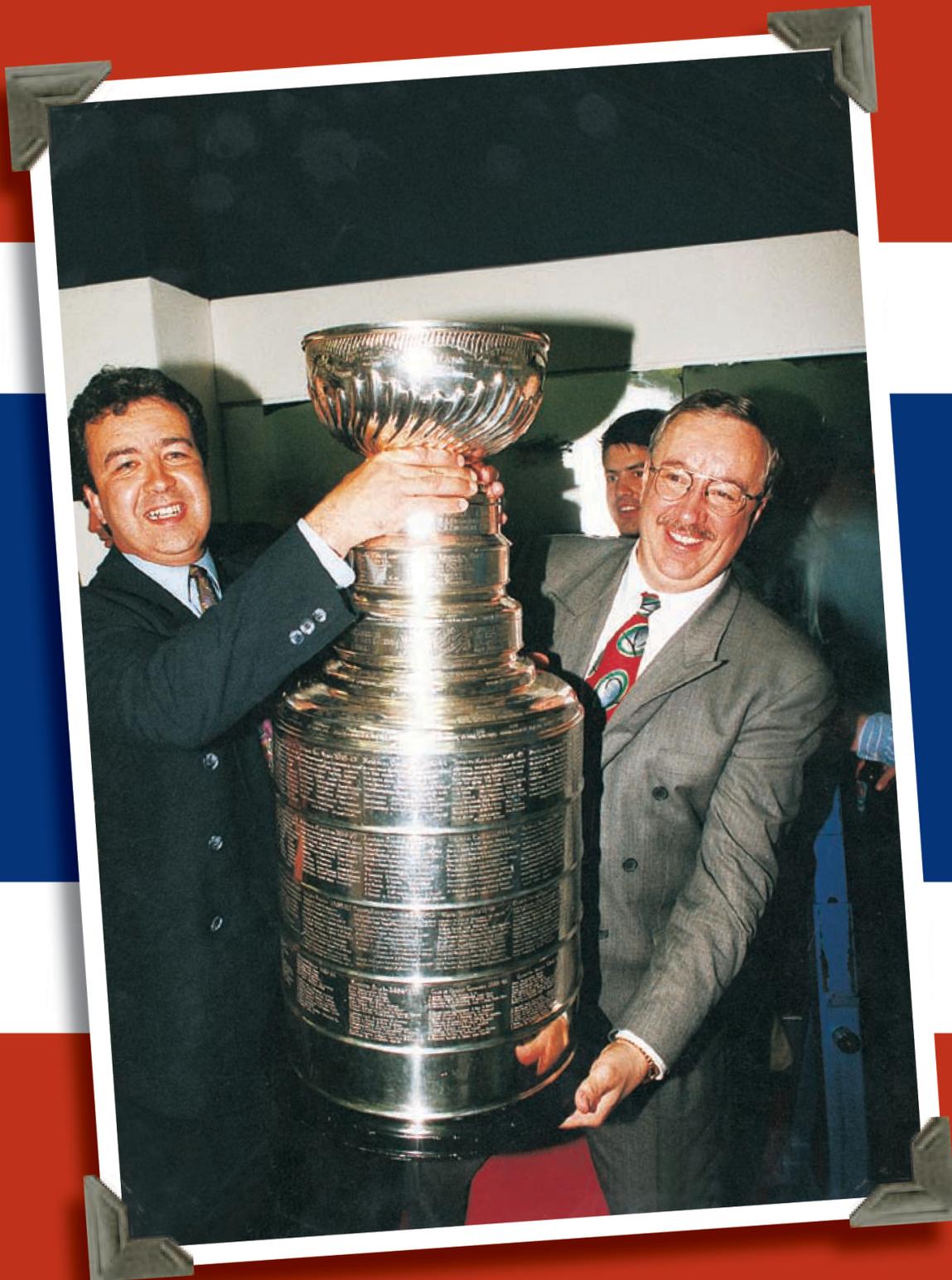


Jacques Demers : En toutes lettres

Mario Leclerc

Version adaptée par Sylvie Rodrigue



Jacques Demers : En toutes lettres

Mario Leclerc

Version adaptée par Sylvie Rodrigue

Centre FORA
Sudbury (Ontario)
2008

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Rodrigue, Sylvie, 1969-

Jacques Demers : en toutes lettres / Mario Leclerc; version adaptée par Sylvie Rodrigue.

Public cible : Pour adultes en voie d'alphabétisation.

Jacques Demers : Cahier d'exercices.

ISBN 978-2-89567-069-8

1. Lectures et morceaux choisis pour nouveaux alphabétisés. 2. Demers, Jacques, 1944-.
3. Hockey – Entraîneurs – Canada – Biographies. 4. Journalistes sportifs – Canada
– Biographies. I. Centre franco-ontarien de ressources en alphabétisation II. Leclerc,
Mario, 1957-. . Jacques Demers. III. Titre.

PC2117.R57 2008

448.6'2

C2008-901635-1

Photo en couverture

Jacques Demers et son frère, Michel Demers, le 9 juin 1993 lorsque le Canadien remporte la coupe Stanley. (Archives de Jacques Demers)

Relecture du contenu

Luc Rodrigue

Révision linguistique

Johanne Bouthillier

Édition et distribution

Centre FORA

432, avenue Westmount, unité H

Sudbury (Ontario) P3A 5Z8

Commandes : 1-877-453-9344 ou 705-524-8550, poste 225

Courriel : cranger@centrefora.on.ca

Télécopieur : 705-524-8535

Site Web : www.centrefora.on.ca

Remerciements

Le Centre FORA tient à remercier Les Éditions internationales Alain Stanké et Mario Leclerc pour la confiance démontrée dans la collaboration de ce projet.

Le Centre FORA remercie Ressources humaines et Développement social Canada — Bureau de l'alphabétisation et des compétences essentielles de leur appui financier.

Tous droits réservés. © 2005, Les Éditions internationales Alain Stanké

© 2008, Centre FORA, pour la présente édition.

Il est interdit de reproduire en tout ou en partie le présent ouvrage, par quelque procédé que ce soit.

Dépôt légal – 2^e trimestre 2008

Bibliothèque et Archives nationales Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Prologue

«Un jour, je vais avoir des souliers neufs.» Voici la promesse que Jacques Demers se fait comme enfant, dans les années 50. Sa famille est très pauvre. Son père est un alcoolique abusif qui refuse de l'aimer et qui lui lance des injures. Jacques s'efforce de cacher cette vérité à tous ceux qui l'entourent.

À 17 ans, Jacques promet à sa mère mourante de s'occuper de ses deux sœurs. À 18 ans, il devient chauffeur chez Coca-Cola. À 24 ans, il accepte d'entraîner une équipe de hockey locale dans ses moments libres. Cela devient sa passion.

À 49 ans, Jacques remporte la coupe Stanley à la barre du Canadien de Montréal. Son rêve se réalise.

Mais depuis sa jeunesse, il garde un secret qui le hante. En 2005, Jacques décide de partager ce secret avec le monde entier : son analphabétisme. C'est ainsi que Jacques se lance dans le récit de sa vie, sans rien ménager : sa jeunesse difficile et mouvementée, sa carrière d'entraîneur, ses joies, ses peines et son refus d'abandonner.

Que Jacques ait pu surmonter tant d'obstacles pour accomplir autant de choses, c'est fantastique. C'est inspirant. Et comme le dit son frère Michel, c'est un grand message d'espoir.

Comme un match de hockey, ce récit est réparti en trois périodes et une prolongation. Il compte 26 chapitres, une pour chaque lettre de l'alphabet. À la fin de chaque chapitre, Jacques adresse une lettre à une personne importante dans sa vie. Laissez-vous inspirer par ce récit raconté avec franchise.

Première période

La délivrance, enfin...

Chapitre 1

« Qui suis-je? »



L'Hôtel Central, à L'Original, en Ontario, propriété d'Albertine Fournier et de Michel Demers, grands-parents paternels de Jacques Demers.

Archives de Jacques Demers

Vers le début des années 1900, Albertine Fournier et Michel Demers se marient. En tout, ils ont 13 enfants. Malheureusement, quatre d'entre eux meurent très jeune. Albertine et Michel travaillent dur pour nourrir, habiller et élever leur grande famille. Ils ont un magasin général et un hôtel à L'Original, en Ontario. Mais tout est détruit dans un incendie en 1923. La famille déménage donc à Montréal, et Michel se trouve un emploi à la Brasserie Molson. Il y travaille jusqu'à sa retraite.

Leur dixième enfant, le plus jeune des garçons, s'appelle Emmanuel. Il a plusieurs noms : sa famille l'appelle Émile et ses amis l'appellent Johnny. Il est le mouton noir de la famille. Il ne peut jamais rester tranquille et parfois, il disparaît pendant des semaines. De plus, il ne parle pas beaucoup et fait toujours à sa tête. Pendant sa jeunesse, il donne beaucoup de fil à retordre à ses parents.

Vers l'âge de 22 ans, Emmanuel quitte la maison sans donner de nouvelles. Il revient, cinq ou six ans plus tard, au printemps de 1947. Il se rend chez ses parents et leur présente Mignonne, sa femme. Puis, quelques jours plus tard, il revient avec une « surprise »... c'est Jacques, qui a presque trois ans.

Sa grand-mère Albertine est très contente d'avoir un petit-fils. Jeannette, la sœur d'Emmanuel, explique aujourd'hui :

— Jacques était très jovial! Nous l'avons tous aimé tout de suite!

Quelques jours plus tard, Emmanuel revient voir sa famille avec un bébé d'environ un an. C'est Claudette, la sœur de Jacques.

Jacques a grandi sans rien savoir de ses trois premières années. Ses parents n'ont jamais rien dit à quiconque et personne ne sait quand ils se sont mariés, ni à quel endroit.

Mais ses parents avaient un secret. Tante Jeannette explique que la mère de Jacques a toujours fait son possible pour que Jacques n'en sache rien :

— Chaque année, au début des classes, Mignonne allait voir le directeur de l'école. Elle lui expliquait la situation et le suppliait de ne rien dire à personne. Elle voulait protéger son fils.

Mignonne est morte quand Jacques avait 18 ans. Jacques avait besoin d'une copie de son baptistaire pour travailler. Il a donc décidé de faire des recherches pour l'obtenir.

Avec l'aide de tante Jeannette, Jacques a appris qu'il est né le 25 août 1944, à l'Hôpital de la Miséricorde, à Montréal. Il a été baptisé la même journée. L'Hôpital de la Miséricorde est appelé ainsi parce que c'est l'endroit où les mères qui ne sont pas mariées vont donner naissance. À l'époque, les parents qui ont des enfants sans êtres mariés sont mis à l'écart et pointés du doigt. Les femmes enceintes non mariées sont conduites à l'Hôpital de la Miséricorde pour accoucher. Cela veut dire que Mignonne n'était pas mariée quand elle a donné naissance à Jacques.

Maintenant qu'il connaît ces renseignements, Jacques arrête ses recherches. Mais tante Jeannette sait que le baptistaire contient d'autres renseignements un

peu remarquables. Le nom de famille de Jacques est «Brissette». Après la mort de Mignonne, Emmanuel et tante Jeannette font changer le nom de Jacques pour qu'il devienne officiellement Joseph-Émilien-Jacques Demers.

Tante Jeannette sait à quel point son enfance et son adolescence ont été difficiles. C'est pourquoi elle décide de ne jamais rien dire à Jacques de ce changement, pour ne pas le troubler. Il s'est souvent demandé s'il était adopté. Il a même demandé une fois à tante Jeannette si elle et son copain Jean étaient ses vrais parents.

Quarante ans plus tard, quand Jacques a 58 ans, il apprend toute la vérité. C'est Mario Leclerc, l'auteur du livre *Jacques Demers : En toutes lettres*, qui lui apprend qu'il a été baptisé sous le nom de Joseph-Émilien-Jacques Brissette, et non Demers.

— Brissette, explique tante Jeannette, c'est le nom de fille de la mère de Mignonne, la grand-mère maternelle de Jacques.

Maintenant qu'il connaît cette information, Jacques pense qu'il comprend pourquoi son père a toujours été méchant envers lui. Son père voulait probablement que sa mère l'avorte, mais sa mère a quand même décidé de le mettre au monde. Ainsi, même avant sa naissance, son père ne l'acceptait pas.

Aujourd'hui, Jacques est content de tout savoir :

— J'apprends beaucoup sur ma propre personne et sur mes origines. Je sais mieux qui je suis maintenant. Ça me fait du bien.

Lettre A

À tante Jeannette

Après ma mère, c'est vous qui avez été la femme la plus importante dans ma jeunesse. Je veux vous dire que je vous aime.

Vous m'avez gâté, aimé et respecté, et je l'ai toujours apprécié. Vous avez été comme une mère pour moi.

C'est vous qui m'avez donné des valeurs de travail et qui m'avez aidé à garder l'espoir d'avoir une vie meilleure.

Je vous remercie du plus profond de mon cœur.

Jacques



Tante Jeannette, le 10 février 2002, célébrant son 80^e anniversaire de naissance en bonne compagnie. De gauche à droite : Jacques, son frère Michel, ses sœurs Claudette et Francine, son cousin Yvan Caron et sa cousine Pauline Demers.

Archives de Jacques Demers

Chapitre 2

« Tu seras toujours un bon à rien »



1947. La famille Demers : dans les bras de son père, le petit Jacques; dans ceux de sa mère, Claudette.

Archives de Jacques Demers

Emmanuel, le père de Jacques, est un homme costaud, avec les cheveux frisés noirs et les sourcils épais et foncés. Il préfère boire plutôt que de travailler, et n'arrive jamais à garder ses emplois très longtemps. Mais comme il sait bien se vendre et qu'il est rusé, il trouve toujours du travail assez facilement. Avec sa famille, il est autoritaire, bourru et grognon. Il a très mauvais caractère. Il lui arrive souvent de crier et de frapper sa femme et ses enfants. Souvent, la nuit, les enfants n'arrivent pas à dormir à cause des cris et de la violence de leur père. Les fins de semaine, Emmanuel emmène des amis chez lui pour boire. Ils font beaucoup de bruit et gardent les enfants réveillés. Les enfants sont aux

aguets dans leur lit, car ils sont inquiets pour leur mère. Quand les choses vont mal avec Mignonne, ils se couvrent les oreilles d'un oreiller pour ne plus rien entendre. Le matin venu, personne n'en parle. On fait semblant de rien.

Jacques raconte qu'une fois, devant les enfants, Emmanuel a frappé Mignonne avec sa bague de mariage. Cela lui a ouvert la peau du sourcil. Il y avait du sang partout. Selon Jacques :

— C'est à ce moment que j'ai commencé à le haïr.

Le climat est donc toujours très tendu à la maison. Sa famille a peur de ses sautes d'humeur et de ses explosions de violence, surtout quand il boit. Et Emmanuel boit du jeudi soir au dimanche. Il aime aussi payer la traite aux autres. Il achète plus souvent de la boisson que des épiceries.

De plus, il ne paie pas toujours ses factures. Jacques se souvient d'une fois où la compagnie de location avait envoyé des hommes chercher leurs meubles un vendredi matin parce que son père ne payait plus la location des meubles depuis quelques mois. Dans sa tête d'enfant, Jacques pensait que cela voulait dire qu'ils allaient avoir des meubles neufs. Mais il a vite appris la vérité.

Quand ils étaient plus jeunes, Jacques et ses sœurs pensaient que tout le monde buvait comme leur père. Ils se demandaient comment les magasins de bière pouvaient fabriquer assez de bière pour tout ce monde. En grandissant, Jacques comprend que ce n'est pas le cas. Il ressent beaucoup de tristesse et de colère. De plus, il a honte de son père alcoolique. Il ne veut pas que les autres sachent ce qui se passe à la maison. Il est renfermé et passe beaucoup de temps seul. Il apprend aussi à mentir pour cacher la vérité.

Avec Jacques, Emmanuel est sévère et exigeant. Il ne manifeste jamais d'amour envers son fils aîné. Il lui fait des sermons, lui lance des injures et lui inflige des corrections physiques.

En octobre 1956, il se produit un incident qui va marquer Jacques pour la vie. Jacques travaille à l'épicerie de M. Wolf pour aider la famille. Il se fait payer en nourriture et en caisses de bière. Il y a deux semaines, son père lui a demandé de l'aider à poser des châssis doubles dans deux immeubles : l'immeuble où habite sa famille et un autre immeuble de dix logements. Jacques a donc demandé congé à M. Wolf.

Jacques est vraiment content. Il a toujours voulu se sentir important pour son père. Peut-être qu'aujourd'hui, son père va finalement l'apprécier et lui dire merci! Jacques et Emmanuel commencent à travailler tôt le matin. Vers 14 heures, ils ont presque fini le premier immeuble. Jacques obéit aux ordres de son père et lui passe les fenêtres. Son père les installe. C'est un travail dur et méticuleux. Les vitres sont parfois minces comme du papier!

Pendant qu'il travaille, Jacques commence à perdre un peu sa concentration. Il pense à autre chose. Il prend une autre fenêtre pour la donner à son père. Malheur! Il échappe la fenêtre et elle se brise.

Son père est fou de rage. Il tonne :

— Espèce de stupide, imbécile... tu seras toujours un bon à rien! Fous le camp au plus sacrant! Assois-toi sur une chaise de la cuisine et ne bouge pas jusqu'à ce que j'arrive à la maison!

Jacques retourne à la maison en pleurant. Il est déçu de lui-même. Il a aussi peur des conséquences. Quand sa mère le voit, elle sait que quelque chose est arrivé. Jacques est bouleversé. Il lui explique nerveusement ce qui est arrivé. Mignonne ne peut rien faire. C'est Emmanuel qui mène. Jacques s'assoit sur une chaise de la cuisine. Sa mère lui donne un coussin pour qu'il soit plus confortable et elle retourne à ses tâches domestiques. Mais elle est inquiète pour son fils.

Jacques a peur. Il se demande ce que son père va faire quand il rentre. Il est assis depuis deux heures. Soudain, il ressent l'envie d'aller aux toilettes. Mais il a peur de quitter sa chaise, au cas où son père arrive. Il sait que sa mère lui donnera la permission s'il la lui demande. Mais si son père rentre pendant qu'il est à la salle de bain, il sera furieux. Il s'en prendra peut-être à Mignonne.

Jacques reste donc assis. Il bouge, se tortille, mais finalement, il urine dans son pantalon. Cependant, il ne dit rien et il avale ses larmes. C'est très humiliant pour lui.

Son père arrive une heure plus tard. Mignonne et Jacques sont très nerveux. Mais Emmanuel ignore complètement Jacques. Il se prend une bière. Puis il lui dit en lui lançant des injures :

— Va te coucher!

Jacques se dépêche pour que personne ne remarque les cernes d'urine sur son pantalon. Plus tard, Mignonne trouve le coussin mouillé et le jette à la poubelle sans rien dire.

Quarante-cinq ans plus tard, Jacques se souvient encore de la colère terrifiante de son père :

— Mon père n'aurait pas dû réagir de cette façon. C'était une erreur bête; ce n'était pas de la paresse ni un manque de volonté.

Lettre B

À mon père, Emmanuel

Papa, ça fait 40 ans que tu es mort. J'avais 21 ans.

Quand j'étais petit, je voulais qu'on se parle, que tu m'aimes. Je voulais que tu m'accompagnes aux sports ou au cinéma. J'aurais aimé que tu me donnes même un petit mot d'encouragement.

Mais ça n'est jamais arrivé. J'ai encore de la peine parce qu'on a été comme des étrangers.

Pendant longtemps, j'étais en colère contre toi parce que tu as été un mauvais père et un mauvais mari. J'ai souvent frappé des amis pour soulager ma frustration, en pensant que c'était toi.

Aujourd'hui, je pense que j'ai réussi ma vie.

Ça fait cinq ans que je pense à nous deux. Et maintenant, avec cette lettre, je veux te dire que c'est fini. Je ne peux pas te dire que je t'aime. Mais je te pardonne.

Jacques

Chapitre 3

Doux moments chez mémère



*Grand-maman Albertine, affectueusement surnommée
«Mémère» par son petit-fils Jacques.*

Archives de Jacques Demers

Grand-père Michel est mort en 1950. Entre l'âge de 8 ans et 13 ans, Jacques rend visite assez régulièrement à sa grand-mère, Albertine. Elle habite avec trois de ses enfants : Jeannette, Georgette et Bruno. Jean-Baptiste Carrière, qu'on appelle aussi Jean, est souvent là aussi. Il est l'ami de tante Jeannette.

Chaque trois semaines, Jacques prend l'autobus le vendredi après-midi après l'école. Le trajet dure une heure et nécessite deux correspondances. Il est toujours très excité de visiter sa mémère. C'est le seul temps où il peut être un garçon régulier, qui aime rire, s'amuser et se faire gâter.

Ces derniers ignorent complètement ce qui se passe chez Jacques. Aujourd'hui tante Jeannette affirme :

— Si mon père Michel avait su, il aurait écrasé Emmanuel. Il respectait Mignonne et aimait beaucoup ses petits-enfants.

Les fins de semaine se déroulent en général de façon semblable. En arrivant, Jacques s'écrie joyeusement :

— Salut mémère, je viens vous garder!

— Mais non, Jacques, dit tante Jeannette, tu viens la voir!

Et Jacques répond en riant :

— C'est ça, mémère, je viens vous garder!

Grand-mère Albertine le serre fort dans ses bras, et la fin de semaine commence. Avant le souper, Jacques raconte sa semaine. Il aime raconter des histoires et invente plein de choses. Il ne dit pas la vérité, car il ne veut pas que sa famille sache ce qui se passe à la maison.

Après le souper, chaque vendredi soir, Jacques appelle sa mère. Chez grand-mère Albertine, on pense que c'est pour dire à sa mère qu'il est bien arrivé. Mais Jacques s'inquiète toujours pour sa mère. Son père boit déjà depuis l'après-midi. Jacques veut savoir si tout va bien et le ton de la voix de Mignonne lui dit tout.

Si Mignonne parle de façon confuse, cela veut dire qu'elle aussi a bu. Mignonne boit pour se donner le courage d'affronter son mari. Quand Emmanuel commence à s'en prendre à ses enfants, Mignonne les défend. Cela mène à de grosses chicanes. Dans ces moments, Jacques essaie de prolonger la conversation avec sa mère, pour essayer de retarder les violences.

Après avoir raccroché, Jacques est inquiet, mais il se remet d'aplomb avant de retourner au salon en souriant.

— Tout va bien. Maman et mes sœurs vous saluent.

Vendredi soir, Jacques se couche tôt pour se lever de bonne heure et pour pouvoir rester debout tard samedi soir devant la télé.



Tante Jeannette Demers et oncle Jean Carrière, en 1957. Tante Jeannette jouera un rôle déterminant dans l'éducation et la vie de son neveu Jacques.

Archives de Jacques Demers

Le samedi matin, Jacques se précipite pour cirer les souliers d'oncle Bruno et de Jean, l'ami de tante Jeannette. Il les polit méticuleusement pendant une heure et demie. Puis, il déjeune avec grand-mère et les autres.

À l'heure du dîner, Jean et Bruno inspectent lentement leurs souliers. Pour eux, c'est un jeu. Ils s'amuse en faisant semblant de regarder attentivement chaque chaussure, pendant que Jacques attend leur verdict. Ensuite, ils sortent chacun une pièce de 25 cents de leur poche et souvent, un autre 25 cents de pourboire.

Avec cet argent, Jacques se rend au stade Delorimier pour assister au match de baseball. Il est souvent seul, mais Jean l'accompagne parfois. Il paie les frais d'entrée et gâte Jacques.

Jacques aime beaucoup ces moments :

— Jean agissait comme un père pour moi. Il prenait le temps de répondre à mes questions et de m'expliquer des choses de la vie. J'avais

de la misère à croire qu'un étranger pouvait être si gentil avec moi. C'est pourquoi j'ai souvent pensé qu'il était mon vrai père.

Après le match, Jacques retourne chez grand-mère. Il fait le drôle, et il raconte plein de choses, vraies et inventées. Sa famille adore l'écouter. Tante Jeannette raconte :

— C'était une véritable machine à parler!

Oncle Bruno, qui aime le calme, lui offre parfois 5 cents pour chaque 5 minutes qu'il ne parle pas. Mais ça ne fonctionne jamais. Jacques aime beaucoup trop parler et il n'arrive jamais à se taire pour si longtemps.

Samedi soir, on soupe en famille, puis les oncles et les tantes sortent en ville, chacun de son côté. Jacques reste seul avec grand-mère Albertine. C'est son temps préféré de la semaine. Il prend son bain, fait sa toilette et enfle son pyjama. Puis, il s'assoit devant la télé avec grand-mère et déguste les croustilles qu'elle a préparées.

Ils regardent ensemble des émissions anglophones populaires, comme «The Jackie Gleason Show» ou «The Lawrence Welk Show». À la fin d'une émission, grand-mère dit à Jacques :

— C'est le temps d'aller te coucher.

Chaque fois, Jacques répond :

— Mémère, avez-vous déjà regardé le prochain programme? Et bien moi, mémère, je le connais et on devrait le regarder ensemble.

Chaque fois, grand-mère entre dans le jeu et accepte de regarder l'émission. Cela se répète après chaque émission. Finalement, Jacques s'endort sur le canapé et grand-mère Albertine le porte dans son lit et le borde affectueusement.

Dimanche matin, Jacques attend d'entendre du bruit avant de se lever. Après le déjeuner, tante Jeannette raccommode son linge déchiré et remplace les vieux vêtements par des vêtements neufs qu'elle a achetés pendant la semaine. Il faut que Jacques soit beau pour l'accompagner à la messe de 11 heures!

Après la messe, les deux s'arrêtent à la pâtisserie du coin. Jeannette achète des

gâteaux pour le dîner. Ensuite, après le dîner, les autres enfants de grand-mère Albertine viennent la visiter. Tous, sauf Emmanuel.

À 16 heures, Jacques prend l'autobus pour retourner chez lui.

Pour Jacques, ces moments sont parmi les plus beaux souvenirs de sa jeunesse :

— Ces moments étaient remplis d'amour, de douceur et de calme. Je ne connaissais pas ça chez moi.

Tante Jeannette explique :

— Jacques était jovial et plein d'entrain. Nous étions transformés quand il arrivait. Il était d'une bonne humeur contagieuse et il parlait sans arrêt. Il était notre rayon de soleil et ma mère l'aimait beaucoup.

Lettre C

Chère mémère,

J'avais 16 ans quand vous nous avez quittés, mais je me rappelle très clairement de vous encore aujourd'hui.

Les fins de semaine que j'ai passées avec vous sont les plus beaux moments de ma jeunesse! Vous avez été une grand-mère fantastique. Vous m'avez montré du respect et de l'amour.

Avec vous, j'avais l'impression d'être protégé par une bonne personne. J'ai retrouvé ce sentiment à la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré. Je vous ai retrouvée en Sainte-Anne.

Vous avez été l'une des femmes les plus importantes de ma vie et je ne vous oublierai jamais.

Jacques

Chapitre 4

Moments difficiles

Le père de Jacques déménage souvent sa famille, car il perd régulièrement ses emplois de concierge. Lors d'un de ces déménagements, Jacques doit changer d'école primaire. Il fréquente désormais l'école Saint-Germain d'Outremont. C'est une école publique qui accueille surtout des enfants de familles plus aisées. Jacques se fait de bons amis qui l'acceptent sans discrimination.

Jacques est très doué avec ses mains. Par contre, il a beaucoup de difficulté à l'école. En classe, il n'arrive pas à se concentrer. Il est distrait. À la maison, il a de la misère à étudier. Il lit les mots sans rien comprendre. Il ne retient rien. Il se rend compte qu'il n'apprend pas comme les autres. Même s'il passe des heures à étudier, il ne réussit pas en classe. Ses professeurs le grondent parfois car ils pensent que Jacques ne fait pas ses devoirs.

Ses résultats scolaires sont toujours médiocres. Chaque fois que Jacques rapporte son bulletin à la maison, son père tempête, lui donne des tapes par la tête, le prive de sorties et l'appelle des noms :

— Stupide, pas intelligent, innocent, tête de niais...

Jacques fait maintenant une grosse partie du travail de concierge d'Emmanuel. Il ne peut donc plus aller visiter sa grand-mère régulièrement. Il fait le nettoyage, et il balaie et lave les passages. Il sort les ordures, mais il trouve cela très humiliant :

— Quand je nettoiais, je pouvais le faire sans que les autres me voient.
Mais quand je devais sortir les vidanges des autres, j'avais vraiment honte.

Pendant l'hiver, Jacques doit aussi s'occuper de la fournaise, du vendredi au dimanche, pendant que son père est saoul. C'est une immense chaudière à charbon qui sert à chauffer l'immeuble, pas comme les fournaises d'aujourd'hui. Même la nuit, son père le réveille si la fournaise a besoin de charbon. Jacques n'a pas le choix, il doit obéir.

Il descend dans «le trou» — la cave de l'immeuble. La cave est noire, poussiéreuse et bruyante, très chaude et humide. Ensuite, il enfle des bottes de caoutchouc et saute dans le carré à charbon. Il pellette du charbon sur une courroie. La courroie transporte le charbon à la fournaise. Ce travail lui prend environ 30 minutes. Ensuite, il s'essuie pour enlever la suie et il retourne se coucher.

Des fois, quand son père est ivre, il le fait travailler plus longtemps dans «le trou noir». Et s'il n'est pas satisfait, il lui inflige parfois des corrections.

En plus de ce travail, Jacques continue de travailler à l'épicerie de M. Wolf. Un jour, il arrive à la maison tout content. Il annonce à Mignonne qu'il vient de se dénicher «une nouvelle job». Chaque midi, Jacques va aider le propriétaire du dépanneur du coin. Le vieux monsieur est presque aveugle et les enfants en profitent pour voler des bonbons. Jacques en a entendu parler à l'école. Jacques croit que l'honnêteté est très importante. C'est pourquoi il a proposé ses services au propriétaire. Il sera rémunéré en liqueurs douces ou en bonbons.

Jacques annonce aussi à Mignonne qu'il va être enfant de chœur à l'église. Cela le remplit de joie. Mignonne pense que Jacques devrait plutôt se concentrer sur ses devoirs et ses leçons et elle lui rappelle aussi qu'il a déjà beaucoup de travail à faire à la maison. Mais elle sait que c'est important pour son fils et lui donne la permission de se joindre au chœur. Elle s'inquiète, car elle sait que Jacques passe des nuits blanches dans la cave. Elle se demande si Jacques aura l'énergie de se lever chaque matin pour servir à la messe.

Jacques est tout excité d'être enfant de chœur et court aussitôt annoncer la nouvelle au frère Latendresse. Malheureusement, le frère Latendresse n'est pas très gentil. Il est un peu comme Emmanuel, sauf qu'il ne boit pas. Il traite les enfants de chœur comme des servants et les domine. Mais Jacques est habitué à se faire traiter ainsi.

Les enfants doivent apprendre les prières en latin pour les réciter en groupe. Jacques a beaucoup de difficulté à faire ceci. C'est déjà très difficile pour lui de lire et d'apprendre des textes en français!

Jacques raconte :

— Tout s'emmêlait dans ma tête. Étudier, c'était une torture.

Après quelques semaines, le frère Latendresse décide d'écouter les enfants réciter leurs prières un à la fois. Quelle catastrophe pour Jacques! Il n'arrive pas à réciter une seule prière au complet.

Le frère Latendresse le réprimande et le prévient qu'il est mieux d'étudier pour mieux réussir la prochaine fois. Jacques essaie, mais ça ne sert à rien. Et quand il se présente devant le frère Latendresse, il échoue de nouveau. Le prêtre est en colère. Chaque jour, il lui répète devant ses amis :

— Tu n'es qu'un imbécile, sans intelligence. Tu ne veux pas apprendre.

Jacques a beaucoup de peine. Il est habitué d'entendre son père lui parler comme ça. À cette époque, l'Église est toute puissante. Et comme c'est un prêtre, un «représentant du Seigneur» qui lui dit ces choses, il pense que ce doit être vrai :

— Quand le frère Latendresse m'a dit que j'étais un imbécile et pas intelligent, c'est à partir de ce moment que je l'ai vraiment cru. Si un frère le disait, ça devait être la vérité. J'étais un nul. Cela m'a ôté le peu de confiance qui me restait.



Les enfants de Jacques en 1994 : Jason, Mylène, Brandy et Stefanie.

Archives de Jacques Demers

Lettre D

À mes enfants Mylène, Brandy, Stefanie et Jason

Chers enfants,

Je veux vous demander pardon. Je n'ai pas été très présent dans votre vie, et je le regrette. Ma carrière au hockey m'a pris beaucoup de mon temps. C'est probablement pourquoi ma relation avec vos mères respectives n'a pas duré.

Même quand j'étais loin de vous, je pensais toujours à vous. Plus tard dans ma vie, lorsque j'ai pu le faire, j'ai tenté de faire amende honorable en vous aidant à ma façon. Je vous remercie d'avoir compris que je vous aime.

Aujourd'hui, je sens que nous sommes plus proches et ça me rend très heureux. Je suis aussi très content d'être grand-père. Je vous remercie de respecter ma femme Debbie. Elle vous apprécie beaucoup.

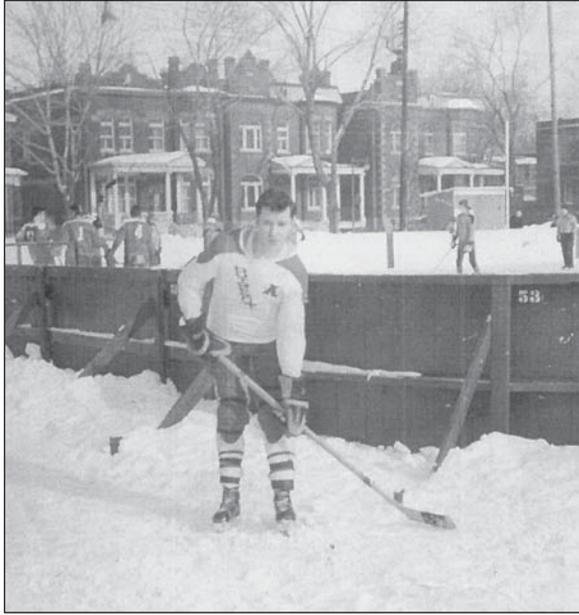
Je ne vous ai jamais parlé de certains aspects de ma vie. Dans ce livre, vous allez apprendre qui je suis vraiment et qui j'ai été. Je ne veux pas votre pitié. Je suis devenu la personne que vous connaissez à cause de tout ce que j'ai vécu.

Je suis fier de vous et de ce que vous faites. Vous êtes de très bons enfants et je dois remercier vos mères respectives pour la façon dont elles vous ont élevés.

Papa qui vous adore

Chapitre 5

Jacques Demers, le sportif



*Le robuste joueur de centre du Rocket d'Outremont...
Jacques Demers, en 1963.*

Archives de Jacques Demers

Jacques connaît aussi des petits moments de bonheur dans sa jeunesse. Il aime jouer avec ses sœurs Claudette et Francine. Ensemble, ils jouent à cache-cache. Jacques aime faire peur à ses sœurs en ramassant des couleuvres. Jacques invite aussi ses sœurs à jouer au touch football dans les passages de la conciergerie et au baseball dans le voisinage. Mais au baseball, Jacques a un but précis : ses amis et lui frappent les balles dans le champ et ses sœurs vont les chercher. Claudette raconte :

— Francine et moi, on avait rarement la chance de frapper la balle, on était trop occupées à aller chercher les balles!

En fait, Jacques et ses amis aiment beaucoup le baseball. Un des amis de Jacques demeure dans le même immeuble que Floyd Curry, un attaquant du Canadien de Montréal entre les années 1947 et 1958. (Le Canadien a remporté quatre coupes Stanley au cours de ces années.) Pendant l'été, Floyd joue souvent au baseball avec les jeunes du quartier. Parfois, il invite Jacques et ses amis à assister à un entraînement du Canadien au Forum de Montréal.

— Cela a été mes premiers contacts avec le Forum, raconte Jacques.

Parfois aussi, durant l'été, la famille Demers fait des sorties ensemble. Ils vont à la plage, au parc Belmont, ou à Oka. Au parc d'attraction Belmont, les enfants s'amuse pendant que leurs parents s'installent tranquillement sur le gazon. La famille déguste un pique-nique. Mais comme toujours, Emmanuel apporte une glacière de bière. Il boit jusqu'à devenir ivre et la famille doit retourner tôt à la maison. Au retour, c'est Jacques qui doit conduire la voiture, car son père est saoul. Il n'a que 14 ou 15 ans.

L'hiver, c'est le temps du hockey. Quand il en a le temps, Jacques aime jouer, malgré ses patins usagés. Il s'entraîne tout seul pour pouvoir jouer au hockey improvisé avec ses amis sans avoir l'air fou. Un peu plus tard, à Outremont, Jacques joue au hockey organisé dans les rangs juvéniles, mais il n'a pas assez de talent pour jouer au hockey junior. Il aime bien le hockey, mais il n'a aucune idée qu'il en fera une carrière quand il sera plus vieux!

Jacques découvre aussi le football et le touch football. Quand il ne travaille pas, il va parfois jouer au football au parc Kent. Mais ce n'est pas très souvent, car Jacques travaille beaucoup. Il travaille encore à l'épicerie de M. Wolf et il travaille à la conciergerie de son édifice. Le propriétaire d'un autre immeuble lui a donné le contrat exclusif de conciergerie après l'avoir retiré à Emmanuel.

À cause de tout ce qui se passe à la maison, Jacques ressent souvent beaucoup de colère. Mais il ne sait pas l'exprimer. Alors, il est agressif avec ses amis. Il les frappe, leur donne des coups de poings. Jacques raconte un incident qui s'est passé avec son ami Joe :

— Une fois, j'ai demandé à Joe de jouer au football avec moi. Il a refusé. J'ai insisté, mais il a encore refusé. Cela m'a mis dans une telle colère

que je lui ai donné deux coups de poing au visage. Nous nous sommes ensuite bagarrés dur. Par la suite, Joe ne m'a pas parlé pendant six mois. Je me suis excusé souvent, mais il ne voulait rien savoir de moi. Je ne le blâme pas. Je n'avais pas bien contrôlé mon agressivité.

Quand il frappe ses amis, Jacques a toujours dans sa tête l'image de son père. Il s' imagine que c'est son père qu'il frappe.

— Mais je n'ai jamais frappé mon père, même quand j'étais assez grand pour le faire.

La journée du 24 juin est aussi pleine de souvenirs pour Jacques. Toute la famille Demers se réunit chaque année chez grand-mère Albertine pour assister au défilé de la Saint-Jean-Baptiste. Le spectacle passe sur la rue Sherbrooke, juste sous son balcon.

Grand-mère prépare un gros buffet et ses petits-enfants reçoivent des ballons, du popcorn et des liqueurs, et ils se font maquiller. Tout le monde rit et s'amuse.

Jacques affirme :

— Les journées du défilé de la Saint-Jean-Baptiste, chez grand-mère, ont été les plus belles de toute ma jeunesse.

— Je dirais que c'était le bonheur total, raconte Claudette.

Même Mignonne rit aux éclats. Emmanuel reste sobre pendant cette journée. Devant sa famille, il est gentil avec sa femme et ses enfants. La famille Demers n'a aucune idée qu'Emmanuel boit et qu'il est mauvais. Tante Jeannette explique :

— Personne n'aurait jamais accepté cela, surtout ma mère. Et Emmanuel avait peur d'elle.

À Noël, la famille passe le réveillon de Noël chez oncle Léo Demers. Il a plus ou moins pris le rôle de son père Michel. Léo est tout l'opposé d'Emmanuel. Il a bien réussi dans la vie et il est ouvert aux autres. Tante Jeannette raconte :

— La soirée de Noël chez Léo était fabuleuse. Tout était parfait.

On rit, on mange, on joue et on court partout dans l'immense appartement d'oncle Léo. Il y a un gros arbre tout décoré avec des cadeaux. C'est magique! Jacques, Claudette et Francine ont l'impression de «toucher au bonheur».

Pendant les réunions de famille, Emmanuel ne boit presque pas. Aujourd'hui, Jacques se demande comment son père a réussi à contrôler sa dépendance et sa maladie lors de ces occasions.

Lettre E

À mes sœurs Francine et Claudette

Très chères Kikine et Clo,

Je vous aime et je suis fier d'être votre frère. Vous êtes sensibles et généreuses. Nous avons connu plusieurs épreuves difficiles dans notre jeunesse, mais nous avons bien fait notre vie.

À sa mort, maman m'a demandé de m'occuper de vous. J'ai essayé de le faire de mon mieux. Plus tard, ça été à votre tour de m'aider.

Dans ce livre, je raconte ma vie, mon enfance et mon adolescence. C'est possible que vous ayez un autre point de vue et je l'accepte. J'espère que vous comprenez pourquoi je fais cette biographie.

Je vous aime et vous pouvez toujours compter sur moi.

Jacques

Chapitre 6

« Reste avec nous maman »



Hiver 1962. Mignonne, la mère adorée de Jacques, à l'hôpital, quelques semaines avant son décès prématuré.

Archives de Jacques Demers

En 1959, Mignonne donne naissance à un autre petit garçon, Michel. Pendant sa grossesse, Mignonne a été très malade. Mais les médecins ne sont pas arrivés à trouver la cause de sa maladie. Depuis la naissance de Michel, Mignonne est toujours faible et malade. En mars 1961, les médecins font plusieurs examens et diagnostiquent une leucémie. C'est un cancer très grave des cellules du sang. C'est une maladie mortelle.

Jacques est complètement bouleversé. Grand-mère Albertine vient tout juste de mourir. Il ne veut pas perdre sa mère si jeune.

— Ma mère et ma grand-mère étaient les deux femmes les plus importantes de ma vie.

Mignonne fait tout son possible pour guérir. Elle va régulièrement à l'hôpital pour des transfusions sanguines. Elle demande à oncle Léo et sa femme, tante Blanche, de s'occuper de Michel pendant ses séjours à l'hôpital. Parfois, elle se sent mieux, mais ça ne dure pas longtemps.

Elle passe Noël 1961 avec sa famille, mais la leucémie gagne du terrain. En février 1962, Mignonne est admise à l'hôpital. Elle est fragile et très malade. Les médecins n'essaient plus de la guérir; ils essaient plutôt de soulager ses souffrances.

Jacques a maintenant 17 ans. Il est en huitième année. Il a dû redoubler quelques années à cause de ses résultats scolaires. Comme toujours, il préfère travailler plutôt qu'étudier. Depuis deux ans, il travaille chaque vendredi à l'épicerie de M. Wolf. Il a plusieurs tâches, mais surtout, il doit placer les produits sur les tablettes, faire des livraisons à bicyclette et bien nettoyer le plancher de l'épicerie.

Jacques va visiter sa mère à l'hôpital tous les jours. Mignonne ne se plaint jamais. Elle interroge ses enfants sur ce qui se passe dans leur vie. Comme Mignonne est très malade, elle peut facilement contracter une infection. Alors, les enfants ne peuvent pas toujours entrer dans sa chambre. Mais Mignonne insiste pour qu'un enfant vienne à ses côtés chaque jour. Ces jours-là, elle demande aux infirmières de la placer devant la fenêtre de sa chambre, qui donne sur le stationnement. Cela lui permet de voir toute sa famille. Elle leur sourit et leur envoie la main.

Lorsqu'ils partent, Jacques pense qu'elle pleurerait probablement ensuite, comme lui.

Le vendredi 9 mars 1962, Jacques travaille à l'épicerie. Le gérant vient lui dire que l'hôpital a appelé, car sa mère veut le voir immédiatement. Jacques se rend à l'hôpital à bicyclette. Ça lui prend environ dix minutes. Son père est dans le couloir. Il a l'air chagriné. Jacques entre dans la chambre de sa mère. Plus tard, il raconte ce qui s'est passé :

— C'est arrivé si vite. Maman a ouvert péniblement les yeux et m'a fait signe de m'approcher. Je pleurais et je répétais : «Maman, maman». Dans mon cœur, je lui disais : «Maman, ne pars pas, reste avec nous».

Elle a pris ma main et l'a serrée très fort. Je n'entendais pas ce qu'elle disait. Je me suis approché d'elle et elle a serré ma main encore plus fort. Ensuite, elle a dit : « Jacques, prends bien soin de tes deux sœurs ». Puis elle a refermé les yeux comme si elle s'endormait. J'ai appuyé sur le bouton d'urgence sans arrêt. Les infirmières sont arrivées et m'ont fait sortir. Je n'arrêtais pas de pleurer, car je savais que je ne la reverrais plus.

Mignonne avait 43 ans.

— Cet appel à l'épicerie, c'est le pire souvenir de ma vie. Mais je suis content d'avoir pu parler avec ma mère une dernière fois.

Maintenant que sa mère et sa grand-mère sont mortes, Jacques n'a plus personne sur qui compter. Son monde s'écroule. Mais sa mère lui a demandé de s'occuper de Claudette et de Francine. Il ne peut pas abandonner. Michel, qui a deux ans et demi, habite chez oncle Léo et tante Blanche.

Aujourd'hui, Michel est le meilleur ami de Jacques. Jacques l'adore. Et les deux frères se respectent mutuellement. Michel n'est pas complètement d'accord avec la décision de Jacques de révéler autant de choses sur son passé dans un livre, mais il la respecte. Pour Jacques, ce livre est une forme de thérapie.

Dans ce livre, Jacques veut rendre hommage à sa mère. Il veut aussi parler des violences psychologiques et physiques que sa mère a subies.

— Ma mère est une sainte. Elle ne parlait pas beaucoup, mais ses gestes quotidiens exprimaient son affection. On retrouvait son amour dans sa joie, sa tristesse, son regard, ses bons repas, son aide aux devoirs, son réconfort, sa compréhension.

— Mais ma mère n'a pas eu une belle vie. Elle méritait bien mieux. J'ai commencé à travailler très jeune pour pouvoir l'aider, mais j'aurais aimé en faire plus. Maintenant que je suis plus riche, j'aimerais la gâter, mais c'est trop tard. Quand les gens me disent que je suis bon, ça me touche. C'est ma mère qui m'a donné la bonté.

Claudette ajoute :

— Notre mère était là pour nous. Elle nous aimait. Et elle serait fière de Jacques, car il a bien pris soin de nous, comme elle le lui avait demandé.

Jacques veut parler de la violence faite aux femmes et aux enfants parce que c'est important pour lui. Il pense qu'il a la chance de toucher un grand nombre de personnes, parce qu'il est assez connu.

— Je veux surtout dire aux femmes et aux enfants de ne pas accepter la violence et de dénoncer les hommes violents.

Quand son père frappait sa mère, Jacques se sentait trop petit pour l'aider. Et sa mère s'était résignée à son sort. Le lendemain, personne ne parlait de ce qui s'était passé. Quand Mignonne était enceinte de Michel, elle a tout raconté à tante Jeannette, pour la première fois. Jeannette lui a dit :

— Quitte Emmanuel tout de suite et viens vivre chez moi avec les enfants.

Mais Mignonne a refusé.

Jacques remarque que c'est souvent la réaction des femmes violentées. Il raconte un incident qui s'est passé après la mort de sa mère :

— Mes voisins se chicanaien beaucoup. Un soir, j'étais avec mon ami Jacques et on entendait du bruit. La femme criait et les enfants pleuraient. J'en avais assez. Jacques et moi sommes allés chez les voisins et j'ai attaqué l'homme. La femme s'est tournée contre moi. Elle a commencé à me pousser et à m'injurier. Elle ne voulait pas de mon aide.

Jacques regrette de ne pas être intervenu pour sa propre mère. Il a aussi de la peine de ne pas avoir pu lui offrir plus de choses. Mais il veut faire « amende honorable » :

— Je verserai le tiers de mes revenus de ce livre à un organisme qui aide les femmes et les enfants violentés.

Et si une seule personne arrive à se sortir de la violence en lisant ce livre ou qu'un seul homme violent arrête ses violences, Jacques affirme :

— Ce livre en aura valu la peine.

Lettre F — À ma mère Mignonne

Très chère maman,

Ça fait 43 ans que tu nous as quittés et je pense encore beaucoup à toi. Tu es le plus beau souvenir de toute ma jeunesse.

Dans ce livre, j'ai parlé de notre vie parce que j'espère que ça va aider les femmes qui vivent avec la violence conjugale à sortir de leur situation.

Tu m'as enseigné plusieurs valeurs : aider les autres, être honnête et ne jamais abandonner. Ces trois principes m'ont guidé toute ma vie. Merci.

Tu as eu une vie difficile. Je veux te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi, Claudette, Francine et Michel. Quand je pense à toi, je te compare à la Vierge Marie, car tu étais si bonne!

Moi je vais bien. J'ai eu des hauts et des bas. Je suis fier de te dire que j'ai gagné la coupe Stanley avec le Canadien. Tu aimais beaucoup cette équipe. J'ai quatre enfants et sept petits-enfants. Si tu étais avec nous, tu serais grand-mère et arrière-grand-mère.

Repose en paix maman, car tu l'as bien mérité.

Ton fils qui t'aime



Le petit Jacques dans les bras de sa mère Mignonne, en 1945.

Archives de Jacques Demers

Chapitre 7

«Hé! Le jeune, pars le truck!»

Ça fait une semaine que Mignonne est morte. Claudette et Francine aident à s'occuper de la maison. Emmanuel s'est adouci. Il passe beaucoup de temps seul et semble regretter ses gestes. Michel grandit avec sa cousine Pauline, chez oncle Léo. Jacques a beaucoup de peine, mais il doit retourner à l'école et à son travail. Il continue de ramener des épiceries à la maison chaque semaine. Le reste de sa paie va directement à Emmanuel, comme d'habitude. Quand Claudette va commencer à travailler chez Bell, elle aussi devra remettre toute sa paie à son père.

Jacques n'aime pas l'école. Il pense abandonner ses études et chercher du travail à temps plein. Quand le livreur de Coca-Cola arrive à l'épicerie Wolf, Jacques l'aide à décharger les bouteilles pleines et à charger les caisses vides. Ensuite, il lui demande :

— Auriez-vous du travail pour moi?

Raymond Morel, l'employé de Coca-Cola, le regarde :

— Tu es trop jeune! Et pourquoi veux-tu un emploi?

— Je vais avoir 18 ans le 25 août. Je viens de perdre ma mère et je dois travailler pour aider ma famille. Je suis en huitième année, mais l'école n'est pas mon fort.

— Tu ne peux pas travailler pour Coca-Cola avant d'avoir 18 ans. Mais l'été, on embauche des étudiants. Dépêche-toi de poser ta candidature! Voici le numéro à appeler.

Jacques appelle la compagnie. La réceptionniste lui dit qu'il doit remplir un formulaire et soumettre son baptistaire.

Jacques est sûr qu'il aura l'emploi. À la maison, il annonce sa décision à sa famille. Emmanuel est silencieux. Le lendemain, vendredi, Jacques manque l'école et se rend chez Coca-Cola pour obtenir le formulaire de demande. Il le

remplit de son mieux. Il travaille ensuite à l'épicerie. Le soir, ses sœurs vérifient qu'il a bien rempli le formulaire. Jacques veut retourner le formulaire lundi. Il ne lui reste qu'à se procurer son baptistaire.

Emmanuel lui dit :

— Écoute Jacques. Ton baptistaire est différent. Je vais le faire corriger dès que possible.

Tante Jeannette et Emmanuel font corriger le baptistaire. Le nouveau baptistaire arrive vers la fin mars. Finalement! Jacques en fait une copie et la joint à sa demande. Il se rend chez Coca-Cola pour remettre ses documents. Il pense qu'il aura des nouvelles dans quelques jours. Il se dépêche toujours de répondre au téléphone à la maison, au cas où ce serait Coca-Cola qui l'appelle. Mais ça prend du temps...

Vers le début de mai, Jacques n'a toujours pas de nouvelles de Coca-Cola. Il décide quand même de quitter l'école. Il demande à M. Wolf s'il peut travailler à temps plein, mais M. Wolf n'a pas assez de travail pour lui. Jacques continue donc de travailler les fins de semaine. Parfois, il remplace un employé malade durant la semaine. Il est impatient de revoir le camion rouge de Coca-Cola.

Enfin, quand Raymond Morel passe à l'épicerie, Jacques lui annonce qu'il a quitté l'école et qu'il est prêt à travailler.

— Avez-vous besoin d'aide ces temps-ci?

Raymond aime le jeune homme et lui dit qu'il va s'en occuper. Quelques semaines plus tard, Raymond lui annonce qu'ils vont avoir besoin d'aide la semaine suivante.

— Je t'attends lundi matin à 6 heures 30. Tu vas travailler avec moi les deux premiers jours, ensuite on verra.

Jacques est très excité. Ses deux premiers jours se passent bien. Raymond Morel est très content. Il donne le nom de Jacques à ses collègues, car il le trouve très travailleur. Les livreurs commencent à appeler Jacques de plus en plus souvent. Parfois, il doit même s'absenter du travail chez M. Wolf pour travailler chez Coca-Cola. Jacques raconte :

— Ma vie a changé. Avant, je restais à l'école pour faire plaisir à ma mère. Mais j'étais fatigué de tricher, de ne rien comprendre et de faire rire de moi. J'avais un problème d'apprentissage, mais on pensait que j'étais un sot. Même le frère Latendresse l'avait dit.

Deux jours après ses 18 ans, Jacques rencontre un représentant du personnel chez Coca-Cola. Jacques lui explique qu'il veut faire partie de l'équipe des vendeurs-livreurs. Le représentant lui dit que pour son premier test, il doit montrer qu'il sait conduire un camion.

Jacques panique. Il n'a pas son permis de conduire. Les deux embarquent dans le camion. Jacques est derrière le volant. Soudain, Jacques dit :

— Écoutez-moi s'il vous plaît. Je n'ai pas mon permis. J'ai seulement conduit l'auto de mon père quelques fois. J'ai travaillé avec Raymond Morel et je sais que c'est difficile de conduire un camion chargé. On fait une erreur et les bouteilles peuvent se renverser. J'ai vraiment besoin de cette job. Ma mère est décédée et mon père est alcoolique. J'ai deux sœurs et on a besoin de l'argent de mon salaire. J'ai besoin de votre aide. Je dois réussir ce test. Et je vous promets que j'irai chercher mon permis aujourd'hui.

Le représentant lui répond :

— Pars le truck. On va faire un petit tour ensemble.

Il est 7 heures du matin. Jacques conduit dans la ville en suivant les directives du représentant. Puis il retourne stationner le camion. Les bouteilles sont intactes. Il s'assoit dans la salle d'attente. Le patron des vendeurs-livreurs sort et lui dit brusquement qu'il est mieux de passer ses licences!

Jacques quitte le bureau et prend l'autobus pour se rendre au bureau des licences. Il doit premièrement passer un examen écrit. De nouveau, il explique sa situation à l'employé et lui demande son aide. L'homme accepte : il lit les questions et aide Jacques à cocher la bonne réponse. Ensuite, Jacques doit passer l'examen pratique au volant d'une voiture, mais il n'est pas trop nerveux car il a déjà conduit la voiture de son père.

Jacques obtient son permis de conduire. Il retourne tout heureux chez Coca-Cola. Il a maintenant un emploi permanent. Sa vie va changer! Il reçoit l'uniforme de Coca-Cola. Son travail consiste à seconder le vendeur sénior. Il travaille fort et s'entend bien avec tout le monde.

Jacques pense qu'il va travailler chez Coca-Cola toute sa vie. Mais un autre destin l'attend...

Lettre G — À Raymond Morel et à mes amis chez Coca-Cola

Ça fait 33 ans que j'ai quitté mes amis chez Coca-Cola pour me diriger vers le monde du hockey professionnel.

L'équipe de Coca-Cola était une véritable famille pour moi. Nous nous sommes amusés à travailler et à faire du sport ensemble. Tout cela m'a aidé à me valoriser.

J'ai passé dix belles années chez Coca-Cola et c'est grâce à Raymond Morel. Raymond, tu m'as tendu la main et tu m'as aidé à commencer ma vie d'adulte. C'est toi qui m'as fortement recommandé auprès de tes collègues et de Coca-Cola.

Tu as marqué ma jeunesse. Je veux te dire merci. Grâce à toi, j'ai pu être vendeur-livreur chez Coca-Cola pendant dix ans.

Jacques

Chapitre 8

Des noces dramatiques

Jacques est maintenant un employé permanent de Coca-Cola. Il a quitté son travail à l'épicerie. Chez Coca-Cola, tout le monde l'aime : il est jovial, responsable et, en plus, il est bon athlète. Les employés de Coca-Cola ont un club sportif et ils demandent souvent à Jacques de jouer pour leur équipe, surtout au hockey. Il n'a pas un talent énorme, mais il est déterminé, agressif et solide. Il est souvent impliqué dans des chicanes et des bagarres. C'est sa façon de se faire accepter dans l'équipe. Il se fâche facilement et il défend toujours ses coéquipiers. Ceux-ci le respectent et l'admirent.

En fait, Jacques joue maintenant au hockey depuis quelques années. Il a joué dans des ligues organisées, au niveau juvénile. Il portait le dossard numéro 9. C'est le numéro de Maurice Rocket Richard, du Canadien de Montréal.

L'équipe est unie. Les joueurs se bagarrent contre l'adversaire sur la glace, puis sortent souvent ensemble dans un bar ou un restaurant du coin. Jacques les accompagne mais n'aime pas beaucoup la boisson. Il ne fume pas non plus.

— J'ai pris ma première bière à 21 ans. Mon père et ses amis buvaient et fumaient chez nous et notre maison était pleine de fumée. Je n'aimais pas ça.

Jacques pratique plusieurs sports : hockey, ballon sur glace, football, baseball. Il n'a pas peur de foncer ni d'avoir recours à la violence physique. Mais il se querelle très rarement à l'extérieur des sports.

Cependant, un soir, il est au restaurant avec sa blonde, Renée, et un autre couple. Quatre hommes dans la vingtaine donnent beaucoup de mal à une serveuse et un d'entre eux la traite de « vache ». La serveuse se met à pleurer. Jacques se lève et donne un coup de poing formidable à l'homme. Les trois autres ne bougent pas. Jacques leur dit de payer, de ramasser leur chum et de ficher le camp.

Jacques explique :

— J’ai perdu la boule. C’est comme si je revoyais un film que j’avais vu plusieurs fois à la maison. Je n’aurais pas dû faire ça, mais la façon dont ils traitaient cette femme était inacceptable pour moi.

Les collègues de Jacques sont comme une famille pour lui. Jacques décide de jouer à Cupidon et il organise une rencontre entre un de ses collègues, René Dussault, et sa sœur Claudette. René et Claudette commencent à se fréquenter puis décident de se marier.

Emmanuel donne la permission à Claudette de garder ses deux dernières paies. Elle pourra ainsi louer sa robe de mariée et se payer un voyage de noces. Il décide aussi d’organiser une grande soirée pour la parenté et les amis, même s’il n’a pas d’argent.

Il réserve une salle dans un hôtel pour les noces. Mais Claudette s’inquiète. Elle explique :

— On n’avait pas une cenne. Moi je couchais dans le salon avec Francine et Jacques couchait dans la chambre de mon père. C’était très irresponsable de dépenser l’argent qu’on n’avait pas.

Jacques et Claudette ont aussi peur qu’Emmanuel décide de boire et se comporte mal aux noces. Pour la première fois de sa vie, Jacques décide de parler à son père. Il lui dit :

— Je ne veux pas que tu fasses du trouble. Tu ne peux pas boire durant la noce.

Emmanuel n’est pas content, mais il accepte.

Le mariage a lieu le 30 juillet 1965. La journée est parfaite et tout se déroule à merveille. Après le mariage, Jacques conduit le couple à la salle de réception. Tout le monde est joyeux. Emmanuel tient sa promesse : il ne boit pas. Claudette et René disent bientôt au revoir à leurs invités. Ils ont hâte de commencer leur vie de couple. Ils ont réservé une chambre dans les Laurentides pour deux nuits avant de partir en lune de miel aux États-Unis. Claudette remercie sa famille et ils partent.

Emmanuel demande à Jacques de le reconduire à la maison. Dans la voiture, il demande à Jacques de fermer le toit de la voiture, car il a froid. Jacques ne comprend pas. Il fait très chaud dehors. Emmanuel insiste, disant qu'il a très froid. Jacques s'arrête, remonte le toit de la voiture et repart.

Tout à coup, son père s'affaisse. Sa tête frappe le volant puis atterrit sur la cuisse de Jacques.

— Qu'est-ce que tu fais, papa! On pourrait avoir un accident!

Jacques essaie de replacer Emmanuel en position assise. Il crie :

— Réveille-toi papa!

Jacques est paniqué. Il tient le volant de la main gauche et de l'autre main, il redresse son père et verrouille sa porte. Il pense que son père s'est évanoui à cause de la chaleur. Il fait demi-tour et retourne à la salle de réception à toute allure pour demander de l'aide. Quand il arrive, il voit oncle Jean, le frère de Mignonne, et lui crie :

— Venez vite m'aider, papa est malade. Il est sans connaissance!

Jean tâte le pouls d'Emmanuel. Son cœur ne bat plus. Ils appellent l'ambulance et Emmanuel est transporté à l'hôpital. Le médecin essaie de le raviver, mais en vain. Il annonce à Jacques que son père est mort d'une violente crise cardiaque.

Jacques fait une crise : il crie, il tape sur les murs, il lance une machine à écrire contre le mur et il pleure. Il veut voir son père, mais ce n'est pas possible car il est déjà en route pour la morgue.

Aujourd'hui, Jacques pense que son père est mort parce qu'il a dû lutter contre ses démons toute la journée pour ne pas boire. Il ajoute :

— J'avais beaucoup de reproches à faire à mon père. Mais je ne voulais pas qu'il meure. J'étais maintenant orphelin. Il me restait Francine, qui avait 16 ans, et Michel, qui avait quatre ans et demi et qui demeurait chez oncle Léo. Claudette commençait sa vie de couple. Son mariage a duré 29 ans.

— De plus, je trouvais tout cela injuste. Ma mère était morte trois ans plus tôt en me serrant la main et maintenant, mon père venait de mourir sur mes genoux dans la voiture.

On enterre Emmanuel à côté de Mignonne. Il ne laisse rien en héritage, seulement des dettes. Les enfants refusent donc la succession.

Après la mort d'Emmanuel, Francine va habiter chez Claudette et René. Jacques reste seul. Il est maintenant responsable de payer les frais du loyer, du téléphone, de l'électricité et de l'épicerie. Mais il peut garder toute sa paie, qui lui revient à 125 \$ par semaine. Il lui reste assez d'argent pour aller au cinéma et au restaurant avec sa nouvelle blonde, Renée Moreau.

Un soir, un homme appelle et demande à parler à Emmanuel. Jacques lui explique que son père est mort. L'homme lui dit que son père n'a pas payé la location des meubles depuis quatre mois. Si Jacques veut garder les meubles, il doit payer les arrérages plus deux mois à l'avance d'ici demain.

Jacques est furieux. Son père n'est plus là, mais il lui cause encore du trouble. Jacques ne peut pas réunir l'argent nécessaire. Les employés de la compagnie de location viennent chercher les meubles. Il ne reste plus rien, sauf un réfrigérateur et un poêle, qui sont fournis avec le logement. Jacques déménage chez sa tante Béragère pour quelque temps. Ensuite, il déménage dans le même immeuble que Claudette et René. Le couple lui prête des meubles et Jacques en achète peu à peu.

Aujourd'hui, Jacques essaie d'oublier toutes les choses qu'il a vécues avec son père, mais c'est difficile. Il explique que son père était alcoolique : il ne pouvait pas prendre juste une bière, il devait en prendre 20. Au fond, il était malheureux.

De son côté, Claudette pense que Jacques est généreux et responsable à cause de son père :

— Il s'était juré d'être le contraire de mon père et il a réussi.

Lettre H — À Michel

Michel,

Nous avons été séparés quand tu étais très jeune parce que maman et papa sont morts. Mais aujourd'hui, mon cher Michel, tu es mon meilleur ami.

Depuis mon retour à Montréal dans les années 90, nous sommes pratiquement inséparables. Je peux te parler et te faire confiance. Je sais que je peux compter sur toi et je veux te dire que je serai toujours là pour toi.

Tu es un homme équilibré, honnête et sincère. Tu respectes ta femme et tu adores tes enfants.

Je sais que tu ignores certaines choses qui se sont passées avant ta naissance. Tu vas les apprendre en lisant ce livre. Je te remercie de me comprendre et de m'appuyer.

J'espère qu'on restera des chums pour toujours.

Jacques



Au deuxième anniversaire de naissance de son petit frère Michel.

Archives de Jacques Demers

Deuxième période

Vers la Ligue nationale

Chapitre 9

«Moi, un *coach*?»

Jacques continue de travailler chez Coca-Cola. Il travaille dur. Il doit charger et décharger entre 200 et 300 caisses par jour. Ce sont des caisses de bois remplies de bouteilles de verre. Elles pèsent 67 livres (environ 30 kg) chacune. Et le livreur porte deux caisses à la fois! Jacques est donc en très bonne forme. Il gagne 6 500 \$ par année, soit 125 \$ par semaine. Jacques continue aussi de s'entraîner avec ses amis et coéquipiers de Coca-Cola pour jouer au hockey dans la ligue Labor de Montréal.

En 1966, Jacques épouse Renée Moreau. Il a presque 22 ans et elle en a 20. Certains pensent qu'ils sont trop jeunes. D'autres disent que Jacques veut remplacer sa mère. Jacques et Renée fréquentent régulièrement Gisèle, la sœur de Renée, et son mari, Wilson Church. Jacques et Wilson s'entendent très bien. Ils aiment bien regarder le hockey ensemble le samedi soir.

En 1967, la LNH connaît sa première expansion. Elle compte maintenant les équipes de Saint Louis, Philadelphie, Minnesota, Los Angeles, Pittsburgh et Oakland.

Jacques invite souvent Wilson à venir le voir jouer avec son équipe de Coca-Cola, mais ce dernier est très occupé. Finalement, il vient. Il est très surpris! Jacques est un véritable joueur d'équipe. Il n'est pas le plus grand, mais il joue avec cœur. C'est un joueur très physique. (Il fait un peu penser à Tie Domi ou à Darius Kaparaitis aujourd'hui.)

Lorsque Wilson et Jacques regardent les matchs du Canadien à la télévision, Jacques aime analyser le jeu : les entrées et les sorties de zone, le jeu des équipes en avantage et en désavantage numérique.

Un samedi soir, Wilson dit à Jacques :

— Écoute, tu connais le hockey. Tu analyses les jeux. Tu me dis ce que tu ferais si tu étais à la place de l'entraîneur, Claude Ruel. Il me semble que tu devrais devenir coach.

Jacques est surpris :

— Moi, un coach? T'es malade. Je ne connais rien. Je n'ai pas le temps. Et ça ne m'intéresse pas. Et puis, qui je coacherais?

Wilson n'en dit pas plus long. Mais chaque fois qu'il voit Jacques, il lui répète qu'il devrait devenir entraîneur. Enfin, Jacques lui dit :

— D'accord Wilson, quelle équipe a besoin d'un entraîneur à ce moment-ci de l'année?

Wilson explique à Jacques que l'équipe des Panthères juvéniles de Saint-Léonard (semblable aux équipes de la Ligue midget AAA aujourd'hui) n'est pas très forte. Elle a de bons joueurs, mais n'arrive pas à gagner.

— Essaie au moins. Si tu n'aimes pas ça, tu peux lâcher. On va te payer ton gaz. Et puis, je te gage que tu vas trouver que travailler avec des jeunes, c'est vraiment valorisant.

Jacques l'interroge :

— Tu penses vraiment que je peux coacher des jeunes de 16 à 18 ans, quand je n'ai que 24 ans?

— J'en suis sûr.

Jacques accepte. Wilson l'informe qu'il doit organiser un entraînement ce soir, car son premier match est dans deux jours!

— Et c'est comme ça que je suis devenu entraîneur, raconte Jacques aujourd'hui.

Jacques annonce la nouvelle à Renée, mais elle n'est pas contente, car elle n'aime pas le hockey. Jacques demande à Yvon Bisson, son collègue de Coca-Cola, de devenir son adjoint. Il demande ensuite à son cousin Gilles d'être le soigneur de l'équipe. Les deux acceptent.

Quand Jacques rencontre les joueurs, il se présente brièvement. Il commence ensuite à parler du concept d'équipe. Il leur dit qu'il faut jouer ensemble et s'appuyer pour gagner. C'est son premier discours de motivation. Pendant sa carrière, il va livrer beaucoup de ces discours.

Jacques sait s'y prendre avec les jeunes. Il a du charisme. Il sait leur parler. Les jeunes sont motivés. Ils veulent jouer pour lui. Jusque-là, l'équipe avait perdu beaucoup de ses matchs. Maintenant que Jacques est l'entraîneur, l'équipe commence à gagner. En avril, elle remporte le championnat de la saison régulière et celui des séries éliminatoires!

Jacques pense que c'est Wilson qui lui a donné le goût d'être entraîneur :

— Dès le début, ça m'a passionné. Les victoires ont beaucoup aidé. Et les joueurs aussi. S'ils avaient refusé ma façon de faire, je n'aurais pas duré longtemps!

Lettre I — À mon ami Wilson

Quand je pense à toutes les personnes qui m'ont aidé, tu es en tête de liste.

C'est toi qui as tout commencé. Sans toi, je travaillerais encore chez Coca-Cola en attendant ma retraite.

Tu as cru en moi et ça m'a fait croire en moi-même. Je te remercie de ta confiance, ta persévérance et ton appui inconditionnel. Sans toi, j'aurais raté la plus belle aventure de ma vie.

Tu nous as quittés il y a quelques années. Où que tu sois, je te remercie du fond du cœur.

Jacques

Chapitre 10

Jacques acquiert une renommée

Si Jacques veut avancer dans sa carrière d'entraîneur, il doit grimper dans la hiérarchie du hockey. En 1969, au Québec, la prochaine étape est la Ligue Montréal junior. Cette dernière est l'antichambre de la Ligue de hockey junior majeur du Québec (LHJMQ), qui à son tour mène à la Ligue nationale.

À cause des succès des Panthères, le nom de Jacques commence à circuler. Certains souhaitent qu'il devienne l'entraîneur des Cougars de Saint-Léonard, de la Ligue Montréal junior. Wilson Church arrive à le faire embaucher. Jacques est content, mais Renée n'en peut plus. Jacques n'est jamais à la maison. Le jour, il travaille de longues heures chez Coca-Cola et le soir, il est entraîneur. Le couple décide de divorcer. Jacques a honte de cet échec :

— Maman a eu la vie difficile avec mon père, mais elle ne l'a jamais laissé. Moi, j'abandonne au premier signal de détresse.

En fait, Jacques est marié à ses deux carrières. Ses Cougars commencent à gagner. Auparavant, personne n'assistait à leurs matchs. Maintenant, ils attirent entre 900 et 1 300 spectateurs. Les Cougars deviennent l'attraction la plus populaire en ville. L'équipe termine la saison au quatrième rang. C'est très bien, car l'année précédente, elle avait seulement atteint le neuvième rang, et l'année précédente, le dixième rang.

Jacques est fier. Son équipe a connu une très bonne saison et ceux qui ne croyaient pas en lui ne disent plus rien.

Le jour, Jacques fait des livraisons à Châteauguay pour Coca-Cola. Un de ses clients s'appelle Jules Dumouchel. Jules est le propriétaire du restaurant Le Rustik. Il adore les sports. Il fait partie de la direction de l'équipe des Ailes de Châteauguay. Jacques prend souvent son repas du midi au restaurant de Jules et les deux hommes discutent de sport.

Un jour, Jules lui offre le poste d'entraîneur des Ailes, accompagné d'un

petit salaire. Jacques en parle avec Wilson. Ce dernier espérait que Jacques reviendrait entraîner les Cougars, mais il lui dit :

— Écoute Jacques, les Cougars ne pourront jamais égaler l'offre des Ailes. Vas-y!

Jacques est triste à l'idée de quitter les Cougars. Mais il est heureux, car il peut maintenant déménager à Châteauguay. Cela le rapproche de son travail chez Coca-Cola. De plus, il a rencontré une jolie petite serveuse au restaurant Le Rustik. Elle s'appelle Évelyne et Jacques s'est épris d'elle. Après quelques sorties, Évelyne se retrouve enceinte. Elle donnera naissance à Mylène le 14 octobre 1970.

— Cela a été un des plus beaux jours de ma vie, encore mieux que de gagner un championnat.

Jacques déménage donc à Châteauguay et devient l'entraîneur des Ailes en novembre 1970. L'équipe n'a pas un classement très élevé. Jacques promet à ses nouveaux employeurs que l'équipe sera en tête à la période des Fêtes. Il tient parole. L'équipe remporte 17 victoires consécutives.

La ville est folle de joie. L'aréna est toujours plein à craquer et des centaines de partisans accompagnent l'équipe quand elle joue à l'extérieur de la ville. Les Ailes remportent le championnat de la saison régulière, à la fin d'une saison intense. Ils remportent aussi les séries. Ils se rendent ensuite au championnat provincial des équipes juniors B et perdent en demi-finale contre les Braves de Thetford Mines.

Jacques respecte les joueurs. Jean Touchette, le capitaine des Ailes à l'époque, raconte aujourd'hui :

— L'équipe avait tout gagné dans la ligue. Jacques était un entraîneur extraordinaire. Je n'ai jamais rencontré un aussi grand motivateur que Jacques Demers. Il savait parler aux joueurs. On donnait tous notre maximum. Il créait un esprit de famille au sein de l'équipe. Et il était juste. Un soir, j'ai raté le couvre-feu de 30 minutes. J'étais le capitaine de l'équipe et je marquais beaucoup de buts. Mais Jacques ne m'a pas laissé jouer le match suivant, pour que ça soit juste pour les autres. J'ai retenu cette leçon toute ma vie!

La saison suivante, celle de 1971-1972, les Ailes répètent leurs exploits en saison régulière. En séries, ils perdent la ronde préliminaire aux mains des Jets de Longueuil.

Jacques a 27 ans. Les quotidiens montréalais parlent de lui depuis un an. Ils vantent son savoir-faire, sa fougue et ses talents de motivateur. Jacques Beauchamp, un chroniqueur très populaire du *Journal de Montréal*, parle souvent de lui dans ses chroniques :

— Surveillez bien Jacques Demers, il ira loin.

Aujourd'hui, Jacques raconte :

— C'est grâce à Jacques Beauchamp que mon nom a circulé un peu partout. Il me mentionnait souvent et sa chronique sportive était la plus lue au Québec.

L'équipe du National de Laval offre un poste à Jacques, avec un salaire de 5 000 \$ par année à temps plein. Le National fait partie de la LHJMQ. À ce moment, Jacques gagne 6 800 \$ par année chez Coca-Cola. Il hésite à quitter l'entreprise à cause de sa petite famille. Il demande à ses patrons de lui accorder une année sans solde. Coca-Cola refuse. Jacques décline donc l'offre à regret.

Pendant son séjour à Châteauguay, Jacques acquiert une grande popularité. Jules Dumouchel le présente souvent à des personnes d'influence dans le milieu du hockey, pour lui permettre de nouer des relations. C'est ainsi que Jacques rencontre Jacques Viau. Viau est un agent régional de la brasserie Molson. Il commandite beaucoup d'activités sportives. Tout le monde le connaît et l'aime.

Jacques Demers rencontre aussi Philippe Myre, le gardien du Canadien de Montréal. Myre a fondé une école de hockey pour les jeunes qui se tient durant l'été. Il embauche Jacques. Cela permet à Jacques de connaître les entraîneurs et les joueurs de la LNH. Myre et Jacques deviennent de bons amis et Myre l'emmène au Forum pour qu'il assiste aux entraînements du Canadien.

Jacques observe les entraîneurs, Claude Ruel, Al MacNeil et Scotty Bowman. Il pose beaucoup de questions à Myre sur les méthodes utilisées chez les professionnels. Jacques affirme :

— Grâce à Myre, je suis devenu un étudiant du hockey. J’admire beaucoup la simplicité et l’intégrité de Myre au hockey. Il a joué un rôle majeur dans ma carrière et je l’en remercie.

En 1971, Gary Davidson et Dennis Murphy annoncent la fondation d’une ligue professionnelle de hockey, l’Association mondiale de hockey (AMH). Elle sera la rivale de la LNH. Elle donnera l’occasion aux joueurs et aux entraîneurs de pénétrer les rangs professionnels. Certaines équipes annoncent qu’elles vont tenter de recruter des joueurs de la LNH et de leur offrir plus d’argent. À l’époque, les joueurs de hockey gagnent entre 50 000 \$ et 100 000 \$ par année.

Les Cougars de Chicago sont une des nouvelles équipes formées dans la ligue. Leur directeur gérant s’appelle Eddie Short. Il a déjà dirigé les White Sox au baseball, mais n’est pas très familier avec le monde du hockey. Il demande à Marcel Pronovost, qui a été défenseur dans la LNH pendant 21 saisons pour les Red Wings de Detroit et les Maple Leafs de Toronto, de devenir l’entraîneur de l’équipe. Pronovost est un ami de Jacques Viau. Un jour, Viau parle à Pronovost de Jacques Demers. Il lui recommande de donner une chance à ce jeune homme de Montréal qui est un très bon entraîneur.

Quelques jours plus tard, Pronovost lit la chronique de Jacques Beauchamp. Le journaliste a écrit qu’il espère que l’AMH donnera une chance à des entraîneurs québécois, et il mentionne Demers. Pronovost décide donc de contacter Jacques Demers. Il lui explique que les Jets de Winnipeg essaient de conclure une entente avec Bobby Hull, la grande vedette des Blackhawks de Chicago, en lui offrant 200 000 \$ par année pour cinq ans. Il ajoute :

— Si tout va de l’avant avec Bobby Hull, il y aura une AMH en octobre 1972. Si cela arrive, je te garantis que j’aurai du travail pour toi.

À l’été 1972, la radio annonce officiellement un beau matin que Bobby Hull va jouer avec les Jets de Winnipeg. Jacques est fou de joie. Il espère que Pronovost tiendra parole.

En octobre 1972, l’AMH compte douze équipes, dont quatre au Canada et huit aux États-Unis. Les équipes canadiennes sont les Oilers de l’Alberta, les Nationals d’Ottawa, les Nordiques de Québec et les Jets de Winnipeg. Les équipes américaines sont les Cougars de Chicago, les Crusaders de Cleveland,

les Aeros de Houston, les Sharks de Los Angeles, les Fighting Saints du Minnesota, les Whalers de la Nouvelle-Angleterre, les Raiders de New York et les Blazers de Philadelphie. La ligue se voit bientôt qualifiée de «circuit maudit».

Lettre J — À Jules Dumouchel

Tu nous as quittés il y a quelques années. Je veux te dire que tu as été un personnage marquant dans ma vie. C'est toi qui as orienté ma carrière vers le hockey professionnel. Premièrement, tu m'as permis de diriger les Ailes à Châteauguay. Puis tu m'as présenté à des personnes influentes comme Jacques Viau, Philippe Myre, Jacques Beauchamp et Marcel Pronovost.

C'est grâce à toi que j'ai pu me joindre aux Cougars de Chicago. J'avais peur de quitter mon emploi chez Coca-Cola pour tenter cette aventure. Cela m'offrait un avenir incertain. Mais tu m'as promis que si je revenais, tu m'embaucherais. J'ai donc pu partir l'esprit tranquille.

Merci de ton appui.

Jacques

Chapitre 11

L'AMH, quelle aventure!

L'Association mondiale de hockey (AMH) fait ses premiers pas à l'automne 1972. En tout, 70 joueurs quittent la LNH pour se joindre à l'AMH. Marcel Pronovost tient parole. Au début de la saison, il n'a pas de travail à temps plein pour Jacques, mais il lui offre le poste de dépisteur au Québec. Son travail consiste à assister à des matchs de hockey et à repérer les joueurs talentueux pour les Cougars.

Jacques est très occupé. Le jour, il fait ses livraisons pour Coca-Cola et le reste du temps, il dirige les Ailes et fait son travail de dépisteur.

Quant aux Cougars, ils éprouvent des difficultés. Ils perdent souvent et n'ont pas beaucoup de spectateurs. De plus, les journaux parlent très peu d'eux, ou pire, se moquent de l'équipe. Marcel Pronovost est découragé. Plusieurs vétérans sont en fin de carrière et ne prennent pas les choses au sérieux. C'est le cas d'Eric Nesterenko, qui a joué avec les Blackhawks de Chicago. C'est aussi le cas de Reggie Fleming, un «dur à cuire», qui a joué dans la LNH pendant 12 ans.

À la mi-décembre, Jacques se rend à Chicago pour remettre son rapport de dépistage. Eddie Short lui offre un emploi à temps plein, comme directeur personnel des joueurs. Son salaire s'élèvera à 25 000 \$.

Jacques demande de nouveau un congé sans solde à Coca-Cola. Mais la compagnie refuse encore une fois. Il en parle avec son ami, Jules Dumouchel, qui lui dit :

— Jacques, c'est l'occasion rêvée si tu veux faire du hockey! Vas-y! Si ça ne marche pas dans l'AMH, je t'embaucherai.

Jacques en discute ensuite avec Évelyne. Mylène a deux ans et Évelyne n'est pas très heureuse à l'idée d'un déménagement. Jacques arrive finalement à la convaincre de l'accompagner. Jacques arrive à Chicago au début de janvier 1973. Il a 28 ans.

Un jour, Marcel s'absente et Jacques doit le remplacer pour la séance d'entraînement. Mais il est jeune, sans expérience professionnelle et il ne parle pas beaucoup l'anglais. Les joueurs ne veulent pas l'écouter et ne font pas d'efforts. De plus, ils espéraient avoir congé pour la journée. Jacques est furieux. Il siffle pour regrouper les joueurs au centre de la patinoire. Puis il fait son premier discours, dans un anglais rudimentaire. Il leur explique qu'il est comme eux. Il est à Chicago pour essayer de faire carrière au hockey. Les joueurs n'ont pas besoin de l'aimer, mais ils doivent le respecter, même s'il est jeune et sans expérience dans les ligues majeures.

En parlant, Jacques regarde les joueurs. Certains l'écoutent à peine. Reggie Fleming regarde Jacques avec un sourire moqueur et condescendant. Jacques explose. Il lui lance son sifflet et lui dit :

— Si tu es si fin que ça, dirige-la toi-même, la pratique.

Tout le monde reste immobile. Jacques vient de défier le «dur» de l'équipe, Reggie Fleming, devant tous les joueurs. Si Reggie ramasse le sifflet, la carrière de Jacques est finie, avant même de commencer. Reggie se penche lentement pour ramasser le sifflet. Mais Rosaire Paiement intervient. «Rosie» est le capitaine des Cougars de Chicago. Il est très respecté de ses coéquipiers. Il ramasse le sifflet avant Reggie et convoque une réunion d'urgence de tous les joueurs dans le vestiaire. Il défend Jacques et leur dit :

— Dorénavant, quand Demers va diriger les entraînements, on va l'écouter comme si c'était le coach. Toi aussi, Reggie.

Les joueurs retournent sur la glace 15 minutes plus tard. Ils sont prêts à écouter Jacques et ne lui causent plus de problèmes. Jacques explique que Rosie a sauvé sa carrière :

— Si Rosaire n'avait pas calmé les joueurs et remis Fleming à sa place, je n'aurais pas travaillé longtemps dans le hockey. Je le remercie.

Pas longtemps après cet épisode, il se révèle que Marcel Pronovost a un problème de consommation d'alcool. Il commence à s'absenter régulièrement des séances d'entraînement. Par conséquent, les propriétaires décident de le congédier. Puis ils demandent à Rosaire de choisir le prochain entraîneur : Reggie Fleming ou Eric Nesterenko. Rosaire leur conseille de prendre Demers :

— Il dirige de bonnes pratiques; il est travaillant comme dix et il veut gagner.

C'est ainsi que Jacques devient le nouvel entraîneur des Cougars. Au cours de la saison 1972-1973, les Cougars perdent environ 50 matchs. Eddie Short, le directeur général des Cougars, a lui aussi des problèmes d'alcool. Les propriétaires congédient Eddie et font appel à Pat Stapleton, un défenseur étoile de la LNH. Ils lui accordent un contrat de 120 000 \$ par année pendant cinq ans. Pat aura trois rôles : il sera joueur, entraîneur et directeur général.

Stapleton garde Demers et le nomme directeur adjoint. C'est Jacques qui va diriger l'équipe derrière le banc pendant les matchs. Son salaire atteindra 35 000 \$ la première année et 37 000 \$ l'année suivante. Mais Évelyne en a assez d'être toujours seule à la maison. Elle décide de retourner au Québec avec Mylène. Jacques a beaucoup de peine.

En 1973-1974, sous la direction de Stapleton et de Demers, les Cougars connaissent leur meilleure saison. Ils se rendent à la coupe Avco, mais ils perdent contre les Aeros de Houston, dirigés par Gordie Howe et ses fils Mark et Marty.

Quand Stapleton parle aux médias, il leur dit que Jacques a apporté une bonne contribution au succès de l'équipe. Cela lui donne de la crédibilité auprès des joueurs. Malgré les victoires de la saison, l'aréna demeure vide à l'automne 1974. Le 28 décembre 1974, les propriétaires vendent l'équipe à trois joueurs : Pat Stapleton, Dave Dryden et Ralph Backstrom. Mais les Cougars ont une saison difficile. Ils ne se rendent pas aux séries éliminatoires. Au printemps 1975, à la fin de la saison, les trois nouveaux propriétaires décident de fermer les portes. C'est la fin des Cougars. Jacques n'a plus d'emploi.

Les joueurs se joignent à d'autres équipes. Jacques n'est pas prêt à retourner au Québec. Il appelle Jim Browitt, le directeur général des Racers d'Indianapolis. Jacques lui dit qu'il est disponible et qu'il aimerait travailler avec les Racers. Sans hésitation, Browitt embauche Jacques immédiatement comme directeur du personnel. Mais après que les Racers perdent quatre de leurs cinq premiers matchs, Browitt congédie son entraîneur et demande à Jacques de prendre la relève par intérim. Jacques a 31 ans. C'est la première fois qu'il dirige sa propre équipe professionnelle. Il se sert de ses talents de motivateur auprès de

l'équipe. Il se fait l'ami et le conseiller des joueurs. Ceux-ci lui demandent des conseils sur leur vie personnelle et sur le hockey. La même année, en 1975, la vie personnelle de Jacques change aussi. Il rencontre Linda et tombe amoureux d'elle. Ils décident de vivre ensemble.

Jacques devient l'entraîneur permanent des Racers un mois plus tard. L'équipe n'est pas extraordinaire, mais elle connaît une bonne saison. Elle a une fiche inférieure à .500 (34 victoires, 35 défaites et 6 matchs nuls). Mais Demers la mène au premier rang de sa division. Les Racers s'inclinent devant les Whalers en quart de finale, au septième match. À cause de ce succès, Jacques reçoit une nomination au titre d'entraîneur de l'année. Mais c'est Bill Dineen qui reçoit l'honneur.

Jacques Demers plaît à tout le monde : au public, aux médias et aux joueurs. Il présente un nouveau style, le style «Demers» : entraîneur extraverti, positif, enjoué, préférant la communication avec ses joueurs plutôt que la confrontation. On lui demande de prononcer des discours ou de vendre des produits ou des idées.

Pour renforcer l'équipe, Jacques convainc ses patrons d'acquérir trois anciens joueurs des Cougars : Pat Stapleton, Rosaire Paiement et François Rochon. Mais cela n'attire pas plus de spectateurs. En 1976-1977, l'équipe se classe au troisième rang de la section Est. Les Racers battent les Stingers de Cincinnati en quatre matchs en quart de finale. Ils perdent ensuite contre les Nordiques de Québec en demi-finale.

Jacques est choisi pour diriger l'équipe de la section Est, pour le match des étoiles annuel contre la section Ouest. Son équipe l'emporte 4 à 2.

À cause du nombre limité de spectateurs, les Racers décident à leur tour de fermer leurs portes. Jacques se retrouve de nouveau sans emploi. Il reçoit une offre du Canadien junior, de la LHJMQ. C'est Ronald Caron, dit «Le Prof», qui lui fait l'offre. Mais Jacques veut travailler dans le hockey professionnel. Il décline l'offre du «Prof», mais c'est une décision difficile :

— En acceptant, j'entrais dans la prestigieuse organisation du Canadien. C'était l'époque de Pollock, Lafleur, Shutt, Dryden, entre autres.

Environ un an après que Demers a quitté les Racers, le propriétaire tente de ranimer l'équipe pour la saison 78-79. À cette époque, Wayne Gretzky a 17 ans. Il joue pour les Greyhounds de Sault Ste. Marie, dans la ligue de hockey junior de l'Ontario. La LNH interdit aux joueurs d'âge mineur de jouer chez les professionnels, mais pas l'AMH. Le propriétaire attire Gretzky à Indianapolis, ainsi que Mark Messier, qui a lui aussi 17 ans. La ville est enthousiaste, mais les difficultés financières s'aggravent et l'équipe fait faillite. Gretzky est vendu aux Oilers d'Edmonton et Messier aux Stingers de Cincinnati. Jacques affirme :

— Si j'avais su que Wayne Gretzky venait à Indianapolis, je serais resté un an de plus!

Entre-temps, Jacques communique avec Bill Dewitt Jr, le propriétaire des Stingers de Cincinnati. Ce dernier a beaucoup de respect pour Jacques depuis que les Racers ont battu son équipe. Dewitt lui offre le poste d'adjoint pour la saison 1977-1978. Jacques accepte et déménage à Cincinnati avec Linda et leurs deux enfants, Brandy et Stefanie.

Après cinq matchs, Jacques devient entraîneur en chef. Il dirige 75 matchs, avec un dossier de 33 victoires, 39 défaites et 3 matchs nuls. L'équipe des Stingers termine au septième rang et est exclue des séries.

Lettre K — À Marcel Pronovost

Tu as montré beaucoup de courage en embauchant un jeune entraîneur de niveau junior B, sans expérience chez les professionnels, francophone et parlant très peu l'anglais.

Merci de m'avoir donné cette chance. Je ne pense pas que quelqu'un d'autre l'aurait fait à l'époque.

Je veux aussi remercier Rosaire Paiement, qui est intervenu en ma faveur auprès des joueurs. Sans vous deux, j'aurais probablement connu une belle carrière chez Coca-Cola. Vous m'avez permis de réaliser mon rêve.

Merci Marcel de m'avoir accordé cette première chance.

Jacques

Chapitre 12

Parmi les miens

L'AMH continue d'éprouver des difficultés : il n'y a pas assez de spectateurs. Les équipes ferment leurs portes les unes après les autres.

À Cincinnati, le public privilégie l'équipe professionnelle de baseball, les Reds. Jacques se lie d'amitié avec Sparky Anderson et rencontre Pete Rose. Les Stingers essaient de vendre des abonnements de saison, mais les ventes ne sont pas suffisantes. L'équipe arrive quand même à entamer la saison 1978-1979, mais son avenir est incertain.

Au Québec, le directeur général des Nordiques, Maurice Filion, congédie son entraîneur, Marc Boileau, et offre le poste à Jacques. Jacques accepte et signe un contrat de 2 ans à 40 000 \$ par année. Jacques est heureux de se retrouver chez lui, au Québec. De plus, le hockey est populaire au Québec, alors les spectateurs seront sans aucun doute au rendez-vous.

Jacques, Linda et les enfants déménagent donc à Charlesbourg, en banlieue de Québec. Avec Jacques, les Nordiques connaissent une de leurs meilleures saisons, se classant au deuxième rang, avec un dossier de 41 victoires, 34 défaites, 5 matchs nuls (41-34-5). Les gradins sont remplis. En séries éliminatoires, les Nordiques perdent contre les Jets de Winnipeg en demi-finale. Les Jets remportent ensuite la coupe Avco.

En janvier 1979, l'AMH invite Jacques à diriger l'équipe des étoiles qui affrontera le Dynamo de Moscou à Edmonton dans une série de trois matchs. Cela signifie que Jacques est maintenant un entraîneur établi. L'équipe comprend, entre autres, Gretzky, Ftorek et Howe. Les étoiles remportent la série.

À l'été 1979, la LNH et l'AMH fusionnent. La LNH accepte seulement quatre équipes : Québec, Winnipeg, Edmonton et Hartford. Ce sont les mêmes quatre équipes qui ont participé à la fondation de l'AMH. La ville de Québec est folle de joie parce que ses Nordiques font maintenant partie de la LNH!

De nos jours, il ne reste que les Oilers d'Edmonton dans la LNH, sous le même nom et dans la même ville. Les Nordiques sont devenus l'Avalanche du Colorado, les Jets sont devenus les Coyotes de Phoenix et les Whalers sont devenus les Hurricanes de la Caroline.

Jacques termine sa carrière dans l'AMH avec une fiche de près de .500, avec 144 victoires, 145 revers et 22 matchs nuls (144-145-22) en 311 rencontres régulières et un dossier de 8-12 en 20 matchs de séries éliminatoires.

Jacques raconte quelques anecdotes qui se sont passées pendant son temps dans l'AMH.

— J'entraînais les Cougars. Un jour, les Cougars devaient prendre l'avion pour se rendre à Los Angeles. À l'époque, les équipes devaient prendre les vols commerciaux, comme tout le monde. Toute l'équipe se présentait à un comptoir de l'aéroport prendre un billet. Ensuite, un responsable de l'équipe payait par carte de crédit. Un jour, les joueurs étaient tous installés dans l'avion. L'avion était plein à craquer. Tout à coup, le commandant de bord a demandé au micro que l'équipe des Cougars quitte l'avion immédiatement. Les joueurs se demandaient bien ce qui se passait. Dans l'aérogare, on nous a dit que la carte de crédit des propriétaires excédait sa marge de crédit! Un employé des Cougars a joint le bureau et est allé chercher l'argent. Il est revenu et a payé comptant! Nous avons dû prendre l'avion suivant. C'était fou!

— Un autre soir, les Cougars jouaient contre les Fighting Saints de Saint Paul, au Minnesota. Quand le match s'est terminé, l'équipe du Minnesota a appris qu'elle avait fait faillite. Un joueur, Mike Walton, surnommé Shaky, a pris ses vêtements de ville dans le vestiaire et s'est dirigé vers sa voiture. Nous étions dans le garage et il est passé devant nous. Il portait encore ses habits de hockey, même ses patins. Il avait décidé qu'il ne perdrait pas tout. Il était parti avec l'équipement du club!

Jacques raconte aussi une histoire assez drôle quand il était entraîneur des Nordiques. Les Nordiques jouaient à Edmonton contre les Oilers. Ils avaient beaucoup de joueurs blessés. Ils avaient donc demandé à Maurice Filion de leur envoyer un joueur des ligues mineures. Mais Jacques avait décidé que le joueur n'était pas assez remis de ses blessures. Il l'avait renvoyé au Québec.

Mais le lendemain, juste avant le match, Jacques avait remarqué qu'il n'avait pas assez de joueurs pour le match. Il fallait un minimum de quinze joueurs en uniforme. Sinon, il fallait payer une grosse amende à la ligue. Les journalistes étaient très contents. Ils allaient avoir une bonne histoire à publier. Mais Jacques leur réservait une surprise.

Quand les joueurs sont sortis sur la glace, Jacques était parmi eux, en uniforme! Il portait le numéro 23. Il n'avait pas du tout l'air d'un joueur : son ventre bedonnant remplissait le chandail des Nordiques. De plus, il ne patinait pas très bien. En le voyant, les Oilers se sont éclatés de rire. Les Nordiques riaient aussi, ainsi que les spectateurs et les journalistes.

Au début de la première période, Jacques s'est déclaré «joueur blessé». Il est allé se changer et a repris son rôle d'entraîneur. Aujourd'hui, Jacques raconte en riant :

— Il fallait absolument commencer le match avec 15 joueurs. Mais rien ne disait qu'on n'avait pas le droit de poursuivre le match avec 14 joueurs! Je peux dire que j'ai participé à un match de hockey professionnel comme joueur une fois dans ma vie! Même si ce n'était que pour la période d'échauffement!

Jacques raconte aussi que l'AMH avait eu l'idée d'essayer des rondelles rouges :

— Cette décision a été une vraie catastrophe. Nos gardiens ne voyaient presque plus la rondelle. Certains gardiens faisaient même semblant d'être blessés pour ne pas affronter Bobby Hull. Bobby avait un tir foudroyant et les gardiens avaient déjà peur de lui. Imaginez cela avec une rondelle rouge fluorescente!

Jacques a connu de belles années dans l'AMH. Il est reconnaissant envers la ligue. Il explique :

— Ça a été un voyage fabuleux et ça m'a servi de tremplin pour une belle carrière dans la LNH par la suite. Sans Marcel Pronovost, je n'aurais pas eu de carrière dans la LNH. Sans Bobby Hull, il n'y aurait pas eu d'AMH. Grâce à lui, les salaires ont explosé. Il a mis fin à l'époque où seuls les propriétaires se remplissaient les poches. Bobby Hull a changé le cours de l'histoire du hockey.

Lettre L — À toutes mes ex-conjointes

Avant de rencontrer Debbie, ma conjointe des 22 dernières années, ma vie amoureuse a été plutôt instable. Au cours des vingt premières années de ma vie adulte, j'ai vécu deux divorces, avec Renée et Évelyne, et une séparation avec Linda.

C'est l'aspect de ma vie dont je suis le moins fier. Je suis déçu de ne pas avoir été à la hauteur des attentes de mes conjointes de l'époque. Je ne leur ai pas offert la vie à laquelle elles s'attendaient. Je n'ai pas fait le travail, malgré mes bonnes intentions.

Je veux m'en excuser.

Je suis quand même chanceux, parce qu'Évelyne et Linda ont fait un très bon travail avec mes quatre enfants : Mylène, Brandy, Stefanie et Jason. Mes enfants sont équilibrés, généreux et je le dois en très grande partie à Évelyne et à Linda.

Merci!

Jacques

Chapitre 13

Dans la Ligue nationale

Les Nordiques entament leur première saison dans la LNH à l'automne 1979. L'équipe a gardé ses principaux joueurs, en a ajouté certains et n'a pas renouvelé le contrat de certains autres.

Les Nordiques disputent leur premier match de la saison le 10 octobre 1979, au Colisée de Québec, contre les Flames d'Atlanta. C'est un grand événement. Linda est présente avec leurs filles Brandy et Stefanie. Il y a aussi Jules Dumouchel, ainsi que Claudette, Francine et Michel, et tante Jeannette. René Lévesque, premier ministre du Québec, serre la main de tous les joueurs. Toutes les femmes reçoivent une rose rouge. Le Colisée est plein. C'est un moment magique. Les joueurs de Québec sont fiers d'entrer dans la LNH.

Pendant l'hymne national, Jacques pense à sa mère et à sa grand-mère. Il aimerait qu'elles soient ici avec lui! Ensuite, il pense à son père. Il est fier de lui montrer qu'il est devenu un meneur d'hommes dans la LNH.

Les Nordiques perdent 5 à 3. À Montréal, le match ne reçoit pas toute la publicité qu'il mérite, car le Canadien a annoncé la retraite de son capitaine, Yvon Cournoyer. Cela déclenche une guerre des médias. Les deux équipes vont dorénavant rivaliser pour attirer l'attention des médias.

Le match suivant se déroule à Montréal, contre le Canadien. C'est pendant ce match que naît une rivalité entre les deux équipes. C'est une rivalité toute québécoise. On parle encore de « la plus belle rivalité de l'histoire du hockey professionnel. » Bernard « Boom Boom » Geoffrion vient tout juste d'être nommé entraîneur du Canadien. Le Tricolore gagne 3 à 1. La première année, le Canadien compte deux victoires, un revers et un match nul (2-1-1) en quatre matchs contre les Nordiques.

À la mi-saison, les Nordiques ont un dossier de 17-17-6. Cependant, à la fin de la deuxième moitié de la saison, leur dossier est de 8-27-5, c'est-à-dire huit victoires seulement en 40 matchs. Ce résultat est dû aux blessures et au manque

de ferveur des vétérans. Les Nordiques terminent au cinquième et dernier rang de la section Adams. Le dernier match de la saison a lieu le 6 avril 1980. Ce sera aussi le dernier match de Jacques à la barre des Nordiques.

Au printemps 1980, on assiste à la montée d'une nouvelle puissance. Les Islanders de New York remportent la coupe Stanley. Les Islanders remporteront la coupe quatre années d'affilée. Ces succès leur permettront d'accéder au rang de «dynastie» du hockey. Jusque-là, seules les équipes du Canadien, des Maple Leafs et des Red Wings pouvaient prétendre à ce titre.

Lettre M — À Marcel Aubut

Quand je pense à toi, je revois ton visage triomphant en 1979. Tu venais de compléter la fusion entre l'AMH et la LNH. Cela permettait aux Nordiques de faire partie du plus grand circuit de hockey du monde.

Pendant que tu étais à Québec, j'ai pu réaliser un de mes objectifs de carrière : diriger une équipe de la LNH. Maurice Filion m'avait embauché un an plus tôt. Nous nous sommes rencontrés à l'aéroport de Dorval et nous avons écrit les conditions du contrat sur une serviette de table.

Mon association avec les Nordiques ne s'est pas terminée comme je l'aurais voulu. Mais quelques années plus tard, j'ai compris que tu me respectais. J'entraînais les Red Wings de Detroit et tu essayais de me recruter pour le poste de directeur général de ton équipe.

Plus tard encore, tu as accepté que je devienne analyste des matchs des Nordiques à la radio de Québec. Cela m'a permis d'entrer dans le monde des médias.

Je constate que tu as généralement eu un impact positif sur mes deux carrières, celles d'entraîneur et de journaliste. Je t'en remercie.

Jacques



Bien des années plus tard, en 2005, en des temps moins difficiles : le «Tigre» Michel Bergeron, Maître Marcel Aubut et Jacques.

Archives de Jacques Demers

Chapitre 14

Congédié pour sa franchise

Pendant la première saison des Nordiques dans la LNH, Jacques met à profit son style énergique et son enthousiasme pour diriger l'équipe. La fiche de son équipe oscille autour de .500. Cela veut dire qu'il gagne aussi souvent qu'il perd. C'est tout un exploit, car les autres équipes font partie de la LNH depuis longtemps.

La presse décrit Jacques comme un excellent entraîneur. Le public l'adore. La direction de l'équipe est fière de lui.

À cette époque, les joueurs, les entraîneurs et les journalistes sont très proches. Quand les Nordiques sont à l'étranger, les journalistes fraternisent avec Jacques. Souvent, ils mangent ou prennent un verre avec lui. Parfois, ils jouent même aux cartes ensemble pour passer le temps. Jacques a une confiance absolue dans les journalistes. Il peut leur confier certaines choses confidentielles, car il est entendu qu'elles ne seront pas publiées.

Le 27 mars 1980, les Nordiques sont à Philadelphie. Ils se préparent à affronter les Flyers. Pat Quinn est l'entraîneur des Flyers. Au cours de la saison, les Flyers remportent 35 matchs consécutifs. C'est un record qui tient encore de nos jours.

En sortant de sa chambre, Jacques rencontre Michel Blanchard, journaliste de *La Presse*. Jacques et Michel se confient souvent l'un à l'autre. D'ailleurs, Jacques a souvent des conversations «off the record» avec des journalistes. Tout le monde respecte la consigne.

En jasant, Jacques dit à Michel :

— Les Nordiques vont continuer de perdre jusqu'à ce que certains journalistes arrêtent de protéger Marc Tardif et Réal Cloutier.

Tardif et Cloutier sont les joueurs préférés du public de Québec. Tardif joue depuis longtemps. Quand il était plus jeune, il était un joueur fantastique.

Maintenant, il est plus vieux et beaucoup plus lent. En 1975, après une charge d'un joueur, Tardif a subi beaucoup de blessures. Il a passé un long séjour à l'hôpital. Quand il est revenu, il n'était plus le même. Mais il avait été le capitaine de l'équipe pendant cinq ans. Il était impensable de l'attaquer publiquement et les journalistes s'accrochaient à ses réalisations passées.

Réal «Buddy» Cloutier a 23 ans. Il vient de Saint-Émile. Il est très populaire auprès du public. Il a beaucoup de talent, mais ne fournit pas un effort constant. Selon Jacques :

— C'était un bon «kid» et je l'aimais. Mais c'était frustrant de voir qu'il avait tout ce talent et les qualités de leader et qu'il refusait de les exploiter.

C'est une conversation privée. Mais Blanchard retourne à Montréal et fait publier toute la conversation dans *La Presse*.

Le lendemain matin, Jacques est dans un hôtel de Detroit et il jase avec des joueurs et des journalistes. Tout à coup, deux journalistes de Québec entrent en trombe dans le hall d'entrée. Ils brandissent un exemplaire du journal *La Presse* et montrent l'article de Blanchard, qui s'intitule : «Demers met sa tête à prix». L'article attribue ces paroles à Jacques :

— Il y a des joueurs des Nordiques qui doivent quitter les lieux. Ils contribuent à l'esprit défaitiste qui se retrouve dans l'équipe. Les journalistes me disent souvent qu'ils sont abasourdis par le manque de professionnalisme de certains joueurs, mais ils n'écrivent pas cela dans les journaux. Ils protègent certaines grosses vedettes locales.

Jacques est abasourdi. Il vient d'attaquer Tardif et Cloutier, ainsi que toute la presse du Québec! La direction de l'équipe est en colère. Jacques n'aurait jamais dû parler de ces choses à un journaliste!

Jacques explique :

— En l'espace de deux minutes, tout mon petit monde a basculé.

Le lendemain, les journaux de Québec s'en prennent à Jacques. Ils sont mécontents, car c'est un collègue de Montréal qui a sorti l'histoire. Tous les

journalistes parlent de lui, lui passent un savon, mais personne ne demande son congédiement.

Quelques jours plus tard, Jacques interroge Maurice Filion sur son avenir avec les Nordiques. Celui-ci lui répond :

— Jacques, je ne crois pas que tu seras avec nous l’an prochain.

Jacques comprend. Il est déçu que son patron ne le défende pas, car la direction partage son avis sur Tardif et Cloutier. Vingt-cinq ans plus tard, Jacques explique :

— J’étais très en colère contre le journaliste, Michel Blanchard. Il avait violé notre entente! Quand je lui ai parlé, il m’a dit que ses patrons avaient mis beaucoup de pression sur lui pour qu’il publie l’histoire.

Jacques ajoute qu’il s’est toujours bien entendu avec Tardif :

— En y repensant, j’y suis allé un peu fort. Marc Tardif ne m’a jamais causé de problèmes. Il m’a toujours respecté. C’est un gentleman. Parfois, on dit des choses ou on fait des choses qu’on aimerait mieux oublier. Si j’ai fait du mal à Marc ou à sa famille, je lui présente mes excuses. Je suis désolé.

Le 6 avril, la direction fait un bilan de la saison devant la presse de Québec. Les journalistes en profitent pour demander ce qui va arriver à Jacques. La réponse reste la même :

— Il est sous contrat avec les Nordiques. Il n’est pas question de congédiement.

Mais Jacques est inquiet pour son avenir. Trois semaines plus tard, il est invité à se rendre chez Marcel Aubut, à 9 heures. Il attend trois heures, puis Aubut appelle pour dire que la réunion est reportée à lundi, dans les bureaux de l’équipe. Ça n’annonce rien de bon...

Jacques rencontre Maurice Filion et Gilles Léger, le directeur personnel de l’équipe, le 9 mai 1980. On lui annonce qu’il n’est plus l’entraîneur des Nordiques. On lui suggère de démissionner, ainsi il pourra rester dans l’organisation des Nordiques. On annoncera sa décision après le week-end.

Le lundi 12 mai 1980, Jacques «démissionne». Les journalistes veulent tout savoir, mais Jacques leur dit seulement :

— J’aime beaucoup diriger les Nordiques, mais je dois démissionner. C’est pour une raison que je veux garder secrète. Mais j’aurai un emploi au sein de l’organisation des Nordiques.

Un journaliste interroge Maurice Filion, qui répond :

— Quand on congédie quelqu’un, on ne le garde pas dans son organisation! Nous, on veut garder Jacques Demers. Il est jeune et il a du potentiel. Mais Jacques sait que ce qu’il a dit pourrait lui causer des problèmes l’an prochain. Tout serait plus difficile avec l’équipe. Il a donc décidé qu’il était plus sage pour lui de ne pas revenir et j’espère qu’il a pris la bonne décision.

De son côté, le capitaine des Nordiques, Robbie Ftorek, n’est pas content. À son avis, ce n’est pas l’entraîneur de l’équipe qui est le problème.

Aujourd’hui, Jacques et Maurice Filion disent la vérité :

— J’ai été congédié. J’avais trop parlé de l’avenir des Nordiques avec Cloutier et Tardif. La direction pensait comme moi. C’est dommage que j’aie servi de bouc émissaire, c’est-à-dire qu’on ait rejeté le blâme de tout cela sur moi.

Maurice Filion refuse de confirmer si Jacques dit vrai :

— Il est possible que Jacques ait raison, mais on ne discute pas de ces choses à l’extérieur du bureau. Je préférerais changer d’entraîneur en début de saison plutôt qu’au milieu de la saison. Si Jacques était revenu, cela aurait été risqué, car des joueurs auraient pu se tourner contre lui et lui rendre la tâche difficile.

Les Nordiques commencent donc leur deuxième saison sans Jacques Demers. Pour l’instant, c’est Maurice Filion qui joue le rôle d’entraîneur. Il a embauché Michel Bergeron comme adjoint et lui cède sa place après six matches. Michel Bergeron sera l’entraîneur des Nordiques pendant six saisons consécutives.

Maurice commente :

— Tout a bien tourné, heureusement. Mais l'épisode avec Michel Blanchard a fait beaucoup de mal à Jacques.

Lettre N — Aux journalistes

J'ai été entraîneur au niveau professionnel pendant 23 ans. J'ai passé 14 de ces années dans la LNH. Au cours de ma carrière, j'ai probablement participé à 10 000 conférences de presse et entrevues.

J'ai bien connu les journalistes. Maintenant, je fais partie de leur cercle : je suis analyste à la radio, dans les journaux et à la télé.

En général, j'ai toujours été très bien traité par les représentants de la presse, au Canada et aux États-Unis. J'ai compris très vite que le hockey est un divertissement et qu'il faut collaborer avec la presse pour vendre notre produit.

Pour moi, un journaliste n'est pas un ennemi. Il a un travail à faire. Comme je m'exprime facilement, les journalistes m'ont toujours sollicité et j'ai collaboré de mon mieux.

J'ai vécu quelques mauvaises expériences avec certains journalistes, mais j'ai tourné la page. Il est important pour moi que nos relations soient harmonieuses. Je remercie les journalistes de m'avoir traité avec honnêteté.

J'ai bâti de très bonnes relations avec plusieurs journalistes au fil des années. Mais je ne pensais jamais que je travaillerais avec un journaliste d'aussi près que je l'ai fait avec Mario Leclerc. Je me suis beaucoup rapproché de Mario pendant la préparation de ce livre.

Quand on raconte sa vie, il faut trouver quelqu'un en qui on a confiance et qui ne nous jugera pas. J'ai trouvé cela chez Mario. C'est pourquoi ce livre est si personnel et que je raconte tout.

Je le remercie.

Jacques



Le «joueurnaliste» le plus célèbre du métier, en compagnie de sa collègue Chantal Maccabée, au studio RDS du Centre Bell, en 2004.

Archives de Jacques Demers

Chapitre 15

Bonne sainte Anne, aidez-moi!

Après son congédiement, Jacques passe un mauvais moment. Il s'enferme chez lui. Il est de mauvaise humeur et ne veut voir personne. Il commence à boire tous les jours. Cela déplaît à Linda. Il pense que sa carrière dans la LNH est finie et il est très déçu :

— Plus rien ne m'intéressait. J'étais sans instruction, j'avais trois enfants et je ne savais pas comment je subviendrais aux besoins de ma famille.

Un dimanche soir, Jacques vide tout le contenu du bar. Il est ivre mort et il passe la nuit devant la cuvette de la toilette. Le lendemain, il se sent mal. Il voit continuellement l'image de son père. Il est en train de devenir comme lui.

Un jour, Jacques entre dans la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré pour la première fois. Il est sans emploi depuis deux semaines. Il ressent une certaine tranquillité de l'âme et de l'esprit en entrant. Dans l'image de sainte Anne, il ressent la bonté de sa mère et de sa grand-mère. Avant de s'agenouiller, il trouve 15 \$. Il va ajouter le montant aux offrandes faites à sainte Anne.

Jacques ouvre son cœur à sainte Anne et lui raconte ses malheurs. C'est la période la plus difficile de sa vie d'adulte. Il est humilié par son congédiement : c'est la première fois que ça lui arrive. Il pense que sa carrière est finie. Il n'arrive plus à communiquer avec les autres. Et pire encore, il boit et il a l'impression de devenir comme son père.

— J'ai besoin de vous. Aidez-moi, bonne sainte Anne.

Jacques revient ensuite chaque matin pendant trois semaines consécutives. Il est toujours seul. Ça lui fait du bien. Encore aujourd'hui, Jacques affiche une dévotion envers sainte Anne. Il manque très rarement la messe. Il dit que ça lui apporte une paix intérieure.

Les semaines passent et vers la fin de l'été, Jacques commence à travailler avec Gilles Léger. Ils essaient de mettre sur pied une concession de la Ligue américaine à Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick. Elle deviendra le club-école des Nordiques. Jacques en sera l'entraîneur. Il déménage donc au Nouveau-Brunswick avec Linda et ses deux filles.

Avant de partir, l'équipe des Saguenéens de Chicoutimi, de la LHJMQ, lui offre un poste d'entraîneur. Il refuse, car il veut rester dans les rangs professionnels.

Saint-Jean n'obtient pas la concession dans les délais requis. Les Nordiques n'ont pas de club-école. Les jeunes joueurs, qui espéraient devenir les prochains joueurs des Nordiques, sont répartis dans la Ligue américaine et la Ligue internationale.

Jacques devient dépisteur dans les ligues mineures de hockey. Il vient d'acheter une maison à Saint-Jean avec Linda. Il ne peut pas se déplacer loin. Il assiste à des matchs dans les Maritimes et fait des rapports de dépistage à Gilles Léger, son patron immédiat.

À Québec, Michel Bergeron fait ses débuts dans le rôle d'entraîneur. Il devient populaire très vite. On le surnomme «Le Tigre». Bergeron remporte sa première victoire dans la LNH à son dixième match, contre les Jets. Ensuite, les Nordiques accueillent un nouveau gardien de but. C'est Daniel Bouchard, qui transforme l'équipe. Il est fantastique : l'équipe termine la saison avec un dossier de 30 victoires, 32 revers et 18 matchs nuls (30-32-18) en 80 matchs. Les Nordiques se classent au quatrième rang et participent aux séries éliminatoires pour la première fois. Ils perdent en cinq matchs contre les Flyers.

Mais Michel Bergeron a gagné le cœur des Québécois. Ils ont tôt fait d'oublier Jacques Demers. Isolé au Nouveau-Brunswick, Jacques s'ennuie. Il comprend qu'il n'aura plus jamais la chance d'entraîner les Nordiques. Il doit se trouver autre chose. Il renoue ses liens d'amitié avec la bouteille. Il lui arrive de boire à l'excès.

Les Nordiques obtiennent une concession de la Ligue américaine de hockey à Fredericton pour la saison 1981-1982. L'équipe s'appellera l'Express. Jacques a le mandat de développer les jeunes sélectionnés pour la LNH. Il se rend seul à Fredericton, car Linda est sur le point de donner naissance à Jason, le dernier-né de la famille.

En septembre 1981, les Nordiques ramènent Jacques à Québec pour qu'il assiste à leur camp d'entraînement. Bergeron remarque que Jacques se tient à l'écart et l'invite à participer à toutes les réunions. Grâce à lui, Jacques prend part aux discussions et aux décisions. Pour la première fois depuis son congédiement, il se sent bien au sein des Nordiques.

Jacques retourne à Fredericton pour entraîner ses joueurs. Malheureusement, il n'y a pas beaucoup de talent et l'Express connaît une saison désastreuse, avec 20 victoires, 55 défaites et 5 verdicts nuls en 80 matchs. L'organisation des Nordiques comprend que ce n'est pas la faute de Jacques. Il n'y a pas assez de joueurs. Elle conclut une entente avec les Canucks de Vancouver, pour partager le club-école de Fredericton. Cela veut dire qu'il y aura un plus grand nombre de joueurs de talent pour former une équipe compétitive. Jacques est retenu comme entraîneur en chef pour la saison 1982-1983. Il est également le directeur général de l'équipe.

À la maison, la situation se détériore entre Jacques et Linda. Ils décident de se séparer. Jason a 18 mois. Linda va rester au Nouveau-Brunswick jusqu'à la fin des classes, puis elle retournera à Indianapolis avec les enfants. Jacques s'engage à subvenir aux besoins de sa famille. En tout, ça lui fait quatre enfants. À cette époque, il gagne 35 000 \$ par année. Ce ne sera pas facile.

En mars 1983, l'Express a un dossier de 45-27-8 en 80 matchs. L'équipe est championne de la section Nord. Jacques a retrouvé son style démonstratif et énergique. À la fin de la saison, la Ligue américaine lui décerne le titre «d'entraîneur par excellence de la saison». La revue *The Hockey News* le nomme entraîneur et administrateur de l'année pour tous les circuits professionnels mineurs.

L'Express élimine les Red Wings d'Adirondack en six matchs en quart de finale. Mais l'équipe se fait ensuite éliminer en demi-finale, en six matchs, contre les Mariners de Maine.

Les Nordiques sont satisfaits du travail de Jacques. Ses joueurs l'adorent. Il mise sur le travail d'équipe et il est à l'écoute de ses joueurs. Il les encourage et leur donne confiance.

Après avoir connu des moments difficiles, Jacques récolte enfin quelques moments de gloire. Son nom recommence à circuler dans les rangs du hockey.

Lettre O — À Michel Bergeron

Nous avons mené des carrières parallèles. Nous avons tous deux été camionneurs, puis nous sommes entrés dans la LNH. Nous sommes ensuite revenus à Montréal dans le monde des médias sportifs. Nous avons été les deux seuls entraîneurs francophones à travailler régulièrement dans la LNH au cours des années 80. Nous avons travaillé fort pour pénétrer à l'intérieur de ce groupe très fermé.

Tu m'as remplacé auprès des Nordiques et tu as fait un bon travail. J'ai toujours apprécié ce que tu avais fait pour moi lors du camp d'entraînement des Nordiques.

Ensuite, nous avons rivalisé pour le poste de Pat Burns et c'est moi qui suis devenu l'entraîneur du Canadien.

De nos jours, je ne dirais pas que nous sommes de bons amis, mais plutôt des connaissances qui se respectent. Nous sommes maintenant des journalistes. Je pense que cela reconnaît le fait que nous avons marqué le monde du hockey. Je crois qu'il y a de quoi être fiers.

Tout récemment, tu as appuyé ma candidature au Panthéon du hockey. Cela m'a vraiment touché et flatté. Je t'en remercie très sincèrement.

Jacques

Troisième période

La coupe Stanley, enfin...

Chapitre 16

Renaissance à Saint Louis



Jacques et Debbie, le 29 août 1986, jour de leur mariage. À gauche et à droite, leurs témoins et amis David et Jennifer Webber.

Archives de Jacques Demers

Jacques se prépare à commencer sa troisième saison à la barre de l'Express. À Fredericton, il rencontre Debbie Anderson. Cette jeune femme de 27 ans est native de l'Alberta. Elle a passé dix ans en Allemagne. Elle vient de quitter son mari violent et travaille maintenant dans les bureaux administratifs de l'Express. Elle ne parle pas français.

Comme Jacques s'occupe du fonctionnement de l'équipe, il la voit régulièrement. Il est très gentil avec elle et l'aide avec les appels en français. Jacques s'intéresse à Debbie mais elle ne le trouve pas de son goût. Il a dix ans de plus qu'elle et a quatre enfants. Il est conservateur et il travaille dans le monde du hockey.

Malgré ses réticences, elle commence à le fréquenter. À la fin de l'année scolaire, Linda retourne à Indianapolis. Les enfants restent avec Jacques pour un certain

temps. Jacques est très triste à l'idée d'être bientôt séparé de ses enfants. Au moment de leur départ, Debbie aide Jacques à préparer les valises.

Un soir, en août 1983, il reçoit un appel du Prof Caron. Ce dernier est maintenant le directeur général des Blues de Saint Louis. Il se cherche un entraîneur et offre le poste à Jacques. Par contre, le nouveau propriétaire des Blues, Harry Ornest, ne veut pas payer un salaire élevé. Le Prof sait que Jacques veut retourner à la LNH à tout prix. Jacques est tout excité.

Les Blues doivent d'abord négocier avec les Nordiques pour obtenir les services de Jacques. Ils cèdent Gord Donnelly et Claude Julien aux Nordiques. Julien deviendra un jour l'entraîneur du Canadien. Cela leur permet d'acheter les services de Jacques.

Jacques a 39 ans. Il a fait son temps dans les ligues mineures.

Ornest offre à Jacques 52 000 \$ pour la première année, 55 000 \$ pour la deuxième année et 57 000 \$ pour la troisième année. Il sait que Jacques et Le Prof veulent absolument retourner à la LNH et il en profite. Jacques accepte l'offre sans négocier. Il demande seulement à Ornest de payer les frais de déménagement de Linda à Indianapolis plutôt que les siens. Par contre, Ornest ne remet pas de contrat signé à Jacques.

Caron est content d'avoir Jacques à ses côtés. Il le trouve émotif, énergique et très positif. En plus, il vend bien le hockey aux médias. Jacques s'installe à Saint Louis. Il loue la maison de Bobby Simpson, un ancien joueur des Ailes. Debbie vient le rejoindre un mois plus tard.

Lors de la première saison, 1983-1984, les Blues récoltent 71 points. Leur dossier est de 32 victoires, 41 revers et 7 matchs nuls (32-41-7) en 80 matchs. Ils sont au deuxième rang de la section Norris. Pendant la saison régulière, ils jouent un match à Montréal, contre le Canadien, et perdent 6 à 3. Jacques trouve cela difficile à accepter. En séries éliminatoires, les Blues battent les Red Wings de Detroit, puis s'inclinent devant les North Stars du Minnesota, au septième match, en période de prolongation.

Jacques n'a toujours pas de contrat signé. Il ne trouve pas cela normal, mais il est très heureux d'être dans la LNH alors il n'insiste pas.

À la fin de la saison, Bobby Simpson revient et Jacques déménage dans le sous-sol de Doug Gilmour. Il doit rester à Saint Louis pendant l'été parce qu'il a fondé une école de hockey. Cela lui permet de contribuer au développement du hockey local et d'arrondir ses fins de mois. Debbie n'a pas de visa, mais elle commence à travailler chez un nettoyeur du quartier. Elle gagne 7 \$ l'heure. Jacques s'ennuie de ses enfants. Parfois, il va leur rendre visite sans le dire à Debbie. Elle apprend à accepter sa nouvelle réalité, qu'elle vit avec un homme qui a quatre enfants.

Les Blues terminent leur saison 1984-1985, la deuxième de Jacques, au premier rang de la section Norris avec 86 points et un dossier de 37-31-12 en 80 matchs. C'est seulement la deuxième fois en dix ans que leur dossier est supérieur à .500. Jacques a retrouvé son style flamboyant derrière le banc. Les médias et le public sont sous son charme.

L'équipe rencontre de nouveau les North Stars de Minnesota en séries éliminatoires. Les North Stars remportent la série en trois matchs consécutifs. Parfois, Jacques s'inquiète de son avenir car il n'a toujours pas de contrat signé. Mais Ornest le rassure :

— Ne t'inquiète pas, Jacques, tu fais partie de la famille et on va prendre soin de toi.

À la maison, Jacques et Debbie sont heureux. Mais une chose tracasse Debbie : c'est toujours elle qui s'occupe des factures. Elle demande à Jacques d'assumer cette tâche. Mais les factures s'empilent et Jacques multiplie les excuses. Un après-midi, il fait une tentative. C'est un désastre, il ne comprend rien. Il remet tout en place sans rien dire. Enfin, Debbie se fâche et lui dit :

— Je ne suis pas ta secrétaire!

Jacques avoue finalement son secret à Debbie : il a beaucoup de difficulté à lire. Il arrive à lire un article de journal s'il a beaucoup de temps et qu'il n'y a personne autour. Mais il ne peut pas lire l'écriture cursive de notes et de lettres. Quand il écrit, il écrit lentement en lettres moulées en se basant sur les sons et non sur la grammaire ou l'orthographe. Jacques explique :

— J'ai toujours été capable de lire un peu, mais ça m'a toujours demandé un grand effort. Il faut absolument que je sois capable de

me concentrer complètement pour lire tranquillement. Sinon, tout s’emmêle. Aussi, mon gros problème, c’est que je n’arrive pas à retenir ce que j’ai lu après seulement quelques minutes.

Debbie n’en revient pas. Elle se demande comment Jacques a pu cacher son handicap si longtemps. Jacques lui explique qu’il a appris à mentir et qu’il a trouvé des moyens pour éviter d’avoir à lire. Il a continué de faire semblant au hockey. Les secrétaires des organisations de hockey l’aidaient, sans savoir qu’il avait un problème. Et quand des documents devaient être lus en groupe, il donnait toujours l’une de trois excuses :

— Je disais que j’étais trop pressé, ou que j’avais oublié mes lunettes, ou que j’étais francophone et que je comprenais mal l’anglais. Quand j’étais chez les Nordiques, j’utilisais les mêmes excuses, sauf que je disais que j’avais été si longtemps aux États-Unis que j’en avais perdu mon français!

Debbie insiste pour que Jacques se renseigne sur la nature de ses difficultés. Jacques accepte à contrecœur et en parle au docteur des Blues à l’été 1985. Celui-ci propose à Jacques de rencontrer une spécialiste pour suivre une thérapie adaptée qui l’aidera avec ses problèmes d’écriture et de lecture. Jacques accepte. Mais c’est un échec. La thérapeute lui lance de petits ballons de mousse au visage quand ce qu’il dit est incorrect. Jacques n’aime pas cela et il cesse le traitement. Mais dorénavant, Jacques sait qu’il souffre d’un déficit d’attention et de dyslexie.

À la fin de la saison 1984-1985, Le Prof décide de faire des changements parmi les joueurs. Lors de la séance de repêchage de Toronto, il conclut quelques transactions avec le Canadien. Ensuite, durant la saison de 1985-1986, le propriétaire Ornest ne veut pas accorder de hausse salariale au meilleur franc-tireur de l’équipe, Joe Mullen. Ornest oblige Le Prof à expédier Mullen à Calgary. Le Prof ne veut pas le faire, mais il n’a pas le choix.

Les Blues connaissent une autre excellente saison, terminant avec un dossier de 37-34-9 et se plaçant au troisième rang de la section Norris. Jacques arrive deuxième dans la course au trophée Jack-Adams, qui est remis annuellement à l’entraîneur par excellence de la saison dans la LNH. C’est Glen Sather des Oilers qui le remporte. À cette époque, la LNH compte 21 équipes.

Jacques et Debbie ont finalement leur propre appartement à Crève Cœur, en banlieue de Saint Louis. Debbie travaille à temps plein chez un nettoyeur et c'est elle qui s'occupe des factures.

Un soir, Linda appelle Jacques. Elle est paniquée :

— Jacques, sors-nous d'ici! Les policiers ont fait une rafle de l'immeuble à la recherche de trafiquants de drogue!

Linda n'a pas l'argent pour changer de logement. Jacques promet d'essayer de trouver une solution. Il n'a pas d'argent pour l'aider. Il va voir Ornest. Il lui parle de signer un contrat, de recevoir une augmentation. Ornest refuse. Jacques lui demande un prêt de 10 000 \$ et lui explique la situation. Ornest refuse de nouveau :

— Je ne suis pas une banque. Va cogner ailleurs.

Jacques rappelle Linda pour lui dire qu'il va continuer de chercher un moyen de l'aider. Pendant des mois, il continue de jongler avec ses options, mais une chose est certaine : il quittera l'équipe à la première occasion.

Quelques mois plus tard, l'occasion se présente. Les Blues sont à Toronto pour affronter les Maple Leafs. Avant le match, Jacques et Jimmy Devellano, le directeur général des Red Wings de Detroit, se croisent dans les corridors de l'aréna. Jimmy demande à Jacques comment il aime son travail.

Jacques lui répond que tout va bien et qu'il ne quittera pas les Blues :

— On n'a pas d'argent, mais Le Prof et moi, on fait très bonne équipe. J'aimerais seulement avoir un contrat signé.

Devellano est surpris : Jacques est sans contrat? Il lui demande de ne rien signer avant de lui en parler. Il l'avise qu'il aura probablement des choses à lui proposer. Mais Jacques sait qu'il ne veut pas aller à Detroit, et diriger une équipe qui va à peine récolter 40 points. Ce n'est pas pour rien que les médias appellent l'équipe les «Dead Wings».

La saison 1985-1986 des Blues se termine un peu moins bien. L'équipe ne remporte qu'une partie au cours de ses cinq derniers matchs. Dans la première ronde des séries éliminatoires, ils doivent de nouveau affronter les North Stars

de Minnesota. Ils sont un peu inquiets. Comme les Red Wings sont exclus de la série, Devellano assiste aux matchs.

Les séries commencent bien pour les Blues. Ils perdent un match et en gagnent deux. Mais ils perdent leur quatrième match et doivent donc jouer la cinquième partie. Jacques réunit ses joueurs avant de partir pour Minnesota et exige une implication complète de leur part. Chaque joueur s'engage à tout donner.

Les North Stars comptent rapidement deux buts, mais les Blues se rattrapent. Bientôt, les Blues mènent 3 à 2. L'arbitre commence à imposer des pénalités à répétition aux Blues. Cela veut dire que les Blues doivent jouer en désavantage numérique. Les Blues sont épuisés. Jacques est furieux. Il essaie différentes choses pour que les joueurs puissent se reposer : il fait ouvrir la porte du banc, il argumente avec l'arbitre. Enfin, il lance des pièces de monnaie sur la patinoire quand l'arbitre a le dos tourné. Les juges de ligne doivent ramasser les pièces. L'arbitre est furieux, mais n'a pas de preuves que ça vient de Jacques. Tout cela donne aux Blues près de deux minutes de repos. Ils gagnent le match 4 à 2. Ornest est si content qu'il promet un boni à Jacques.

Les Blues affrontent ensuite les Maple Leafs de Toronto dans la ronde suivante. Il faut gagner quatre parties sur sept pour avancer. Les Blues remportent la ronde à la septième rencontre.

Pendant cette série, les Red Wings de Detroit deviennent plus insistants. Devellano l'appelle souvent. La LNH interdit le maraudage, c'est-à-dire qu'une équipe n'a pas le droit de recruter un membre d'une autre équipe sans en avoir reçu la permission. Mais Devellano veut s'assurer que Jacques ne s'engagera pas de nouveau avec les Blues. Jacques est poli, mais il continue de refuser. Le soir du sixième match à Toronto, Devellano vient trouver Jacques et lui donne une enveloppe. De retour à Saint Louis, Jacques ouvre l'enveloppe et lit : «Trois ans pour 450 000 \$».

Jacques n'en revient pas. Il gagne actuellement 57 000 \$ et on lui offre de tripler son salaire! Il est excité, mais il décide de ne pas accepter l'offre.

Les Blues affrontent ensuite les Flames de Calgary, l'équipe de Joe Mullen. Après quatre matchs, la série est égale 2 à 2. Les Blues perdent le cinquième match à Calgary. Le sixième match, joué à Saint Louis, s'annonce mal : les Blues

tirent de l'arrière 4 à 1 après deux périodes. Au cours du deuxième entracte, Jacques motive ses joueurs :

— Écoutez les gars, je suis fier de vous. Mais on ne peut pas laisser nos partisans sur une telle note. Gagnons au moins la troisième période.

Les Blues sont en feu. Ils rétrécissent l'écart pour finalement égaliser à une minute de la fin. La foule se déchaîne. À 7 minutes 30 secondes de la période de prolongation, Paslawski compte un but pour les Blues! Les spectateurs restent dans l'aréna après le match pour célébrer. Jacques affirme aujourd'hui :

— Comme entraîneur, c'est encore l'un des plus beaux moments de ma carrière.

Les Blues rêvent de se rendre à la coupe Stanley, mais ils perdent le septième match contre les Flames. En finale, les Flames s'inclinent devant le Canadien en cinq matchs.

Dans son livre, Jacques tient à rendre hommage à quatre grands athlètes qu'il a dirigés et qui font partie de ses favoris. Ces joueurs sont : Brian Sutter, un joueur d'équipe exceptionnel; Rob Ramage, doté de cœur et de courage; Bernie Federko, un des meilleurs joueurs de centre qu'il ait dirigés; et Doug Gilmour, un leader-né.

Pendant les séries, Devellano a continué d'appeler Jacques. Jim Lites, le gendre de Mike Ilitch, le propriétaire des Red Wings, s'est joint aux discussions. Cela indique que l'équipe est sérieuse. Mais Jacques veut rester avec les Blues. L'équipe est forte, les partisans sont intéressés. Les Red Wings sont sans vie et les médias se moquent d'eux. De plus, ils ont eu cinq entraîneurs en cinq ans. Jacques songe à son avenir. Il pense au boni qu'Ornest lui a promis. Il est sûr que l'offre va être bonne et qu'il aura un contrat signé cette fois.

Quelques semaines plus tard, il a un rendez-vous avec Ornest. Jacques et Debbie essaient de deviner le montant du boni. Jacques pense que ce sera environ 50 000 \$ et Debbie pense que ce sera environ 100 000 \$. Ils ont décidé d'acheter une maison. Mais une bonne partie du boni servira à l'achat d'une maison pour Linda.

Jacques se rend au rendez-vous, mais Ornest n'est pas là. La secrétaire lui donne une enveloppe avec un chèque. Jacques court l'ouvrir dans sa voiture. Il a de la difficulté à lire le montant. Est-ce 3 000 \$ ou 30 000 \$? Mais ce n'est que 3 000 \$. Il est furieux. Il retourne au bureau d'Ornest et demande à la secrétaire de remettre à Ornest l'enveloppe déchirée.

Ensuite, il retourne à la maison. Il dit la vérité à Debbie : les Blues me payent 57 000 \$ par année et non pas 120 000 \$ par année. Il commence à penser à l'offre des Red Wings. Il appelle Jimmy et lui dit :

— Je suis prêt.

Jimmy est content. Il lui demande :

— Comment veux-tu procéder dans les négociations?

Jacques n'a jamais négocié, il a toujours accepté l'offre. Devellano lui suggère de contacter un agent. Mais Jacques ne connaît pas d'agent. Devellano lui propose alors le numéro d'un agent de New York qu'il connaît. Il s'appelle Art Kaminski.

Nous sommes en juin 1986. Jacques appelle Kaminski. Ils s'entendent sur la commission. Après quelques jours, Kaminski rejoint Jacques à Saint Louis. Cet appel va changer la vie de Jacques. Kaminski l'informe que les Red Wings veulent ses services à long terme. Ils sont prêts à le payer 200 000 \$ par année pour cinq ans. C'est un total d'un million de dollars. En plus, ils offrent un boni de 100 000 \$ à la signature du contrat, payable immédiatement ainsi qu'un véhicule de luxe. Ils veulent seulement que Jacques soit certain de vouloir signer à long terme, car ils sont fatigués de changer d'entraîneur chaque année.

Jacques est abasourdi. Il rêve! C'est tant d'argent! Il en discute avec Debbie. Ils sont excités! Jacques pourra aider Linda. Finalement, il va se sortir de ses problèmes financiers! Jacques rappelle Kaminski pour lui dire qu'il accepte.

Jacques doit se rendre à Detroit le 12 juin, en fin de journée. Il doit premièrement rencontrer Le Prof pendant la matinée pour dresser un bilan de la saison et passer en revue la liste de repêchage. Le Prof lui tend la liste, mais Jacques lui dit :

— Je dois quitter Saint Louis en fin d'après-midi pour Indianapolis. Je m'en vais rencontrer mes enfants.

Aussitôt qu'il a prononcé ce mensonge, il quitte le bureau. Dans sa voiture, il pleure. Il sait que demain, il sera l'entraîneur des Red Wings. Mais pour cela, il doit quitter des joueurs qu'il aime, une équipe solide, et Le Prof Caron, qui l'a sorti des ligues mineures il y a trois ans. Ça lui fait beaucoup de peine de quitter Saint Louis.

Quand il arrive à Detroit, il rencontre Jimmy Devellano, Jim Lites, le vice-président des Red Wings, et Art Kaminski. Les quatre hommes discutent puis soupent ensemble. Le soir même, une station radio de Saint Louis diffuse la nouvelle que Jacques Demers va quitter les Blues pour les Red Wings.

Plus tard en soirée, Jacques appelle Le Prof pour lui faire part de sa décision. Il le remercie pour tout. Le Prof lui souhaite bonne chance. Jacques appelle ensuite les quatre joueurs qui sont les piliers de l'équipe et leur explique la situation. Enfin, il appelle Ornest. Ornest lui demande combien ils lui ont offert. Puis il lui demande de ne pas signer et promet de lui faire la même offre. Mais Jacques ne se laisse pas avoir. Il lui dit :

— Ça fait trois ans que j'attends un contrat signé. C'est trop tard.

Lettre P — À Ronald Le Prof Caron

Vous avez été très important dans ma carrière et ma vie. C'est grâce à vous que j'ai pu revenir à la LNHL après mon séjour dans les ligues mineures, quand vous m'avez appelé pour diriger les Blues de Saint Louis en 1983.

Sans vous, je n'aurais jamais connu la belle aventure qui a suivi, à Saint Louis, à Detroit, à Montréal et à Tampa Bay.

J'ai appris beaucoup de vous. Et vous m'avez fait rire comme personne d'autre!

Quand je suis parti pour Detroit, vous avez bien compris mes raisons. Vous n'avez jamais sali mon nom et ma réputation après mon départ.

Je vous souhaite une excellente retraite bien méritée à Montréal.

Jacques

Chapitre 17

Un adjoint bien spécial

En général, quand un nouvel entraîneur arrive, il amène avec lui son personnel. Pendant sa carrière dans le monde du hockey professionnel, Jacques a eu plusieurs adjoints. Selon lui, les adjoints sont des partenaires essentiels au bon fonctionnement d'une équipe. Un adjoint en particulier l'a touché. Il s'appelle Barclay Plager.

Quand Jacques est arrivé chez les Blues de Saint Louis en 1983, Le Prof lui a demandé de rencontrer Barclay Plager avant de décider qui serait son adjoint. Barclay Plager avait été joueur, entraîneur et dépisteur pour les Blues, dans les ligues mineures et dans la LNH. Son chandail, le numéro 8, avait été retiré le 9 mars 1982. Barclay était un leader-né. Tout le monde le respectait. Il n'avait peur de rien. En plus, il inspirait confiance. C'était un homme vraiment spécial.

Quand Jacques rencontre Barclay pour la première fois, il sait que c'est l'homme qu'il lui faut. Les joueurs sont très heureux de garder Barclay. Peu à peu, Jacques et Barclay deviennent de grands amis. Jacques peut se confier à Barclay. Il lui raconte tout. Il considère Barclay comme son «grand frère». Barclay et sa femme, Hélène, deviennent des amis très proches de Jacques et Debbie.

Barclay joue son rôle d'adjoint à merveille. Il vise à être le lien entre les joueurs et l'entraîneur. Il appuie toujours Jacques et il a beaucoup d'intégrité. Le Prof Caron affirme :

— Barclay a transmis la fierté de porter l'uniforme des Blues à plusieurs de nos joueurs.

Au milieu de la saison 1984-1985, Barclay ne se sent pas bien. Les médecins diagnostiquent une tumeur cancéreuse au cerveau. Ils lui donnent environ six mois à vivre. Mais Barclay se bat contre la maladie. Il subit une série de traitements. Parfois, il doit manquer des journées de travail. Il déteste ça. Quand il est absent, son frère Bob le remplace comme adjoint. La santé de Barclay continue à décliner et il est régulièrement admis à l'hôpital.

Quand Barclay apprend en juin 1986 que Jacques va quitter Saint Louis pour Detroit, il est triste. Mais il comprend pourquoi son ami a accepté le poste. Jacques passe l'été à faire la navette entre Saint Louis et Detroit. Il doit gérer son école de hockey pour les jeunes à Saint Louis. Il déménage définitivement à Detroit le 30 août. Il demande à Debbie de l'épouser et le couple fixe la date du mariage au 29 août 1986, la veille de leur départ. Mais Barclay est trop malade pour assister au mariage. Jacques est déterminé à voir Barclay pendant cette journée spéciale. Il se rend donc chez son ami. Barclay est maigre, affaibli et chauve. Jacques parle un peu avec lui puis lui demande de bénir son union avec Debbie. Barclay refuse car il n'a pas les pouvoirs de bénédiction. Jacques s'agenouille devant lui et lui demande de veiller sur lui. C'est très émouvant. Barclay pose sa grande main droite sur l'épaule gauche de Jacques et lui dit : «Ne t'inquiète pas, tout va bien aller.»

En le quittant, Jacques lui dit en pleurant : «Barclay, je ne t'oublierai jamais». Il sait que c'est la dernière fois qu'il verra son ami.

Aujourd'hui, Jacques ajoute :

— Barclay savait ce qu'il faisait cette journée-là, car je suis toujours aussi heureux avec Debbie depuis ce temps.

Deux ans plus tard, le 5 février 1988, Jacques est à Montréal car les Red Wings se préparent à affronter le Canadien le lendemain. Il apprend que Barclay vient de mourir, après une lutte de plus de trois ans et demi contre la maladie. Jacques a beaucoup de peine. Après la partie, que ses Red Wings remportent 5 à 4, il rentre à Detroit pour assister aux funérailles de son «grand frère».

Comme le match des étoiles a lieu le 9 février à l'Aréna de Saint Louis, la famille de Barclay attend jusqu'au 10 février pour l'enterrer. Jacques est un des porteurs.

Aujourd'hui, Jacques affirme :

— À l'exception de ma femme Debbie, Barclay est la personne la plus extraordinaire que j'ai rencontrée dans ma vie. Il était d'une générosité exemplaire et il avait du caractère à revendre. Encore aujourd'hui, mon cher Barclay, je ne t'ai pas oublié...

Lettre Q — À tous mes adjoints

J'ai eu une belle et longue carrière au hockey professionnel. C'est parce que j'ai été secondé par des hommes compétents.

J'ai eu la chance de travailler avec une vingtaine d'adjoints pendant ma carrière. Ils ont été des hommes en qui je pouvais avoir confiance. Certains sont devenus mes amis, comme Barclay.

Dans ce livre, je tiens à remercier tous ceux qui ont travaillé avec moi sur la glace. Vous m'avez aidé à devenir un meilleur entraîneur. Sans vous, je n'aurais pas vécu toutes mes aventures intéressantes.

Jacques



À Saint-Louis, en 1984, à l'occasion d'une fête en l'honneur de Barclay Plager. De gauche à droite : Bernie Federko, Barclay, Jacques et Blake Dunlop.

Archives de Jacques Demers

Chapitre 18

Gloire et prospérité à Detroit



Les quatre enfants de Jacques réunis à Detroit pour Noël 1989. Brandy, Stefanie et Mylène portent le chandail du capitaine des Red Wings, Steve Yzerman; Jason, le numéro 24 de Bob Probert... le dur à cuire de l'équipe.

Archives de Jacques Demers

Le 15 juin 1986, les Red Wings présentent Jacques à la presse de Detroit. Jacques a 42 ans. Il est le vingtième entraîneur des Red Wings, le premier francophone. Jacques dit aux journalistes :

— Je sais que les joueurs ont du potentiel. Il reste à savoir s'ils ont du cœur au ventre.

Après la conférence de presse, Jacques et Debbie sortent pour souper avec Devellano, Jimmy Lites, Art Kaminski et Nick Polano. Les Red Wings viennent de terminer leur saison avec 40 points. Devellano annonce à Jacques que la direction des Red Wings sera très contente si Jacques obtient une amélioration de 50 % la saison suivante, c'est-à-dire de 20 points. Jacques répond :

— Si je fais ça, je ne mérite pas mon salaire. Je vais mener l'équipe aux séries.

Tout le monde le regarde comme s'il était fou.

Après que la nomination de Jacques est annoncée, les Blues accusent les Red Wings de maraudage. Ornest dit aux médias qu'il est furieux, car les Red Wings ne lui ont jamais demandé la permission de négocier avec Jacques.

La LNH enquête et découvre que Devellano a fait 75 appels à Jacques. Elle impose une amende de 450 000 \$ sur trois ans aux Red Wings. Aujourd'hui, Devellano affirme :

— Même avec l'amende, cela en a valu la peine. Surtout que Jacques n'avait pas de contrat.

Avec son salaire de 200 000 \$ par année, Jacques devient l'entraîneur le mieux payé de la LNH à cette époque. Jacques achète une maison pour Linda et les enfants. Ses problèmes financiers sont terminés.

Linda se trouve une maison de quatre chambres à coucher dans un quartier paisible d'Indianapolis. Elle emménage à l'été 1986 avec ses enfants. Elle y vit encore aujourd'hui.

De son côté, Debbie trouve la maison parfaite pour elle et Jacques. Ils emménagent dans leur nouvelle maison le 30 août 1986, le lendemain de leur mariage. Dès qu'ils arrivent, Jacques doit partir avec les Wings pour une tournée d'une semaine au Michigan.

À son retour, Jacques et Debbie sont invités à une réception dans la loge présidentielle du Joe Louis Arena. Quand ils arrivent, c'est une surprise! La célébration est en l'honneur de leur mariage. Jacques est heureux d'être à Detroit. Il s'aperçoit qu'il a trouvé des gens très spéciaux.

Lors du premier camp d'entraînement, Devellano prend le micro et parle aux joueurs. Il leur fait comprendre que Jacques Demers est là pour rester. Il n'est plus question de congédier un autre entraîneur. Il leur dit :

— Jacques Demers va être à la barre des Red Wings tant que je serai en poste.

Ensuite, Jacques prend la parole à son tour. Il leur annonce que leur nouveau capitaine est Steve Yzerman. Yzerman n'a que 21 ans, mais il a impressionné Jacques. Jacques explique :

— Dès que je l'ai vu, j'ai compris que j'allais diriger un grand athlète.

Devellano ajoute aujourd'hui :

— C'était une bonne idée! Steve Yzerman est le capitaine de l'équipe depuis 18 ans. C'est le plus long règne dans toute l'histoire de la LNH!

Pendant son discours, Jacques dit aussi aux joueurs qu'ils sont trop détendus. Il faut que ça change! Il impose un couvre-feu pendant le camp. De plus, les petites amies et les conjointes ne peuvent pas se présenter au camp pendant la première semaine.

Les Wings perdent leur premier match préparatoire contre les Blues de Saint Louis. Quand Jacques entre dans le vestiaire après la partie, la musique joue à tue-tête et les joueurs font des blagues. Pour Jacques, ce n'est pas acceptable. Il fait cesser la musique. Il leur rappelle qu'il veut du sérieux et que ça commence par les matchs préparatoires. Il ordonne aux joueurs de retourner sur la glace pour une séance de patinage. Ensuite, il leur donne la permission d'aller manger. Mais chacun doit être dans sa chambre d'hôtel à minuit.

Pendant la semaine du camp d'entraînement, Jacques décide de renvoyer Joe Murphy dans les mineures. C'est Jacques qui avait choisi ce joueur talentueux de 18 ans pour qu'il fasse partie de l'équipe, mais Murphy désobéit aux règles et ne prend rien au sérieux.

La saison débute au Colisée de Québec, contre les Nordiques. Les Red Wings perdent 6 à 1. Deux jours plus tard, les Red Wings reçoivent les Blackhawks de Chicago. Ils gagnent 4 à 3. Yzerman marque le but gagnant.

Le 25 octobre, les Red Wings jouent à Saint Louis. Jacques est nerveux. Il dort très mal la veille. Il ne sait pas comment les spectateurs vont réagir. Mais les spectateurs l'accueillent en applaudissant. Jacques est soulagé. Les Red Wings remportent la victoire.

Jacques doit travailler fort pour changer la mentalité de l'équipe. Il dirige des séances de patinage qui commencent plus tôt et durent plus longtemps. Il impose aussi des séances de musculation. Il essaie d'inculquer de la discipline à ses joueurs. Grâce à lui, les joueurs commencent à agir en vrais professionnels. Et ils deviennent graduellement une équipe.

Yzerman raconte :

— Nous sommes devenus une équipe plus travaillante, plus unie, plus consciente de sa défense et plus impliquée.

En janvier 1987, les Nordiques et les Red Wings concluent un échange à Detroit : les Red Wings cèdent deux bons joueurs, Ogradnick et Shedden qui n'ont pas d'esprit d'équipe, ainsi qu'un autre joueur, McRae, afin d'acquérir Ashton, Delorme et Kumpel.

Ces changements font du bien aux Wings. Ils gagnent plus de matchs. Les spectateurs sont plus nombreux et enthousiastes. En janvier, l'équipe a déjà 40 points. À la fin de la saison, elle dispute le premier rang aux Blues et perd en prolongation. En tout, les Wings ont connu une bonne saison, avec 78 points et un dossier de 34 victoires, 36 revers et 10 matchs nuls (34-36-10) en 80 matchs. Et les Red Wings feront partie des séries, comme Jacques l'avait promis! Tous les médias en parlent. C'est magique!

Au cours de la première ronde des séries, les Red Wings éliminent les Blackhawks en quatre matchs. L'équipe est motivée, grâce à Jacques, et aussi grâce à Ilitch. Ilitch leur a rendu visite dans le vestiaire et leur a dit qu'il serait prêt à doubler les bonis de la LNH. Plus l'équipe va loin, plus les joueurs recevront d'argent!

Au cours de la deuxième ronde, les Red Wings affrontent les Leafs. Ils perdent trois des quatre premiers matchs avant de remonter la pente et de remporter la série en sept matchs.

Cela ne s'est pas fait tout seul. John Brophy, l'entraîneur des Leafs, a provoqué Jacques pendant le troisième match. Cela a mis le feu aux Red Wings et les a aidés à remporter la partie. Ensuite, Jacques a changé son gardien de but, ce qui s'est avéré un choix décisif. Enfin, Jacques est au courant que le jeune Joey Kocur, des Red Wings, est le cousin de Wendel Clark, des Leafs et que les deux

cousins ont fait un «traité de paix». Pour déconcerter Wendel, il ordonne à Kocur de «s'occuper de Clark». Résultat : les Red Wings gagnent les demi-finales!

L'équipe se rend donc à la grande finale de l'Association de l'Ouest. Elle affronte les Oilers d'Edmonton. Gretzky fait partie de cette équipe. Si elle gagne cette série, elle va disputer la coupe Stanley. C'est le printemps 1987. L'équipe a vraiment progressé depuis l'an dernier! Malheureusement, les Oilers remportent la série en cinq matchs. Cette année-là, les Oilers gagnent la coupe Stanley.

De retour à Detroit, Ilitch honore sa promesse. La LNH donne 16 000 \$ à tous les joueurs et Ilitch leur donne aussi le même montant. Il est extrêmement satisfait. C'est la première fois depuis son arrivée en 1982 qu'il remporte une série éliminatoire. Jacques reçoit aussi son boni, selon les conditions de son contrat. Il reçoit donc 32 000 \$, comme les joueurs, puis 10 000 \$ pour chaque série, ce qui représente 30 000 \$, pour un total de 62 000 \$. Cela dépasse le salaire qu'il faisait chez les Blues.

Le 10 juin 1987, Jacques est élu entraîneur de l'année dans la LNH. Il reçoit 32 votes sur 35 pour remporter le trophée Jack-Adams. Ce trophée est spécial, car Jack Adams a dirigé les Red Wings entre 1924 et 1947, et il a été le directeur général de l'équipe entre 1927 et 1963, pendant un total de 36 ans!

Jacques est aussi proclamé entraîneur de l'année par ses pairs à la suite d'un vote tenu auprès des entraîneurs de la LNH, dans la revue *The Sporting News*. L'hebdomadaire *The Hockey News* lui accorde aussi un honneur semblable. Ces prix veulent dire que les Red Wings lui versent un montant supplémentaire de 10 000 \$, car c'est dans son contrat. Cette année-là, Jacques gagne près de 375 000 \$! De plus, certains joueurs de Jacques se démarquent au sein de l'équipe : Steve Yzerman est le meilleur pointeur de l'équipe, avec 90 points, et Gerard Gallant est le meilleur franc-tireur avec 38 buts.

À l'été 1987, avant de partir en vacances, Jacques s'adresse aux médias et à ses rivaux :

— Nos succès ne sont pas dus à la chance. Nous avons une très bonne équipe. Et nous serons encore meilleurs l'an prochain. Ce n'est qu'un début!

La saison 1987-1988 des Red Wings est très bonne. Ils affichent un dossier de 41-28-11 en 80 matchs. En février 1988, lors du passage des Red Wings à Montréal, Jacques commente à la presse :

— Si Marcel Aubut m'avait gardé, on aurait gagné la coupe Stanley.

Mais Maurice Filion se fâche et réplique aux médias que c'est Jacques qui est responsable de ce qui est arrivé. De plus, les Nordiques lui ont donné la chance de retourner dans la LNH avec Le Prof. Aujourd'hui, Jacques regrette ses paroles :

— Je me suis mal exprimé cette journée-là. J'essayais de dire que j'étais déçu que les Nordiques m'aient abandonné si rapidement. Je ne voulais pas viser le travail de Michel Bergeron.

À la fin de la saison, les Wings remportent le championnat de division. C'est la première fois depuis 1964-1965. À domicile, les Wings sont presque imbattables. Les gradins sont pleins. Certains joueurs se démarquent : Steve Yzerman entre dans le club des marqueurs de 50 buts et Bob Probert est craint de tous ses rivaux et devient le joueur le plus pénalisé de la LNH avec 398 minutes de pénalités. Cette année-là, Jacques remporte de nouveau le trophée Jack-Adams. Il est le seul entraîneur à remporter ce trophée deux saisons consécutives. En 2007, ce record tient toujours.

Dans les séries éliminatoires, les Red Wings affrontent les Leafs en première ronde. Ils les battent en six matchs. Ensuite, c'est au tour des Blues. Les Red Wings remportent la victoire en cinq matchs. Dans la troisième ronde, ils affrontent de nouveau les Oilers. Ces derniers éliminent les Red Wings en quatre victoires contre une défaite.

Cependant, des problèmes planent à l'horizon. La veille d'un match décisif à Edmonton, l'adjoint de Jacques reçoit un appel à deux heures du matin. Il doit aller chercher six joueurs dans un bar. Deux d'entre eux sont censés jouer le lendemain. Pour aider l'équipe à gagner, Jacques décide de les laisser jouer. Cela va à l'encontre de ses principes. De plus, l'incident indique que Jacques n'a plus le contrôle absolu sur son équipe. L'affaire éclate dans les journaux.

Malgré cet incident, Ilitch prolonge le contrat de Jacques de deux ans en mai 1988. Le contrat initial couvrait cinq ans, et deux années se sont écoulées.

Cela veut dire que Jacques devrait rester avec les Red Wings pour un autre cinq ans, jusqu'en 1992-1993. De plus, Ilitch augmente son salaire à 250 000 \$ par saison. Quelques temps plus tard, Jacques l'appelle pour lui dire que les Nordiques lui ont offert le poste de directeur général, mais qu'il l'a refusé. Ilitch est ravi et il lui donne un chèque de 110 000 \$. Jacques est abasourdi.

Pendant qu'il est à Detroit, Jacques connaît un succès foudroyant. Il est très populaire. Les journalistes l'aiment bien. Il a toujours une bonne histoire à raconter. Et parfois, il donne un bon spectacle. Au cours de sa carrière, il a déjà lancé ses lunettes à l'arbitre, répandu des pièces de monnaie sur la glace, eu des altercations avec John Brophy, l'entraîneur des Maple Leafs, et Herb Brooks, l'entraîneur des North Stars... Bref, tout le monde raffole de lui.

De grandes sociétés lui demandent d'être leur porte-parole ou leur conférencier invité. Quand il fait des discours, Jacques n'utilise pas de notes, à la grande surprise de certains. Il explique qu'il préfère parler à partir «de ses tripes». On peut le voir à la télé et dans des publications. Il participe à la publicité de beaucoup de sociétés, comme Ford, Chrysler, etc. Cela lui donne un revenu supplémentaire d'environ 100 000 \$ par année.

Jacques gagne maintenant beaucoup d'argent. Il soutient des causes, car il se sent mal à l'aise d'avoir tant d'argent. Il fait des dons à des campagnes de financement, aux bonnes œuvres de la chrétienté et à sainte Anne. Il a la réputation d'aider les moins fortunés. Mais il exige toujours la confidentialité. Il ne veut pas que tout le monde sache ce qu'il fait.

Un jour, en 1988, le relationniste des Red Wings lui présente une demande spéciale. Une dame est confinée à la maison. Elle est seule, sans famille. Elle n'a pas d'argent et elle va perdre sa maison. Elle aimerait pouvoir passer les derniers moments de sa vie chez elle. Elle s'appelle Gertrude et on la surnomme tante Gertie.

Jacques paie le logement de tante Gertie et lui fournit un téléviseur, une nouvelle cuisinière et d'autres commodités. Il s'arrange avec la communauté religieuse pour lui verser une allocation jusqu'à sa mort. Tante Gertie meurt 18 mois plus tard. Elle n'a jamais rencontré Jacques. Elle ne connaît même pas son nom.

À l'été 1988, Jacques décide de consulter le médecin des Red Wings pour ses problèmes d'apprentissage, pour faire plaisir à Debbie. Le médecin propose un programme de thérapie. Mais Jacques a des problèmes de discipline au sein de son équipe. Il n'a pas le temps de suivre une thérapie.

Lors du repêchage de juin 1988, Jacques doit se rendre à Indianapolis car Jason, son fils, a eu un accident de vélo. Il s'est fait frapper par une voiture. Il est à l'hôpital. Mais il s'en tire avec une fracture du fémur et un poumon perforé. Aujourd'hui, il est complètement guéri. Jacques apprend les noms des joueurs sélectionnés dans les journaux.

L'année 1988-1989 commence mal. Bob Probert et Petr Klima, deux des joueurs impliqués dans l'incident d'Edmonton, n'ont pas appris leur leçon. Ils se font suspendre sans salaire jusqu'à ce qu'ils acceptent de se joindre aux Red Wings d'Adirondack. Probert s'inscrit plutôt dans un programme de désintoxication et Klima demande un transfert. Mais le 9 octobre, Klima est intercepté pour conduite en état d'ébriété. Il reçoit une peine de 31 jours de prison, une amende de 550 \$, une suspension de son permis de conduire et une période de probation de 18 mois. Il accepte enfin de se présenter aux Wings d'Adirondack.

Les Red Wings perdent leurs quatre premiers matchs. Devellano rappelle Klima pour donner un élan à l'équipe. Mais tout ceci nuit à Jacques et à sa réputation. Des rumeurs circulent... on dit qu'il a perdu le contrôle de son équipe. Même ses joueurs commencent à le contester. Jacques continue d'être une étoile dans les médias. Certains joueurs se plaignent qu'il est trop populaire. Une forme de jalousie s'installe dans l'équipe.

Quand Probert revient au jeu après un séjour dans un centre de désintoxication, il reçoit une longue ovation des spectateurs. Malheureusement, Probert doit retourner à un centre pour les alcooliques à la fin janvier. La presse de Detroit exige qu'on le renvoie. Probert revient de nouveau, mais il se fait arrêter cinq jours plus tard à la frontière du Canada, en possession de cocaïne. Il se fait suspendre de la LNH et écope de trois mois de prison. La LNH lui permettra de retourner sur la glace un an plus tard.

À la fin de la saison 1988-1989, les Red Wings se placent au premier rang de la division Norris. Ils devancent les Blues par deux points. Dans la première ronde des séries, ils affrontent les Blackhawks, mais perdent en six matchs.

À l'été 1989, les Red Wings échangent quelques jeunes joueurs pour des vétérans. Malgré cela, la saison 1989-1990 est très décevante. Ils perdent plusieurs matchs et à la fin de la saison, leur dossier est de 28-38-14 en 80 matchs. Pour la première fois en quatre ans, ils ne remportent pas une série éliminatoire.

La presse et le public aiment encore Jacques, mais dans le vestiaire, les joueurs commencent à manifester leur mécontentement. Le 12 juillet, Mike Ilitch, le propriétaire des Red Wings, demande à Jacques de se présenter chez lui. Il a déjà déplacé Devellano dans l'organisation. Il annonce à Jacques qu'il a embauché Bryan Murray, l'ancien entraîneur des Capitals de Washington, comme directeur général. Mais Murray veut aussi être l'entraîneur. Jacques est donc congédié. Il recevra quand même le paiement total de son contrat, au montant de 250 000 \$ par année pour trois ans.

Jacques pleure. Il ne veut pas quitter les Wings, mais il le faut. Ilitch ajoute :

— Je veux que tu saches que tu as été très important pour nous et les Red Wings.

Après son congédiement, les rumeurs circulent. On dit que ce sont les joueurs qui ont eu sa tête. On nomme surtout Steve Yzerman. Mais Yzerman n'est pas d'accord. Aujourd'hui, il explique :

— On avait des problèmes d'équipe. Au début, nous étions très disciplinés, mais après quelques années, cela a changé. L'équipe avait des problèmes avec certains joueurs. On a raté les séries. Ce n'était pas seulement la faute de Jacques. Jacques a redonné vie aux Red Wings.

De son côté, Devellano raconte aujourd'hui ce qui s'est passé. C'est Colin Campbell, l'adjoint de Jacques, qui aurait semé la discorde. Devellano explique :

— Il tenait de petites réunions avec les joueurs pour connaître leurs préoccupations. Les joueurs n'étaient pas contents que Jacques soit si populaire. Ensuite, il est allé tout raconter au propriétaire. Je pense qu'il convoitait peut-être mon emploi ou celui de Jacques. Mais quand Bryan Murray a pris la barre des Wings, il a congédié Campbell.

Jacques affirme aujourd'hui :

— Je suis surpris d'entendre que Campbell ait fait cela. Je lui faisais confiance. Je ne pense pas que Steve Yzerman ait demandé ma tête. On ne s'entendait pas sur tout, mais il a été le meilleur joueur que j'ai dirigé au cours de ma carrière. Comme entraîneur, j'ai fait une erreur. J'ai créé des attentes énormes dès le début. Après deux saisons, les gens se sont mis à penser à la coupe Stanley. Nous avions une bonne équipe, mais nous n'avions pas le talent pour nous rendre à la coupe Stanley. On n'ajoutait pas de jeunes talents à l'équipe, on recyclait surtout de vieux vétérans.

Aujourd'hui, il regrette un peu la façon dont il a géré sa popularité :

— Ma présence continuelle dans les médias et ma popularité ont probablement tombé sur les nerfs de certains joueurs.

Devellano conclut en disant :

— Quoi qu'il en soit, les Red Wings ont regagné de la popularité grâce à Jacques. Et ça dure depuis ce temps.

Lettre R — À Mike Ilitch

Quand j'ai quitté les Blues pour votre organisation en 1986, j'étais assez inquiet. Mais après quelques semaines, j'ai su que j'avais pris la meilleure décision possible.

Je me suis joint aux Red Wings pour mettre fin à mes problèmes financiers. Votre équipe était une des pires de la LNH. Mais j'ai vu que vous vouliez gagner autant que moi. J'ai adoré travailler pour vous et votre femme Marian. Vous étiez le propriétaire idéal. Vous visiez le succès, vous laissiez travailler vos hommes de confiance en les récompensant généreusement.

Grâce à vous, j'ai pu gâter mes enfants. J'ai aussi pu m'offrir une sécurité financière. Vous m'avez toujours encouragé. Je ne vous en veux pas pour mon congédiement en 1990, car vous avez été très bon pour moi et ma famille. En fait, vous êtes une des personnes que j'ai le plus appréciées dans ma vie.

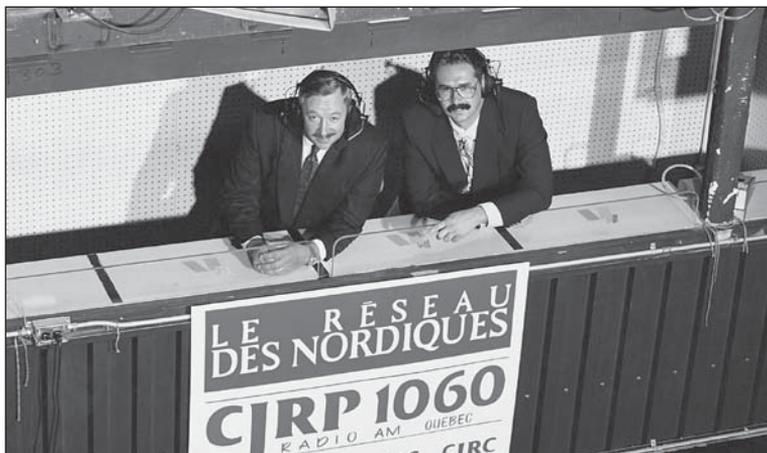
Je veux aussi parler de Jimmy Devellano, votre homme de confiance. Je pense que c'est avec Jimmy à Detroit que j'ai fait mon meilleur travail d'entraîneur. Au cours des deux premières années, nous avons beaucoup amélioré l'équipe. Nous avons aussi ramené la popularité du hockey à Detroit.

J'ai de bons souvenirs de mon passage à Detroit. Et pour cela, je vous remercie, M. Ilitch et je remercie Jimmy.

Jacques

Chapitre 19

«Jamais tu vas *coacher* le Canadien!»



En compagnie de son bon ami Alain Crête, au micro de CJRP, «le réseau des Nordiques», en 1991.

Archives de Jacques Demers

Quand Michel Tremblay apprend que Jacques a été congédié, il l'appelle. Il lui explique que le réseau Radiomutuel, au Québec, a obtenu les droits de diffusion des matchs des Nordiques. On cherche un analyste de matchs et Michel lui offre le poste. Jacques n'a aucune expérience, mais Michel croit qu'il est le candidat idéal. Jacques aimerait mieux retourner à un poste d'entraîneur dans la LNH. Mais comme on est rendu au milieu de l'été, tous les postes sont déjà pourvus. Il accepte l'offre et devient ainsi l'analyste des matchs des Nordiques, avec un contrat de deux ans. Jacques a 46 ans.

Il revient au Québec seul. Debbie est restée au Michigan car elle s'occupe de Stefanie, la fille de Jacques, qui vit maintenant avec eux. De plus, Debbie adore la région.

Dans son rôle de commentateur sportif, Jacques travaille avec Alain Crête, qui est le descripteur de l'équipe des Nordiques. Le duo forme une belle équipe. Et

Jacques travaille fort. Michel Tremblay raconte :

— Jacques a réussi car il a rapidement accepté nos conseils. J'écoutais les matchs à la radio. Le lendemain, j'allais à Québec pour lui parler et lui offrir des conseils. Jacques était ouvert. C'est ce qui a fait sa force dans sa deuxième carrière : sa volonté d'apprendre.

Jacques est encore reconnu partout. Aux États-Unis, on le salue à l'aéroport, à l'aréna, sur la rue. C'est rare pour un entraîneur francophone.

Le 13 décembre 1990, les Nordiques jouent au Joe Louis Arena. L'équipe arrive le 12. Jacques est un peu nerveux de retrouver son ancien territoire. Mais il n'a pas à s'inquiéter. Les journaux ne parlent que de lui. Ils ne mentionnent même pas les Nordiques! Le relationniste des Red Wings y raconte aussi l'histoire de tante Gertie, car, selon lui :

— Les gens de Detroit doivent savoir que Jacques Demers n'était pas seulement un grand entraîneur, mais aussi un grand homme.

Les médias poursuivent Jacques partout. Il est une vraie star! On le sollicite pour plusieurs entrevues. Jacques décide de ne pas se rendre au vestiaire des Red Wings, même si son titre de commentateur lui en donne le droit. Ça le gêne. De plus, il ne veut pas indisposer la nouvelle équipe. Avant de prendre sa place dans le studio de la radio, il va saluer les Ilitch. Ces derniers sont contents de le voir.

Avant le début du match, quelques spectateurs aperçoivent Jacques. Ils commencent à crier son nom : «Demers, Demers...» Cela provoque une réaction en chaîne et des milliers de spectateurs s'y joignent. Puis, la foule l'applaudit chaleureusement. Jacques est touché. Pour lui, c'est un immense merci. Il sait qu'il peut maintenant tourner la page sur les Red Wings.

Jacques travaille comme analyste pendant deux saisons. Il apprend tous les trucs de la radio et s'amuse au micro. Mais les Nordiques connaissent une année difficile. Ils sont la pire équipe de la LNH en 1990-1991. L'année suivante, ils devancent seulement San José, une équipe d'expansion, au classement.

Alain Crête aime travailler avec Jacques. Jacques est préparé, il veut s'améliorer. Il s'entend bien avec tout le monde et n'est pas sournois. De plus, il ne se vante pas de ses expériences et de ses succès.

Dans son rôle de commentateur sportif, Jacques participe aussi à des émissions à contenu sportif. Il collabore parfois avec Jean Perron, l'ancien entraîneur du Canadien et des Nordiques. Les deux se lient d'amitié et mangent souvent ensemble. Un soir, Jacques admire la bague de la coupe Stanley de Perron. Il lui dit qu'il le trouve très chanceux. Il lui avoue qu'il aurait vraiment aimé diriger le Canadien, comme lui. Perron lui dit d'oublier ça :

— Tu ne coacheras jamais le Canadien. Serge Savard ne peut pas te sentir.

Jacques est très déçu par ces paroles.

Pendant ces deux années, Jacques et Debbie se rendent visite quand c'est possible. Jacques se rapproche aussi de son frère Michel, qui a maintenant 30 ans. Les deux hommes deviennent de bons amis. Michel raconte à Jacques qu'il a eu une belle enfance avec Léo et Blanche. Ils l'ont beaucoup aimé et gâté. Il les considère comme ses parents. Il ne se rappelle pas de Mignonne et très peu d'Emmanuel.

Une fois son contrat terminé, Jacques retourne passer l'été chez lui avec Debbie à Detroit. Il sait que Tremblay est prêt à l'embaucher de nouveau. Il discute avec Debbie et elle accepte de l'accompagner au Québec.

Au début de mai, Jacques appelle Tremblay. Si Tremblay veut lui accorder un contrat à long terme, Jacques est prêt à revenir à la radio. Il quittera sa carrière d'entraîneur. Tremblay est content. Il lui accorde un contrat de quatre ans. Le 27 mai 1992, la station CJRP donne une conférence de presse. Jacques annonce qu'il prend sa retraite comme entraîneur. Il va faire carrière dans les médias.

Lettre S — À Michel Tremblay

Je mène une deuxième carrière dans le monde des médias depuis sept ans. C'est à toi que je dois cela, Michel. Tu m'as offert de devenir analyste après mon congédiement de Detroit.

Tu as pris un pari en m'embauchant. Je n'avais aucune expérience. Tu m'as appuyé. Tu m'appelais tous les jours pour me conseiller et m'encourager. Grâce à toi, j'ai rencontré Alain Crête, mon compagnon des ondes.

Tu m'as fait découvrir que je pouvais faire autre chose dans le monde du hockey, pas juste coacher une équipe.

Je gagne bien ma vie dans ma deuxième carrière. Je t'en remercie. J'apprécie encore ce que tu as fait pour moi.

Jacques

Chapitre 20

«Nous allons surprendre le monde du hockey»

Deux jours plus tard, le 29 mai, Tremblay appelle Jacques à Detroit. Il lui annonce que Pat Burns, l'entraîneur du Canadien, vient de démissionner. Il va devenir l'entraîneur des Maple Leafs de Toronto. La station va faire une émission spéciale et elle veut les commentaires de Jacques. On va le rappeler dans vingt minutes.

Jacques est surpris. Il ne sait pas pourquoi, mais quelque chose lui dit qu'il va devenir le prochain entraîneur du Canadien. Mais il ne dit rien. Pendant l'émission radio, Jacques affirme que le poste devrait être donné à Jacques Lemaire, l'adjoint de Savard.

Quand Savard annonce le départ de son entraîneur, il précise que le prochain entraîneur sera francophone, ou au moins, bilingue. Il n'y a donc que six candidats possibles. Lemaire n'est pas intéressé. Michel Bergeron, l'ancien entraîneur des Nordiques, travaille pour la station CKAC. Le même soir, en ondes, il annonce qu'il veut le poste. Jacques ne dit rien. Mais quelques années plus tôt, il avait déclaré qu'il serait prêt à diriger le Canadien gratuitement, car c'était le grand rêve de sa vie.

Savard rencontre Jacques un vendredi soir à Montréal. Les deux hommes discutent de tout. Jacques lui demande s'il a une chance d'obtenir le poste. Savard lui répond qu'il doit premièrement rencontrer d'autres candidats. Jacques est censé partir en croisière avec Debbie le lendemain, mais il l'appelle pour annuler. Debbie est très déçue, mais elle comprend. Jacques couche chez Savard qui le ramène à l'aéroport le lendemain. Savard demande à Jacques de garder leur rencontre confidentielle. Jacques est d'accord, mais la presse est déjà au courant.

Savard rencontre ensuite Michel Bergeron. Bergeron a subi une crise cardiaque il y a quelques années. Le poste d'entraîneur est stressant et Savard ne pense pas que c'est une bonne idée qu'il dirige le Canadien. Il décide d'embaucher

Jacques. Il appelle Ilitch pour savoir si Jacques est libre de signer un contrat. Ilitch dit oui et parle positivement de Jacques.

Le 10 juin 1992, Savard appelle Jacques pour lui dire qu'il sera le 21^e entraîneur du Canadien. Jacques est au comble du bonheur. Savard lui offre un contrat de trois ans à 350 000 \$ par année, en dollars canadiens. Jacques a presque 48 ans. La conférence de presse aura lieu le lendemain. Jacques appelle sa fille Mylène, ses sœurs et son frère pour leur demander d'être là. Ensuite, il téléphone à Marcel Aubut et à Michel Tremblay pour les remercier. Puis il appelle Ilitch pour lui dire qu'il est maintenant l'entraîneur du Canadien, qu'on appelle aussi le Tricolore. Il informe Ilitch qu'il n'encaissera pas l'argent de la dernière année de son contrat avec les Wings.

Après plusieurs discussions, le réseau Radiomutuel accepte de libérer Jacques de son contrat. L'organisation reçoit en retour des billets de hockey et de la publicité gratuite.

Jacques est très fier. Mais il sait qu'une tâche difficile l'attend. Les spectateurs sont mécontents, car le Canadien a perdu trois ans de suite contre les Bruins de Boston dans les séries. De plus, ils n'aiment pas le style défensif du Canadien. Jacques promet aux médias d'offrir un jeu plus excitant.

Après la conférence, Jacques visite le vestiaire du Canadien. Il est seul. Le Forum est vide. Ensuite, il s'assoit dans la première rangée derrière le banc des joueurs. Il respire profondément. Il vient de réaliser son rêve. Il raconte :

— J'ai vécu le grand bonheur cette journée-là. C'est le plus grand cadeau que la vie professionnelle pouvait m'offrir.

En entrevues, Jacques parle de la saison à venir avec entrain et optimisme. Certains pensent qu'il n'est pas réaliste, car l'équipe n'a pas beaucoup changé depuis l'an dernier. On se moque un peu de lui et on le surnomme Monsieur Positif. Jacques décide de garder les mêmes adjoints en place. Il s'agit de Jacques Laperrière, Charles Thiffault et François Allaire. C'est une décision qu'il n'a jamais regrettée.

Maintenant que Jacques est de retour au Canada après dix ans, il doit obtenir un permis de conduire. Il est paniqué. Il ne veut pas que personne découvre son secret. Il perdrait sûrement son emploi! Il se présente tôt et explique

à l'employé qu'il est très pressé et que les ordinateurs le rendent nerveux. L'employé le prend à l'écart. Il lui pose des questions et lui accorde son permis. Jacques lui envoie deux billets pour un match du Canadien. Quelques mois plus tard, la presse annonce que Jacques a reçu un traitement de faveur pour obtenir son permis de conduire. Les médias ne manquent rien!

Avant le début de la saison, la LNH veut tenter de vendre son produit en Europe. Elle choisit le Canadien et les Blackhawks comme représentants. Le Canadien débute donc son camp d'entraînement à Londres, en Angleterre. Les médias et les conjointes des joueurs accompagnent l'équipe. Des milliers de Londoniens assistent aux matchs, mais peu de médias anglais en parlent. La LNH ne réussit pas à conquérir le marché européen.

De retour au Canada, le Canadien affronte les Whalers de Hartford lors de son premier match en début de saison. Pour Jacques, c'est le match le plus important de sa carrière. Le Canadien remporte la victoire 5 à 1. Mais l'équipe perd le match suivant contre les Sénateurs d'Ottawa, 5 à 3. C'est la première année officielle des Sénateurs dans la LNH. Après le match, Jacques est furieux et il réprimande son équipe. Deux jours plus tard, le Canadien affronte les Penguins de Pittsburgh au Forum de Montréal. Les Penguins viennent de remporter deux coupes Stanley consécutives, grâce à Mario Lemieux. Le match se termine 3 à 3. C'est un très bon résultat pour le Canadien. L'équipe s'envole ensuite vers Buffalo, mais s'incline 8 à 2 devant les Sabres.

Jacques annule le congé du lundi et organise une séance d'entraînement rigoureuse. Il sait que l'équipe était divisée l'an dernier et il veut la réunir. Il explique aux joueurs qu'il a besoin d'eux. Il ajoute que tous les joueurs doivent travailler ensemble. Mais ses discours ne donnent pas les résultats voulus. Les joueurs ne sont pas sérieux. Ils ne font pas d'efforts. Jacques décide donc de les faire travailler dur. Il fait écrire au tableau :

— Mercredi, soyez dans la salle à 6 heures, pour une séance d'entraînement à 7 heures. Soyez à l'heure!

Jacques explique :

— Nous sommes privilégiés, mais certains joueurs ne le savent pas. Pour un certain temps, les joueurs vont vivre comme des cols bleus. Ces gens

travaillent fort à l'aube pour essayer de se payer un billet de 42 \$ afin de venir voir leurs vedettes. Ce sont eux qui paient nos salaires. Les joueurs doivent donc se donner complètement.

Après l'entraînement matinal, Jacques demande à chaque joueur de s'exprimer. Il veut mieux les connaître. Les joueurs se parlent sans réserve. Après la réunion, l'équipe semble plus contente.

Le Canadien perd son match suivant contre les Penguins 5 à 2. Mais ensuite, il joue douze matchs consécutifs sans défaite, avec onze victoires et un match nul. Comme les joueurs travaillent fort, Jacques leur accorde des jours de congé ici et là. Les joueurs peuvent ainsi passer du temps avec leur famille. Et ils sont reposés et prêts à jouer.

Patrick Roy éprouve des difficultés pendant la saison et les médias réclament un échange. Mais Jacques défend son gardien et assure qu'il ne sera pas échangé. Peu à peu, Patrick retrouve sa forme et recommence à démontrer son talent. Le Canadien a un très bon dossier. Seuls les Penguins ont un meilleur dossier. Dans un sondage, 74 % des répondants pensent que Jacques Demers a transformé le Canadien.

En effet, Jacques a créé une très bonne atmosphère dans l'équipe. Le Canadien continue à remporter des victoires. Mais il perd 5 à 2 au Forum contre les Bruins, le 17 février 1993. Jacques impose deux exercices sans rondelle. Il explique :

— Ça faisait trois ans de suite que les Bruins nous humiliaient dans les séries. Il fallait se préparer tout de suite pour ne pas que ça arrive encore.

Le Tricolore remporte ensuite six victoires consécutives. Il sort même vainqueur d'un match contre les Bruins, 5 à 2, le 1^{er} mars. Jacques a confiance en ses joueurs. Il veut que ses joueurs aient confiance en eux-mêmes. Dans le vestiaire, il affirme :

— Les gars, nous allons surprendre le monde du hockey!

Mais tout commence à aller mal. Le Canadien perd ses deux parties suivantes. Pendant qu'il se prépare à affronter les Islanders, Jacques ressent une douleur à la poitrine. Il se rend à l'hôpital, car il a peur de faire une crise cardiaque comme

son père, Emmanuel, qui est mort à 49 ans. Jacques en a 48. Mais ce n'est pas son cœur. C'est le stress du travail et une mauvaise alimentation. Il doit rester à l'hôpital pendant deux jours. Jacques Lemaire le remplace auprès de l'équipe.

Une semaine plus tard, Jacques se tord la cheville sur la glace. L'équipe gagne très peu de matchs. Elle termine au troisième rang de la division Adams, après les Bruins et les Nordiques. Les médias du Québec critiquent l'équipe. Les joueurs sont frustrés. Jacques décide de bannir les journaux montréalais du vestiaire. Seul le quotidien américain *USA Today* aura le droit d'entrer. Mais Bertrand Raymond, du *Journal de Montréal*, n'est pas d'accord. Il se dispute avec Jacques. Après quelques jours, un représentant du Canadien lève l'interdiction.

Ainsi, le Canadien n'a pas de très bons résultats à la fin de la saison. Mais Jacques affirme qu'il a une bonne équipe. Pendant la saison, le Canadien a marqué un total de 326 buts. Et les spectateurs sont contents, car Jacques leur a donné le spectacle excitant qu'il leur avait promis.

Au début des séries éliminatoires, le Canadien doit affronter son plus grand rival, les Nordiques.

Lettre T — À Serge Savard

Je veux te remercier, car tu m'as permis de réaliser mon rêve, celui de diriger le Canadien.

Je vais me souvenir toute ma vie du 11 juin 1992, quand tu m'as présenté à la presse. J'étais très fier et très heureux ce jour-là.

En octobre 1995, nous avons tous deux été congédiés par le Canadien. Mais je veux te dire que tu as été un bon patron. Tu m'as conseillé sans me dire quoi faire. Tu as fait l'acquisition de bons joueurs qui nous ont permis de remporter une coupe Stanley.

Je suis très honoré d'avoir travaillé avec toi pendant un peu plus de trois ans. Je te remercie pour la confiance que tu m'as témoignée.

Jacques

Chapitre 21

Ensemble!

Avant le début des séries, la direction du Canadien veut éliminer les distractions et resserrer les liens entre les joueurs. Elle décide donc que les joueurs vont passer la majorité de leur temps ensemble et qu'ils coucheront tous à l'hôtel, même lorsqu'ils jouent à Montréal. De plus, les joueurs participeront à un mini-camp dans la région de Bromont avant de se rendre à Québec.

Jacques prépare un plan pour encourager son équipe. Il n'en parle à personne. Avant le départ pour Bromont, il fait accrocher les chandails des joueurs dans le salon du président. Il invite ensuite les joueurs à le rencontrer au Forum, dans le plus grand secret. Quand les joueurs arrivent, le vestiaire est verrouillé. Jacques les attend dans le couloir. Il leur demande de s'asseoir sur le banc des joueurs, près de la patinoire. Ensuite, il leur raconte la longue histoire du Canadien. Il leur explique pourquoi le Canadien s'est élevé au rang des dynasties du hockey. Il pointe une à une les 23 bannières accrochées au plafond du Forum. Chaque bannière représente une conquête de la coupe Stanley. Il demande à ses joueurs :

— Voulez-vous faire partie de cette histoire? Voulez-vous voir une bannière de la saison 1992-1993 à côté des autres? Moi je le veux. Pour ça, j'ai besoin de vous. Votre chandail est accroché dans le salon du président. Si vous êtes prêts à me donner votre pleine implication dans cette conquête, allez mettre votre chandail et attendez-moi dans le vestiaire.

Tous les joueurs enfilent leur chandail rouge. Dans le vestiaire, Jacques fait jouer la chanson «We can do it together» (Ensemble on peut y arriver), de Jefferson Starship.

Ensuite, il leur donne chacun une carte plastifiée, qui porte le message «Nous prenons un engagement d'équipe. Tous pour un en 1993». Il y a une carte pour chaque joueur, entraîneur, directeur et membre du personnel de soutien. Chaque carte est unique : elle est personnalisée avec le numéro du joueur ou les initiales de la personne.

Jacques annonce que les joueurs doivent garder leur carte avec eux en tout temps, sauf lorsqu'ils portent leur uniforme de hockey. Si un d'entre eux oublie sa carte et qu'il se fait prendre, il devra payer une amende de 50 \$ la première fois et encore plus les fois suivantes. C'est une façon de créer un esprit de camaraderie au sein de l'équipe.

Les séries débutent en avril, à Québec. Jacques décide de se rendre à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré pour prier comme autrefois. Malheureusement, les médias l'apprennent et le publient. On se moque de lui : si le Canadien perd, c'est parce que Jacques n'a pas assez prié, si le Canadien gagne, c'est parce que la bonne sainte Anne a entendu les demandes de Jacques. Jacques trouve cela de mauvais goût, car pour lui, c'est quelque chose de personnel et de spirituel.

Le Canadien perd ses deux premiers matchs à Québec. En route vers Montréal, les joueurs commencent à douter. Jacques demande au chauffeur de l'autobus de s'arrêter sur l'accotement de la route puis de sortir quelques instants. Il parle doucement à ses joueurs :

— Ce n'est pas fini. Je pense vraiment qu'on peut remporter cette série.
On va commencer par gagner le prochain match devant nos partisans.

De retour à Montréal, Patrick Roy, le gardien de but, est inquiet. Il sait qu'il n'a pas bien joué à Québec. Les partisans réclament qu'il soit remplacé par André Racicot. Avant l'entraînement, Jacques rassure Patrick :

— Tu n'as pas à t'inquiéter, je vais vivre avec toi ou je vais mourir avec toi.

Cela donne de la confiance à Patrick. Il se promet de donner raison à Jacques.

Le troisième match a lieu au Forum. Quand ils arrivent en après-midi, les Nordiques se voient déjà gagnants. Ils sont trop confiants. Ils sont même arrogants. Pendant les séries, le Canadien offre de la nourriture et des breuvages à l'équipe adverse dans le petit salon qui donne sur leur vestiaire. C'est une tradition. Mais Pierre Pagé, l'entraîneur des Nordiques, met le tout à l'extérieur. Il dit qu'il ne veut rien recevoir de la part du Canadien.

Dans le vestiaire, Jacques explique aux joueurs que les Nordiques pensent qu'ils sont les meilleurs et qu'ils ne respectent pas le Canadien. Il faut que ça change. Serge Savard leur raconte que Pagé a refusé l'hospitalité de l'équipe.

Juste avant le début du match, les deux équipes se trouvent sur la patinoire. Chaque équipe s'entraîne de son côté. Le gardien de but des Nordiques, Ron Hextall, a un rituel. Après sa routine d'entraînement, il patine jusqu'au centre de la patinoire et fait le tour du point central, puis retourne dans la zone de son équipe. Cela agace certains joueurs et certains partisans. Mario Roberge, un joueur du Canadien, n'aime pas cela du tout. Il se place donc au centre de la patinoire et donne quelques coups de bâton sur les jambières de Hextall quand il passe. Cela provoque un peu de chicane parmi les deux équipes, mais c'est vite réglé. Jacques appuie son joueur. Il dit aux médias :

— Est-ce qu'on achale Hextall, nous? Qu'il reste de son côté!

Le Canadien gagne le match 2 à 1, en prolongation. Patrick Roy donne un spectacle fantastique. L'équipe remporte ensuite le quatrième match. Le prochain match a lieu à Québec. Les Nordiques veulent gagner à tout prix. Ils jouent dur, mais Patrick Roy bloque toutes les attaques. Le Canadien mène 1 à 0. Roy arrête un tir qui le blesse à l'épaule droite. Il reste au jeu, mais il cède un but aux Nordiques car il ne peut plus bouger son bras droit. Jacques le retire du match pour le faire soigner. Racicot le remplace. À la fin de la deuxième période, le score est 3 à 3. Patrick a encore mal à l'épaule, mais il annonce qu'il est prêt à jouer. De retour sur la glace, il est incroyable. Il repousse les tirs des Nordiques les uns après les autres. Le jeu se poursuit en prolongation. Le Canadien finit par marquer un but et remporte la victoire. Patrick est le héros du match.

Le Canadien remporte ensuite le sixième match au Forum de Montréal. La foule est en délire! L'équipe vient de remporter la première série!

Quand Jacques s'adresse aux médias, il explique que l'équipe a gagné grâce à la volonté des joueurs et à leur esprit de famille. Mais dans le vestiaire, Roy affirme que c'est leur entraîneur qui a été le meilleur joueur du Canadien pendant la série.

Au cours de la deuxième série, le Canadien affronte les Sabres de Buffalo au Forum de Montréal. À la surprise générale, les Sabres ont vaincu les Bruins de Boston. Le Canadien remporte le premier match, par un score de 4 à 3. Grâce au travail de l'équipe et aux efforts de Patrick Roy, le Canadien remporte les trois prochains matchs en prolongation par un score de 4 à 3.

Le Canadien vient de remporter sa deuxième série. Il se rend maintenant à la finale de l'Association Prince-de-Galles, pour affronter les Islanders de New York. Ces derniers ont battu les Penguins de Pittsburgh. Les Penguins étaient la meilleure équipe depuis trois ans. Les joueurs du Canadien sont contents de ne pas avoir à affronter Mario Lemieux et Jaromir Jagr.

La série débute au Forum de Montréal. Lors du premier match, les Islanders semblent encore fatigués de leur série précédente. Le Canadien est reposé. Il remporte facilement la victoire, 4 à 1. Il gagne aussi le deuxième match. Le troisième a lieu à Long Island. Les Islanders dominent, mais Patrick Roy repousse les tirs et Guy Carbonneau marque le but vainqueur en prolongation. Ce soir-là, le Canadien établit deux records dans la LNH. Il est la première équipe à aligner onze victoires consécutives en séries et à gagner sept matchs en prolongation.

Le Canadien perd ensuite le quatrième match 4 à 1, mais remporte le cinquième par un score de 5 à 2. Il gagne ainsi le championnat de l'Association Prince-de-Galles. Il avance à la finale de la coupe Stanley!

Entre-temps, les Kings de Los Angeles, menés par Wayne Gretzky, affrontent les Maple Leafs de Toronto. Le vainqueur se présentera contre le Canadien en finale de la coupe Stanley.

Au cours de la série, Jacques consulte chaque jour ses adjoints, Laperrière, Thiffault et Allaire. Il discute régulièrement avec son patron, Serge Savard, et les deux adjoints de Savard : André Boudrias et Jacques Lemaire. Jacques explique aujourd'hui :

— Lemaire était un conseiller précieux. Il m'appuyait, mais n'essayait pas de jouer le rôle d'entraîneur.

Tout au long des séries, les joueurs se sont amusés avec les cartes plastifiées. C'est à qui pourrait prendre qui en défaut. Avant leur départ vers Long Island pour le troisième match, les joueurs demandent à Jacques de voir sa carte plastifiée. Jacques l'a oubliée et doit payer l'amende de 50 \$. Jacques jure qu'on ne l'y reprendra plus. Les joueurs rigolent. Mais l'idée a bien fonctionné : les joueurs se sont rapprochés.

Lettre U — À tous mes joueurs de la saison 1992-1993

Comment vous oublier? C'est avec vous que j'ai réalisé mon grand rêve, celui de gagner la coupe Stanley au Forum de Montréal, au printemps de 1993.

Parmi toutes les équipes que j'ai dirigées, c'est au sein du Canadien, en 1992-1993, que j'ai ressenti le plus d'unité, de discipline, d'énergie et même d'amour!

Pendant toute ma carrière au hockey, j'ai toujours voulu former une famille. J'y suis arrivé en quelques occasions, mais jamais comme en 1992-1993.

Je vous ai demandé à tous de vous impliquer complètement. Et vous l'avez tous fait. Tout le monde l'a fait : les 28 joueurs, nos soigneurs, notre personnel de soutien, l'équipe médicale, la haute direction, mes adjoints. Ensemble, nous formions un groupe vraiment spécial.

Je vous remercie d'avoir acheté ma recette, d'avoir fait passer l'équipe en premier. Je vous remercie aussi de votre patience. J'imagine que vous comprenez aujourd'hui pourquoi je mettais seulement des X et des O sur le tableau quand j'expliquais quelque chose!

Nous nous sommes réunis en 2003. La plupart des anciens joueurs étaient présents. Nous avons parlé et nous avons eu du plaisir ensemble, comme si

nous ne nous étions jamais laissés. Nous avons
établi des liens solides, qui dureraient encore dix ans
plus tard! J'étais ravi de voir cela.

Grâce à vous, j'ai goûté le bonheur en juin 1993 au
Forum de Montréal.

Merci à tous!

Jacques

Chapitre 22

Le triomphe de toute une vie

Ce sont les Kings qui remportent la série de l'Association Clarence-Campbell, en sept matchs, contre les Maple Leafs. L'entraîneur des Kings est Barry Melrose. Barry a joué pour Jacques à Cincinnati, dans l'AMH, au milieu des années 70. Melrose annonce aux journalistes :

— Jacques Demers est le meilleur entraîneur de la LNH... avec les médias. Il réussit à vous faire manger dans sa main.

Quand Jacques entend ces propos, il éclate de rire, en disant :

— Barry a toujours aimé parler.

Les Kings ont battu Calgary, Vancouver et Toronto. Ils sont prêts à démolir le Canadien. Le premier match a lieu au Forum de Montréal. Avant le match, Jacques fait son discours :

— Écoutez les gars, c'est la finale de la coupe Stanley. C'est le temps de séparer les hommes des enfants. Nous sommes des hommes et nous allons gagner la coupe Stanley.

Puis il ajoute :

— Allons-y les enfants!

Les joueurs se tordent de rire, car Jacques vient juste de se contredire.

Les Kings gagnent le premier match 4 à 1. C'est la première fois que le Canadien perd au Forum pendant les séries. Luc Robitaille marque deux buts pour les Kings, mais l'étoile du match est Wayne Gretzky. Gretzky, surnommé La Merveille, participe à tous les buts. C'est même lui qui marque le but du Canadien, lorsqu'il fait accidentellement dévier la rondelle dans son propre filet. La foule l'acclame.

Pour le premier match, Jacques avait choisi Kirk Muller pour surveiller Gretzky, mais Muller n'a pas bien réussi. Le lendemain, Guy Carbonneau demande à Jacques de le laisser surveiller Gretzky. Guy pense qu'il pourra l'arrêter. Jacques accepte.

Un autre joueur clé, Denis Savard, a une cheville fracturée depuis le quatrième match contre les Islanders. Il a joué le premier match de la finale, mais sa cheville est trop faible pour continuer. Il annonce à Jacques qu'il ne peut pas jouer. Jacques lui demande d'assumer le rôle d'entraîneur adjoint. Savard restera derrière le banc avec Jacques.

Aujourd'hui, Savard est l'entraîneur en chef des Blackhawks de Chicago. Il raconte :

— Je pense que c'est en 1993 que j'ai commencé à aimer le poste d'entraîneur. J'assistais aux réunions des entraîneurs avec Jacques et j'aimais ça.

Avant le deuxième match, Jacques explique à ses joueurs qu'il faut surveiller Gretzky de près. Il faut le frapper quand on peut. Ce n'est pas facile, car Gretzky est difficile à neutraliser.

Le Canadien est très agressif. Il a plus de tirs au but que les Kings. Carbonneau ne lâche pas Gretzky et ce dernier ne réussit qu'un tir au but. Mais le gardien des Kings, Kelly Hrudefy, ne laisse rien passer. Après deux périodes, les Kings ont une avance de 2 à 1. C'est Éric Desjardins qui a compté l'unique but du Tricolore. Pendant la troisième période, le Canadien continue d'attaquer. Mais Hrudefy demeure intraitable. Finalement, à deux minutes de la fin, Jacques risque le tout pour le tout. Il fait signe à l'arbitre d'arrêter le jeu. Il lui demande de mesurer le bâton du défenseur Marty McSorley. C'est une décision risquée. Si la palette du bâton est trop courbée, McSorley recevra une pénalité mineure. Sinon, ce sera le Canadien qui devra écoper d'une pénalité. L'arbitre mesure le bâton. La courbe est trop prononcée. McSorley subit une pénalité mineure et le Canadien a l'avantage numérique. Jacques retire Patrick Roy du filet et ajoute un sixième attaquant. Éric Desjardins, défenseur du Canadien, marque un but 32 secondes plus tard. Le match se rend en prolongation. Après 52 secondes de jeu, Éric Desjardins marque un autre but! Il devient le premier défenseur de l'histoire à réaliser un tour du chapeau en finale de la coupe Stanley.

Les Kings sont mécontents. Ils accusent le Canadien d'avoir triché et d'avoir mesuré le bâton de certains joueurs des Kings avant le match. Mais Jacques explique :

— Certains de mes joueurs m'ont dit pendant le match que plusieurs joueurs des Kings jouaient avec des bâtons illégaux. Je ne savais pas quoi faire. Mais j'ai agi... et nous avons gagné!

Jacques ajoute aujourd'hui :

— J'ai eu l'occasion de m'expliquer avec Marty McSorley pendant le match des étoiles à New York en 1994. J'ai pu lui faire valoir mon point de vue.

La série se déplace à Los Angeles pour les deux prochains matchs. Les partisans des Kings sont furieux contre Jacques pour le coup du bâton. Jacques raconte un incident qui s'est passé le soir précédant le troisième match :

— J'étais dans ma chambre et le téléphone a sonné. On m'a dit d'ouvrir ma porte, car un cadeau m'attendait. Il y avait un carrosse et à l'intérieur, une poupée en plastique qui tétait une sucette. Sur une carte, on avait inscrit : «Tu es un gros bébé».

Jacques ajoute en riant :

— Je pense que je vais entendre parler de cette décision pour le restant de mes jours!

C'est la première fois que les Kings participent à la finale de la coupe Stanley. Los Angeles est en fête. Plusieurs vedettes de Hollywood assistent aux deux matchs : Ronald Reagan, Goldie Hawn, Kurt Russell, Andre Agassi, James Wood, Sylvester Stallone, John Candy, Susan Sarandon et plusieurs autres.

Le Canadien gagne les deux matchs, en prolongation. John LeClair marque les deux buts gagnants. Patrick Roy ne laisse rien passer. Tomas Sandstrom essaie plusieurs fois de marquer un but, mais n'y arrive pas. Pendant la prolongation, Patrick Roy fait un clin d'œil mémorable à Sandstrom. Ce clin d'œil semble vouloir dire : «Tu ne passeras pas!»

Jacques raconte une drôle d'histoire qui s'est passée à Los Angeles la veille du quatrième match :

— Selon la coutume, les joueurs prenaient ensemble un repas copieux dans un restaurant la veille d'un match. D'habitude, c'était Michèle Lapointe, surnommée Mimi, qui choisissait le restaurant. J'avais entendu parler du fameux restaurant Spago, à Beverley Hills. Il était dirigé par le grand chef Wolf Gang Puck. Mais il fallait avoir une réservation pour entrer. J'ai parlé à Bruce McNall, le propriétaire des Kings, et il a obtenu une réservation pour nous.

— J'étais fier! J'ai annoncé à mes joueurs qu'on allait souper dans un restaurant extraordinaire. Les joueurs étaient de gros mangeurs. Ils avaient besoin de beaucoup de protéines. En général, nous mangions dans les grands «steak houses». Au restaurant Spago, la nourriture était délicieuse, mais les portions étaient très petites! Le chef nous a même cuisiné de beaux petits desserts en forme de rondelle!

— Mais je dois avouer qu'un petit dessert, ce n'est pas très nourrissant pour un joueur de hockey. Il en aurait fallu au moins six chacun! Les joueurs étaient affamés. Ils se sont dépêchés de retourner à l'hôtel et de commander un repas. Le lendemain, ils m'ont beaucoup taquiné et m'ont dit de laisser Mimi choisir le restaurant la prochaine fois!

Le Canadien retourne à Montréal pour le cinquième match. Il a déjà gagné trois matchs. S'il remporte celui-ci, la coupe Stanley lui appartient! Le match a lieu le 9 juin 1993, devant 17 959 spectateurs. Trois anciens joueurs célèbres du Canadien assistent au match. Il s'agit de Maurice Rocket Richard, d'Henri Richard et de Jean Béliveau. Plusieurs proches de Jacques sont là aussi : sa femme Debbie, sa fille Mylène, son frère Michel, et sa conjointe, ses sœurs Claudette et Francine et leurs conjoints, et tante Jeannette.

Jacques veut que Denis Savard participe au match. Mais Savard n'a pas joué depuis plus d'une semaine. Il trouve que ce n'est pas dans l'intérêt de l'équipe. Il continue donc d'assumer son rôle d'entraîneur adjoint. Jacques décide aussi d'utiliser le défenseur Donald Dufresne pour la première fois dans la série.

Lorsqu'une équipe remporte la coupe Stanley, le nom des joueurs est inscrit sur la coupe. Mais un joueur doit avoir joué 40 matchs en saison régulière ou avoir

participé à au moins un match de la finale. Dufresne n'a pas joué 40 matchs en saison régulière et n'a pas encore participé à un match des séries. Jacques veut s'assurer que le nom de Dufresne sera inscrit sur le trophée si le Canadien remporte la coupe. Il retire Kevin Haller et le remplace par Dufresne. Les joueurs sont très contents, car Dufresne est un coéquipier apprécié. Et Jacques affirme n'avoir jamais regretté sa décision.

En troisième période, le Canadien mène 3 à 1. Paul Di Pietro marque le quatrième but à huit minutes de la fin. L'affaire est dans le sac. Les spectateurs sont fous de joie. Ils restent debout jusqu'à la fin du match. Quand la période se termine, à 22 heures 15, c'est officiel. Le Canadien vient de remporter la coupe Stanley pour la 24^e fois dans son histoire! Et c'est la première fois en 14 ans qu'il la gagne chez lui, au Forum de Montréal.

Après le match, c'est la remise des trophées. Gary Bettman, le nouveau commissaire de la LNH, les présente. Patrick Roy remporte le trophée Conn Smythe pour le joueur par excellence des séries.

Bettman remet ensuite la coupe Stanley au capitaine, Guy Carbonneau. Carbonneau la passe à son coéquipier, Denis Savard, qui n'est pas en uniforme. Savard raconte aujourd'hui :

— Quelle sensation! C'était un rêve qui se réalisait. J'avais vu ce geste posé par Béliveau, Richard, Cournoyer, Savard et Gainey. Je ne pouvais croire que ça m'arrivait, et avec le Canadien en plus! J'étais aux anges!

Pendant ce temps, Jacques retourne au banc des joueurs pour célébrer avec ses adjoints, le personnel de soutien et la direction. Puis, vers 22 heures 55, l'équipe se rend au centre de la patinoire pour la prise de photo officielle. La coupe Stanley est au centre du groupe. Jacques est à l'avant, à côté de Patrick Roy, Denis Savard et Guy Carbonneau. Après les photos, le groupe commence à se disperser, mais Jacques saisit la coupe et la soulève. Il raconte :

— J'étais content et si fier! Quand j'étais gamin, je rêvais à tout cela. Mais c'était un rêve, tout simplement. Maintenant, quarante ans plus tard, je suis sur la patinoire du Forum avec la coupe Stanley. C'était magique! Incroyable!

Ensuite, Jacques célèbre avec les joueurs dans le vestiaire. Sa famille le rejoint. Dehors, c'est la folie. Des milliers de partisans célèbrent sur la rue Sainte-Catherine. Certains sont déchaînés et cassent tout. La direction de l'équipe conseille aux joueurs et à leurs familles de ne pas quitter le Forum. Mais Jacques a fait une réservation dans un restaurant chic. Il veut fêter tranquillement avec ses proches. Avant de partir, il parle aux journalistes. Pendant une entrevue avec ESPN, le réseau américain dédié au sport, il saisit le micro et dit :

— Je veux saluer mes enfants, Brandy, Stefanie et Jason à Indianapolis. Je vous aime et je pense à vous.

Ses enfants entendent le message et sont fiers.

Ensuite, Jacques quitte le Forum avec sa famille, malgré les conseils de la direction. Les rues sont bondées. Il y a des manifestations de violence. Certaines personnes grimpent sur les voitures et sautent dessus.

La voiture avance très lentement dans la foule. Puis, elle s'immobilise. La foule est partout. Mylène a peur. Elle pleure. Tout à coup, un jeune aperçoit Jacques. Il crie :

— Eh, c'est le coach! C'est Jacques Demers!

Comme par miracle, les partisans commencent à diriger la circulation pour ouvrir la voie. Le chemin s'ouvre comme la mer Morte et la voiture passe facilement. Jacques raconte aujourd'hui :

— C'est étrange, mais je me suis senti puissant ce soir-là. Je suis probablement le seul que la foule a laissé passé. Si des gens se reconnaissent en lisant ce livre, je veux les remercier. Ils auraient pu virer notre automobile à l'envers, mais ils sont devenus nos protecteurs.

Deux jours après la conquête de la coupe Stanley, l'équipe du Canadien participe au défilé des champions sur la rue Sherbrooke à Montréal. C'est le 100^e anniversaire de la coupe Stanley. Tante Jeannette assiste au défilé. Elle a alors 71 ans. Il y a tant de monde que Jacques ne la voit pas. Mais elle est si fière qu'elle commence à raconter aux gens autour d'elle que Jacques est son neveu. Mais les gens ne la croient pas. Tante Jeannette affirme aujourd'hui qu'ils la

regardaient comme une folle, avec un air étrange, en voulant dire : «Regarde la vieille, elle se fait des accroires!»

Quelques jours plus tard, Céline Dion donne un spectacle privé à l'équipe du Canadien. Elle chante pour les champions. Et elle vante les mérites de Jacques.

Elle n'est pas la seule à penser que Jacques a fait du beau travail. Après la conquête de la coupe Stanley, tout le monde fait l'éloge de Jacques. Les partisans, la direction et les joueurs sont d'accord : il a su rassembler l'équipe. C'est grâce à lui que Montréal a remporté la coupe Stanley. Patrick Roy affirme :

— Le joueur clé de cette conquête, c'est Jacques Demers!

En repensant à sa carrière, Jacques se trouve chanceux :

— À mon avis, j'ai dirigé trois grands joueurs au cours de ma carrière : Jean-Claude Tremblay, lors de sa dernière année à Québec, Steve Yzerman à ses débuts dans la LNH à Detroit et Patrick Roy avec le Canadien. J'ai été chanceux.

Pendant que Jacques dirige le Canadien, certains disent que Roy fait toujours ce qu'il veut et qu'il choisit ses matchs. Mais Jacques et Roy ne sont pas d'accord. Ils ne sont pas des amis proches et leur relation est basée sur le respect mutuel. Par contre, Roy dit parfois aux journalistes des propos qui mènent à la controverse et cela ne plaît pas à Jacques. C'est Jacques qui planifie le calendrier mensuel. Il en discute avec Roy, mais c'est Jacques qui prend les décisions. Roy voudrait bien participer à tous les matchs, mais Jacques doit lui trouver des périodes de repos.

Jacques ajoute :

— Pendant ma carrière, j'ai dirigé près de 500 joueurs. Si j'avais à choisir un seul joueur parmi ceux-là, Patrick Roy serait mon premier choix. Il avait du talent, du caractère et le désir de gagner. À mon avis, c'était le plus grand joueur à Montréal depuis Guy Lafleur.

Le Canadien a remporté la coupe Stanley pour la dernière fois en 1993, sous la direction de Jacques Demers. Cette conquête est largement due à Patrick Roy.

Mais plusieurs autres joueurs se sont aussi distingués pendant les séries.

Vincent Damphousse a récolté 23 points, dont trois buts gagnants. Kirk Muller et John LeClair ont aussi obtenu trois buts gagnants. Le capitaine Guy Carbonneau a marqué trois buts en vingt matchs. Deux de ces buts étaient des buts gagnants.

Les défenseurs ont joué de façon impressionnante. En tout, un total de 28 joueurs ont participé au cours des 20 matchs des séries. La moitié (14) était des Québécois francophones : Roy, Damphousse, Desjardins, Dionne, Brunet, Lebeau, Carbonneau, Savard, Daigneault, Brisebois, Bélanger, Dufresne, Roberge et Racicot.

Jacques raconte que l'équipe a touché la population :

— On sentait que tout le monde nous aimait profondément. Pendant l'été 1993, nous avons fait une grande tournée au Québec avec la coupe Stanley. Partout, on nous accueillait avec joie. La coupe représente un symbole important pour les Québécois. Les gens voulaient tous y toucher, et se faire photographier avec nous et le trophée.

Pour Jacques, le fait de gagner cette coupe est extraordinaire. Cela prouve qu'il a le talent nécessaire pour mener une équipe jusqu'au bout. Il sent qu'il est devenu quelqu'un dans sa propre ville. Selon lui :

— Gagner la coupe Stanley, c'est une chose exceptionnelle. Mais gagner la coupe Stanley à Montréal, pour un Montréalais, c'est grandiose! La soirée la plus satisfaisante de ma carrière a été celle du 9 juin, quand j'ai soulevé la coupe au centre de la glace. La journée la plus excitante de ma carrière, ça a été le 11 juin, lors du défilé avec la coupe devant des centaines de milliers de personnes. Quand on voit les gens heureux, et qu'on pense qu'on y est pour quelque chose, c'est fantastique.

Certains affirment que l'équipe du Canadien a été chanceuse dans les séries 1992-1993. Après avoir battu les Nordiques, elle a affronté des équipes qui avaient éliminé les équipes favorites, à la surprise générale. De plus, elle a remporté 10 de ses 16 victoires en prolongation. On dit aussi que c'est l'équipe la moins talentueuse à avoir remporté la coupe Stanley.

Aujourd'hui, Guy Carbonneau, défend son ancienne équipe :

— Nous avons battu chaque équipe que nous avons affrontée. Pendant la saison, nous avons amassé un total de 102 points, nous plaçant au sixième rang sur 24 équipes. En séries, nous avons la meilleure équipe. Je me suis rarement senti invincible comme en 1993. Et c'est grâce à Jacques Demers. Il était très positif et c'était contagieux.

Au cours de sa carrière de 19 ans dans la LNH, Carbonneau a joué dans cinq finales et a remporté la coupe Stanley trois fois.

Lettre V — À Guy Carbonneau

Dans ma lettre précédente, j'ai remercié les joueurs de mon équipe de 1992-1993. J'ai mentionné quelques joueurs, mais je n'ai pas parlé de toi, Guy. C'est parce que je voulais te dédier toute une lettre!

J'ai dirigé de grands joueurs et de grands leaders au cours de ma carrière, mais je pense que c'est toi qui avais les plus belles qualités de meneur.

Carbo, tu es pour moi le capitaine ultime. C'est une grande tâche d'être capitaine. Le mandat est deux fois plus difficile pour un joueur du Canadien. Il y a la tradition, et il faut gérer les crises à l'intérieur et à l'extérieur de l'équipe.

Je t'ai souvent observé et tu m'as toujours impressionné. Nous n'avons pas toujours été d'accord, mais nous nous sommes toujours respectés. J'aimais ta façon directe de t'exprimer. Tu étais honnête et dévoué à l'équipe. Tu ne reculais devant aucun défi.

Je me souviens du matin où tu m'as demandé de t'occuper de Wayne Gretzky, le meilleur joueur de l'histoire. Et tu l'as bien fait. En plus, tu as élevé ton jeu à la hauteur du défi. Encore aujourd'hui, j'ai beaucoup d'admiration pour ce que tu as fait. C'est sûrement un des plus beaux accomplissements de ta carrière.

Mon cher Carbo, je voulais te dire que j'ai été vraiment chanceux de te diriger. J'en profite pour dire aux décideurs du Panthéon du hockey que tu mérites une place de choix. Même de nos jours, il n'y a pas beaucoup de joueurs comme toi.

Jacques



À Edmonton, en 2004, après le match historique en plein air. De gauche à droite : son frère Michel, Guy Carbonneau, Wayne Gretzky, Jacques et Guy Lafleur.

Archives de Jacques Demers

Chapitre 23

Des changements au sein du Canadien

Pendant l'été 1993, Jacques Lemaire quitte le Canadien pour se joindre aux Devils du New Jersey. Jacques embauche Steve Shutt comme troisième entraîneur adjoint. Patrick Roy signe une entente de quatre ans pour 16 millions de dollars. Jacques reçoit aussi un nouveau contrat de quatre ans, à raison de 800 000 \$ par année. Cela double son salaire annuel.

Radio-Canada veut faire une émission spéciale sur la conquête de la coupe Stanley. On demande à Jacques d'y participer. Mais Jacques a appris sa leçon à Detroit. Il refuse :

— Nous avons gagné la coupe Stanley en équipe et nous irons à la télévision en équipe.

Radio-Canada accepte et diffuse une émission de 90 minutes. Les joueurs et les entraîneurs font des numéros de variété au cours de l'émission.

La veille du premier match de la saison régulière, les joueurs reçoivent leur bague de la coupe Stanley. C'est une bague personnalisée, comportant 46 diamants. Elle porte l'image de la coupe Stanley, le nom du joueur et le sigle du Canadien, ainsi que le cri de ralliement de l'équipe : « Together » (ensemble). Chaque bague vaut environ 8 000 \$. Jacques en est très fier :

— Cette bague est l'objet le plus précieux que j'aie obtenu au hockey. Je la porte très rarement. Je n'en ai pas besoin pour montrer aux gens que j'ai réussi. Quand je la porte, les gens sont toujours émerveillés de la voir et veulent la regarder. À ma mort, c'est mon fils Jason qui va en hériter.

Lors de la remise des bagues, Jacques annonce à son équipe :

— L'histoire de notre conquête se termine aujourd'hui. Désormais, nous devons défendre notre titre.

La saison débute le 6 octobre 1993. Mais certains joueurs sont encore satisfaits de leur victoire et ne s'efforcent pas. De plus, l'équipe n'est pas bourrée de talent. Il faut travailler fort. La première moitié de la saison du Canadien n'est pas formidable. À Noël, l'équipe a un dossier de 14 victoires, 14 revers et 6 verdicts nuls (14-14-6) en 34 matchs.

De plus, le Canadien n'a pas une très bonne relation avec les Nordiques. Par exemple, le lendemain d'une victoire du Canadien à Québec, en octobre, Pierre Pagé, l'entraîneur des Nordiques, attaque Patrick Roy dans les médias. Jacques réagit. Il avise les médias que Pagé peut l'attaquer, mais pas ses joueurs.

Après les Fêtes, le Canadien a un meilleur rendement. Après les 38 matchs suivants, l'équipe affiche un dossier de 24 victoires, 8 revers et 6 matchs nuls (24-8-6). Au cours de la saison, il affronte les Nordiques six fois et domine, avec quatre victoires, un revers et un match nul. Pierre Pagé, l'entraîneur des Nordiques, est furieux. Il attaque le Canadien et parle d'un complot mené par la LNH et le Canadien. Il accuse indirectement les arbitres d'être dans le coup.

Demers ne réplique pas. Il comprend que Pagé connaît une saison difficile. Il mentionne cependant que les Nordiques ont eu six avantages numériques et que le Canadien en a eu seulement trois. Pagé se fait congédier par Marcel Aubut à la fin de la saison. Pierre Lacroix et Marc Crawford deviennent les nouveaux entraîneurs des Nordiques.

Aujourd'hui, Jacques explique :

— Pagé était directeur général et entraîneur. Il aurait dû embaucher un bon entraîneur et se concentrer sur son travail de directeur général. L'équipe était bourrée de talent. L'équipe est devenue l'Avalanche du Colorado l'année suivante. Sous la direction de Pierre Lacroix et Marc Crawford, l'Avalanche du Colorado a remporté la coupe Stanley deux ans plus tard.

Il ajoute :

— Quand j'étais à Tampa Bay, j'ai conseillé à mon patron, Phil Esposito, d'embaucher Pagé. Mais il était déjà sous contrat avec une équipe.

En janvier 1994, Jacques est invité à diriger l'équipe de l'Association de l'Est au match annuel des étoiles, au Madison Square Garden de New York. C'est la seule fois au cours de sa carrière dans la LNH qu'il occupe ce poste.

C'est la ligue qui choisit les joueurs. L'entraîneur peut nommer le capitaine. Patrick Roy fait partie de l'équipe. Guy Carbonneau n'est pas choisi, mais Jacques aurait aimé qu'il soit là. Jacques nomme Mark Messier capitaine. La ligue permet seulement deux adjoints. Jacques choisit Laperrière et Thiffault.

Debbie et Jason, le fils de Jacques, l'accompagnent. Jason a dix ans. Il est venu d'Indianapolis pour être le préposé aux bâtons. Il est excité! Il a tout raconté à ses amis. Jason rencontre les joueurs et s'assoit sur le banc avec Jacques pendant le match.

L'équipe marque trois buts à la fin de la troisième période. Elle remporte le match 9 à 8. Chaque joueur de l'équipe gagnante reçoit un boni de 5 000 \$. Jacques aime beaucoup l'expérience. Il regrette seulement de ne pas avoir pu travailler avec Mario Lemieux, qui a des problèmes de santé.

Jacques poursuit sa saison avec le Canadien. L'équipe termine au cinquième rang, avec 96 points et un dossier de 41-29-14. Elle ne joue pas avec la même ardeur que l'année précédente et elle a repris ses anciennes habitudes défensives. Les spectateurs sont un peu déçus.

L'équipe débute les séries en affrontant les Bruins de Boston. Jacques affirme qu'il veut utiliser la même formule que l'année précédente. Mais le Canadien ne peut pas faire une retraite à Bromont avant de se rendre à Boston. Il ne peut pas non plus utiliser le Forum parce que Roch Voisine l'a réservé pour deux jours, pour donner deux concerts.

Le Canadien perd son premier match 3 à 2. Il gagne ensuite son deuxième match, 3 à 2, marquant deux buts en troisième période. Patrick Roy est foudroyant. Il arrête 40 des 42 tirs des Bruins. Pendant tout le match, les partisans des Bruins lui lancent des sous noirs par la tête. Patrick affirme qu'il y en avait pour au moins 1,50 \$. De son côté, le Canadien n'a que 24 tirs contre Jon Casey, le gardien des Bruins.

Le troisième match a lieu à Montréal. Malheureusement, Patrick Roy souffre d'une appendicite et ne peut pas prendre part au match. C'est Ron Tugnutt

qui va le remplacer. Tugnutt a seulement joué un total de 60 minutes en séries éliminatoires au cours de toute sa carrière. Il est nerveux. Les Bruins en profitent et gagnent 6 à 3.

Patrick Roy est présent au quatrième match. Malgré ses douleurs, il mène le Canadien à une victoire de 5 à 2. Les Bruins prennent 41 tirs pendant le match et le Canadien, seulement 15.

Les Bruins et le Canadien ont maintenant deux victoires chacun. Le cinquième match a lieu à Boston. Encore une fois, Patrick Roy est éblouissant. Il repousse 60 tirs des Bruins et le Canadien l'emporte 2 à 1 en prolongation. Le sixième match a lieu à Montréal. Les Bruins sortent victorieux, remportant le match 3 à 2. Le septième match se déroule à Boston. Mais c'est peine perdue pour le Canadien. Après 25 minutes de jeu, les Bruins mènent 4 à 0. Le score final est 5 à 3 pour les Bruins.

C'est la première fois en 11 ans que le Canadien se fait éliminer en première ronde. Mais Jacques reconnaît que les Bruins méritaient de gagner :

— Ils étaient plus affamés que nous. Ils ont obtenu 75 lancers de plus que nous au cours de la série. C'est Patrick Roy qui nous a permis de nous rendre au septième match.

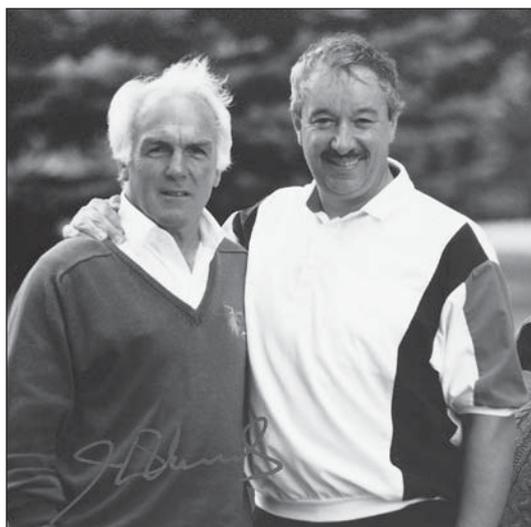
Roy ajoute :

— La meilleure chose qui soit arrivée à Jacques, c'est de remporter la coupe Stanley à sa première année à Montréal. C'est aussi la pire chose qui lui soit arrivée. Par la suite, certains joueurs ont eu la tête enflée. Ils ne voulaient plus payer le prix pour gagner. C'était devenu difficile pour Jacques, car son approche par la motivation n'était pas suffisante.

Deux jours après l'élimination de l'équipe, Savard et Demers rencontrent la presse. Ils remarquent :

— L'an dernier, nous avons gagné la coupe Stanley. Ce n'est pas parce que nous étions les plus forts. C'est parce que nous avons travaillé dur. Cette année, nous avons oublié ce qui nous a valu du succès. Des joueurs se sont pensés meilleurs qu'en réalité.

Savard promet aussi de faire des changements. En août 1994, Carbonneau est échangé aux Blues de Saint Louis, en retour de Jim Montgomery. Jacques est triste, mais réaliste : Guy vieillit et il est blessé aux genoux. Savard et Jacques nomment le 22^e capitaine de l'équipe : ce sera Kirk Muller. Trois anciens capitaines sont présents pour cette occasion : Maurice Richard, Henri Richard et Yvan Cournoyer. Serge Savard est aussi un ancien capitaine du Canadien. Muller est fier.



Avec son idole de toujours, Henri Richard.

Archives de Jacques Demers

Au début de la saison 1994-1995, un conflit de travail a lieu. Les propriétaires de la LNH veulent maîtriser leurs finances. Ils exigent un plafond salarial. Mais les joueurs s'y opposent. Le 30 septembre 1994, la veille de l'ouverture de la saison, la LNH déclare un lock-out.

Jacques est donc en congé involontaire. Mais il n'aime pas rester à rien faire. Il décide de rendre visite à l'équipe-école du Canadien, à Fredericton. Cela lui permettra de découvrir le potentiel des jeunes espoirs du Canadien.

Il passe une semaine à Fredericton. Pendant ce temps, il se lie d'amitié avec Mario Leclerc, journaliste pour le *Journal de Montréal*, et qui sera l'auteur du livre *Jacques Demers : En toutes lettres*. Un soir, Jacques parle à Mario de ses difficultés à lire et à écrire et de son enfance difficile. Il fait promettre à Mario de ne rien dire. C'est la première fois que Jacques livre son secret à un homme. Il explique :

— C'est étrange, mais j'ai ressenti que Mario était très sensible. Il ne s'est pas moqué de moi. Au contraire. Il a gagné ma confiance.

La saison reprend le 20 janvier 1995. Les hostilités ont duré trois mois et demi. L'horaire est raccourci. Chaque équipe va jouer seulement 48 matchs.

Mais le Canadien a des difficultés. Les joueurs étoiles de l'équipe ne jouent pas leur rôle. Le lendemain d'une autre défaite, Jacques parle aux médias. Pour la première fois, Jacques s'en prend à certains de ses joueurs :

— Ces joueurs sont les mieux payés de l'équipe parce qu'ils peuvent marquer des buts. Dampousse n'a que trois buts en dix matchs cette saison. Il doit mettre la rondelle dans le filet. On le paie des millions pour ça.

Au sein de l'équipe, les joueurs ne s'entendent plus comme avant. Le personnel est divisé. Plusieurs joueurs sont mécontents. Serge Savard fait des changements. Il cède trois joueurs, le défenseur Éric Desjardins et les attaquants Gilbert Dionne et John LeClair, aux Flyers de Philadelphie pour acquérir Mark Recchi. Desjardins est le meilleur défenseur du Canadien. Dionne ne s'entend pas bien avec Jacques depuis plusieurs mois. LeClair a une performance irrégulière. Mais dès qu'il arrive à Philadelphie, il devient un joueur fantastique. Il forme un duo formidable avec Eric Lindros. Encore aujourd'hui, Jacques ne comprend pas pourquoi LeClair n'a pas si bien joué à Montréal et qu'il a brillé à Philadelphie.

Jacques est triste de perdre Desjardins. C'est un joueur clé, un excellent défenseur. Mais il laisse Serge Savard faire son travail. Tout comme Savard n'intervient pas dans les affaires de Jacques. Malgré la venue de Recchi, les performances du Canadien ne s'améliorent pas. De leur côté, les Nordiques ont une excellente saison.

Au début de mars, Réjean Tremblay, du quotidien *La Presse*, publie un article disant qu'un petit groupe de joueurs anglophones veulent se débarrasser de leur entraîneur. Pour la première fois depuis son arrivée à Montréal en juin 1992, Jacques est fragilisé aux yeux du public.

En février et mars, le Canadien continue de perdre. Jacques retire Paul Di Pietro de la formation. Di Pietro avait demandé d'être échangé plus tôt dans la saison. Il est mécontent. Il annonce aux journalistes :

— C'est vrai que je n'ai pas bien joué dernièrement, mais les 20 autres joueurs non plus. Depuis que Dionne est parti, Demers s'en prend à moi.

Le lendemain, Jacques lit les paroles de Di Pietro. Il est furieux. Il arrive très tôt au Forum et se rend au vestiaire. Il ouvre le casier de Di Pietro. Il prend tout son équipement, même les patins, et le jette dans le bain tourbillon des joueurs. Il ordonne aux préposés de ne pas y toucher.

Les joueurs arrivent un à un. Ils sont surpris de voir l'équipement de Di Pietro flotter dans la cuve. Ils rient de voir la réaction du joueur quand il arrive. Il regarde les dégâts et demande qui a fait cela. On lui répond que c'est le coach. Il sait qu'il a des ennuis... et qu'il devra repêcher son équipement!

Un joueur raconte :

— Di Pietro s'est quand même entraîné avec nous avec son équipement mouillé. Il a essayé de faire sécher ses gants à l'aide du séchoir à cheveux. On n'avait pas le droit de lui prêter de l'équipement sec! Après l'entraînement, Di Pietro s'est expliqué avec Jacques et quelques jours plus tard, il s'est excusé devant les médias.

Pierre Gervais, un préposé à l'équipement, raconte que Jacques peut être impulsif, mais qu'il n'est pas méchant. Par exemple, au printemps de 1993, avant le début des séries éliminatoires, Jacques a tenu une réunion très tôt avec le groupe de soutien et ses adjoints. Ce groupe aimait rire et faire des blagues. Jacques est entré comme une tornade et leur a dit :

— Je veux que tout le monde soit sérieux. On va gagner cette @\$% de coupe Stanley et après on s'amusera. C'est clair? Oui? Parfait!

Et Jacques a quitté la salle. La réunion a duré 30 secondes. Le personnel est parti à rire : leur entraîneur était prêt à commencer les séries!

La saison du Canadien continue d'aller mal. Les joueurs ne s'entendent pas bien. Lors d'un match entre le Canadien et les Flyers, Patrick Roy et un défenseur du Canadien, Mathieu Schneider, se disputent à l'entracte dans le vestiaire. Ils en viennent aux coups.

Quelques semaines plus tard, Savard échange Schneider, Craig Darby et le capitaine, Kirk Muller, pour obtenir Pierre Turgeon et Vladimir Malakhov des Islanders de New York. Il expédie aussi Di Pietro à Toronto en retour d'un choix de repêchage. Turgeon est un des meilleurs attaquants de la LNH. On

le surnomme le Magicien de Rouyn. Jacques est triste de perdre son capitaine. Kirk Muller est un joueur intègre, un solide compétiteur et un excellent leader.

Mais Jacques est aussi ravi d'acquérir Turgeon. Il pense que les attaquants Turgeon, Damphousse et Recchi vont former un trio explosif. Mike Keane est nommé capitaine intérimaire.

Malgré la venue de Turgeon et de Malakhov, le Canadien est exclu des séries pour la première fois en 25 ans. Il termine la saison avec un dossier de 18 victoires, 23 revers et 7 verdicts nuls (18-23-7) en 48 matchs. Il n'atteint que la onzième place dans l'Association de l'Est, avec 43 points.

Jacques explique qu'après le lock-out, l'équipe était divisée. Il ajoute :

— On n'a pas fait le travail, moi le premier. J'étais moins vigilant avec l'équipe. Je prenais un peu plus de temps à régler les problèmes de l'équipe.

La saison de 1995-1996 est la dernière saison du Canadien au Forum de Montréal. Un nouvel amphithéâtre sera prêt en mars 1996. L'équipe a beaucoup changé. Avec les nouveaux joueurs, Jacques est sûr qu'il peut atteindre le premier rang.

Mais la saison du Canadien commence mal. Premièrement, un conflit entoure la nomination de son 23^e capitaine. En septembre 1995, Keane devient capitaine du Canadien. Dans une conférence de presse, Keane dit à un journaliste qu'il ne parle pas français et ne va pas l'apprendre. Il ajoute :

— Tout le monde ici parle anglais. Je ne vois pas le problème.

Le Québec est en période pré-référendaire. Les propos de Keane causent beaucoup de controverse. Serge Savard et Jacques doivent clarifier la situation. Ils se présentent devant la presse avec tous les joueurs de l'équipe. Ils expliquent qu'il faut choisir un capitaine qui va rassembler l'équipe. La langue qu'il parle est sans importance. Le Canadien a eu d'autres capitaines anglophones. Keane explique qu'il voulait dire que dans le vestiaire, tout le monde parle anglais. Il mentionne aussi qu'il va commencer à prendre des leçons de français.

Bernard Landry, le ministre des Affaires internationales du Québec, est au Forum. Il dit aux médias que la direction du Canadien a le devoir d'inciter les joueurs qui viennent au Québec à parler la langue du lieu.

L'équipe perd ses quatre premiers matchs de la saison. Le 17 octobre 1995, Ronald Corey, le président du Canadien, congédie Jacques et Serge Savard. Il veut que Jacques reste au sein de l'organisation. Il lui dit de retourner chez lui et d'attendre qu'on l'appelle.

Jacques a 51 ans. Son rêve vient de s'achever brusquement. Il appelle Debbie, puis son frère Michel, pour leur annoncer la nouvelle. Jacques s'est beaucoup rapproché de son frère au cours des dernières années et il lui demande de le voir pour en parler.

Aujourd'hui, Serge Savard explique pourquoi il a été congédié :

— J'avais décidé d'échanger Patrick Roy pour Owen Nolan et le gardien de but Stéphane Fiset, qui jouaient pour l'Avalanche du Colorado. J'attendais que mon jeune José Théodore se développe. L'Avalanche voulait aussi Mike Keane, mais j'avais refusé. Ronald Corey ne voulait pas que j'échange Roy. C'est pourquoi il m'a congédié. Plus tard dans la saison, Corey a décidé d'échanger Roy. Mais comme il avait attendu trop longtemps, Nolan n'était plus libre. Il a aussi inclus Mike Keane dans la transaction, parce que Corey ne voulait pas de capitaine anglophone unilingue.

Savard indique qu'il allait aussi congédier Jacques. Les joueurs étaient fatigués de lui, ce qui est normal après trois ans. Il ajoute :

— Jacques écoutait trop les vétérans. Mais il était travaillant et respectueux. C'est beaucoup grâce à lui que nous avons remporté la coupe Stanley en 1993. J'ai adoré travailler avec lui.

De son côté, Jacques explique :

— Je n'avais plus le même contrôle sur l'équipe. Mais c'est moi qui prenais toutes les décisions. J'avais une politique de porte ouverte. Les joueurs pouvaient venir me parler quand ils voulaient. C'était surtout les vétérans qui venaient me voir.

Et il ajoute :

— Si Savard songeait à me congédier, il ne m'avait rien dit. De toute façon, si j'étais congédié, je devenais l'adjoint de Savard. C'était dans

mon contrat. J'ai eu la chance de diriger le Canadien pendant trois ans. Nous avons remporté la coupe Stanley. Je recommencerais cette aventure dès demain. J'ai aussi eu la chance de diriger des athlètes extraordinaires, des joueurs dévoués, des hommes de cœur.

Plusieurs anciens joueurs de Jacques ont de belles choses à dire à son sujet. Jean-Jacques Daigneault, son ancien défenseur, affirme :

— Jacques était plus qu'un entraîneur. C'était une bonne personne qui voyait du bien dans tout le monde. Les joueurs le respectaient. Il a créé une très belle atmosphère au sein de l'équipe.

Kirk Muller, qui a eu 12 entraîneurs pendant sa carrière dans la LNH, raconte :

— C'est l'entraîneur le plus positif que j'ai eu. Son enthousiasme était contagieux. Il prenait soin des joueurs, de leur femme et de leur famille. Il avait une approche humaine. Jacques est un de mes entraîneurs favoris. Il consultait les joueurs et son personnel. C'est pourquoi nous formions une si belle famille.

Patrick Roy est heureux de rendre hommage à Jacques :

— Jacques avait une approche humaine. Il voyait l'athlète et la personne. Il faisait confiance aux joueurs et c'était mutuel. Il était très humble et très honnête. Je me suis toujours senti un peu responsable de son congédiement, parce que je ne jouais pas aussi bien que j'aurais dû le faire. Mais j'ai toujours respecté Jacques.

À son tour, Jacques conclut :

— Quand je dis que je dirigeais un groupe vraiment spécial, ça se voit dans leurs commentaires, j'avais raison!

Lettre W — À Ronald Corey

Quand vous étiez président du Canadien, vos gestes ont été parfois critiqués. Mais je sais que vous avez toujours agi dans l'intérêt suprême du Canadien.

Votre enthousiasme envers l'équipe était contagieux. Après la conquête de la coupe Stanley en 1993, les choses ont changé graduellement et vous avez décidé de nous congédier, Serge Savard, André Boudrias, Carol Vadnais et moi. C'est dommage que nous n'ayons pas pu parler de la situation avant. Nous aurions peut-être pu continuer ensemble un peu plus loin.

Je vous respecte énormément. Je veux vous dire qu'un des plus beaux souvenirs que je conserve du Canadien, c'est de vous voir si heureux quand nous avons gagné la coupe Stanley. Vous étiez le plus grand partisan de l'équipe.

Jacques

Chapitre 24

Dernière aventure comme entraîneur

Après son congédiement, Jacques a un peu honte. Il se sent un peu comme il se sentait après avoir été congédié par les Nordiques de Québec en 1980. Plusieurs joueurs l'appellent pour le remercier. Les journalistes écrivent de belles choses à son sujet. Sa famille l'appuie. Mais Jacques se sent comme s'il a failli. Il n'aime pas rester à Montréal et rencontrer des gens, car il se sent très mal à l'aise. Il décide donc de s'installer en Floride durant l'été 1996, avec Debbie. Michel est triste, car ça l'éloigne de son frère, mais il comprend sa décision.

Réjean Houle est le nouveau directeur général du Canadien. Il offre à Jacques le poste de dépisteur. Jacques recevra son salaire de 800 000 \$ par année pour les deux dernières années de son contrat. Il aura ensuite un contrat de trois ans, à 100 000 \$ par année. Jacques devra parcourir l'Amérique et observer tous les joueurs.

Jacques accepte car il ne veut pas rester à rien faire. Mais il n'aime pas beaucoup son nouveau travail. Il est souvent loin de chez lui. De plus, ce travail est stressant pour lui. Il doit amasser des informations et produire des rapports. Ça lui prend des heures à mettre son travail par écrit avant de l'envoyer au bureau du Canadien à Montréal. Il se couche à des heures de fou.

Après avoir assisté à un match, il se rend directement à sa chambre d'hôtel pour rédiger son rapport sur le match. Il n'a pas pris de notes, alors il doit faire son rapport aussi vite que possible pour ne rien oublier. Il traîne son dictionnaire avec lui et écrit en lettres moulées. Il utilise souvent les mêmes mots. C'est simple. Mais il met quatre heures à faire un travail d'une heure. Le lendemain, il transmet par télécopie son rapport au bureau du Canadien. Il demande à la secrétaire de direction de vérifier son rapport avant de le remettre à Réjean Houle.

Une autre chose le tracasse. Houle annonce que tous les dépisteurs recevront des ordinateurs portatifs, Jacques ne connaît rien aux ordinateurs et il panique. Il sait qu'il risque de perdre son emploi.

En novembre 1997, Jacques reçoit un appel. C'est Phil Esposito, le directeur général du Lightning de Tampa Bay. Il a reçu la permission de Réjean Houle de discuter avec Jacques. Phil Esposito explique qu'il a congédié son entraîneur. Il cherche un nouvel entraîneur pour son équipe. L'entraîneur recevra 350 000 \$ par année. Deux autres entraîneurs potentiels demandent 750 000 \$ par année. Il n'est pas prêt à payer ce salaire.

Jacques ne sait pas quoi penser. D'un côté, il veut vraiment reprendre un poste d'entraîneur dans la LNH. D'un autre côté, le salaire n'est pas très élevé et l'équipe est la plus faible de la LNH. Les médias se moquent d'elle. Finalement, il décide d'accepter l'offre. Il devient l'entraîneur du Lightning de Tampa Bay le 12 novembre 1997. Phil Esposito est le directeur général et son frère Tony Esposito est le directeur du personnel des joueurs.

Certains entraîneurs sont très mécontents que Jacques ait accepté un salaire si bas. Cela pourrait influencer leur propre salaire à l'avenir. Mais Jacques explique :

— J'ai accepté la moitié du salaire parce que c'est tout ce qu'on pouvait m'offrir. Je gagnais 100 000 \$ comme dépisteur. De plus, j'ai aidé à améliorer la situation des entraîneurs quand j'étais à Detroit. J'étais le premier entraîneur à toucher un salaire de 200 000 \$ par année. Ensuite, avec le Canadien, j'ai signé un contrat de quatre ans à 800 000 \$ par année. De toute façon, j'ai obtenu une bonne hausse de salaire lors de la deuxième saison chez le Lightning.

Comme d'habitude, Jacques s'implique dans la communauté pour vendre le hockey à la population locale. Pour attirer des spectateurs, le Lightning doit faire face à la concurrence, car Tampa Bay a aussi une équipe de football professionnel et de baseball professionnel. De plus, les résidents aiment bien jouer au golf.

L'équipe du Lightning connaît une saison très difficile. Elle termine sa saison en dernière place, avec 17 victoires, 55 revers et 10 verdicts nuls en 82 matchs. Comme elle est en dernière place, elle a le premier choix de repêchage des joueurs amateurs à l'été 1998. Elle sélectionne l'attaquant Vincent Lecavalier, de Rimouski.

Pendant cette saison, Jacques doit manquer deux matchs pour être avec sa femme Debbie. La première fois, Debbie doit se faire enlever le sein gauche et Jacques l'accompagne. Claudette, la sœur de Jacques, vient s'installer en Floride pour quatre mois afin d'aider Debbie pendant sa convalescence. Francine, la femme de son frère Michel, vient ensuite prendre la relève. Marilyn, la femme de Tony Esposito, s'occupe aussi de Debbie.

La deuxième fois, Debbie apprend que son sein droit risque d'avoir le cancer. Jacques se précipite en Floride. Mais tout va bien. Jacques trouve tout cela injuste :

— Ma femme fait de l'exercice et prend soin de sa santé et moi, je mange n'importe quoi et je suis stressé. Debbie mérite mieux que ça.

Le 25 juin 1998, le Lightning est vendu à Art Williams. Williams est un homme d'affaires qui a fait fortune dans le domaine de l'assurance. Il n'a aucune expérience dans le monde du hockey.

Williams veut garder Jacques comme entraîneur. Jacques est devenu assez populaire dans les médias et Williams veut que Jacques continue à vendre le hockey partout. Mais Williams veut aussi lui donner le rôle de directeur du personnel des joueurs. Il veut congédier Phil et Tony Esposito. Jacques ne veut pas le poste, mais il accepte. Il réussit à convaincre Williams de garder les deux frères Esposito. Phil gardera son poste de directeur général et Tony sera son adjoint.

Les joueurs du Lightning se préparent pour la saison 1998-1999. Leur camp d'entraînement a lieu en partie à Vienne, en Autriche.

De retour à Tampa Bay, Jacques assiste à un concert de Céline Dion devant 20 000 personnes. Avant le spectacle, Jacques et Billy McGhee, le président du Lightning, offrent un chandail du Lightning à Céline. Céline se présente devant les spectateurs vêtue du chandail. Elle dédie une chanson à Jacques Demers. La foule crie de joie. Jacques a des frissons. Les médias de Tampa Bay en parlent pendant des jours.

En saison régulière, le Lightning perd son premier match et obtient un match nul au deuxième match. Le 12 octobre 1998, Williams annonce à Jacques qu'il vient de congédier les frères Esposito. Jacques est stupéfait! Il sera désormais

le directeur général et l'entraîneur de l'équipe. L'année suivante, il recevra un contrat de trois ans à 550 000 \$ par année (800 000 \$ canadiens) pour occuper les deux postes. Malheureusement, Jacques n'a pas le choix. Il sera responsable de toutes les activités de hockey du Lightning. Il sait qu'il ne peut pas être directeur général, à cause de ses difficultés. Mais il ne peut pas dévoiler son secret.

Aujourd'hui, Jacques raconte :

— J'ai adoré travailler avec Phil. Il n'a jamais pu faire le travail qu'il voulait à cause des contraintes budgétaires. Il essayait toujours d'améliorer l'équipe et il passait beaucoup de temps à son travail. Il était honnête. Je veux lui dire que je ne lui ai jamais joué dans le dos. Je ne voulais pas du poste de directeur général, mais j'ai dû l'accepter.

Il ajoute :

— Tony Esposito a été un très grand gardien dans la LNH. Il n'était pas un bon administrateur et il était très anti-francophone. J'ai cependant beaucoup de respect pour sa femme Marilyn. Je la remercie de s'être occupée de Debbie après son opération.

Jacques demande à Williams d'embaucher deux adjoints. Il offre le poste à Jim Devellano, mais celui-ci ne veut pas quitter les Red Wings. Jacques embauche Jay Feaster et Cliff Fletcher.

Jacques explique aujourd'hui :

— J'ai été vraiment chanceux. Nous formions un trio idéal. Cliff avait un grand réseau de contacts dans la LNH. Jay était expert dans toutes les tâches administratives. Il me permettait de cacher mon incapacité. C'était une excellente décision.

Malgré tout, le Lightning ne connaît pas une bonne saison. Il termine avec un dossier de 19 victoires, 54 revers et 9 verdicts nuls (19-54-9) en 82 matchs, pour un total de 47 points. L'équipe termine encore en dernière position et est exclue des séries. Son dernier match de la saison a lieu à Miami le 17 avril 1999. Le Lightning s'incline par 6 à 2 devant les Panthers. Ce sera le dernier match de la carrière d'entraîneur de Jacques.

Le 28 juin 1999, Williams vend l'équipe du Lightning à William Davidson. Davidson est déjà propriétaire de deux équipes de Detroit : les Pistons, dans la NBA, et les Vipers, dans la Ligue internationale de hockey.

Davidson nomme Rick Dudley au poste de directeur général. Le 14 juillet 1999, il congédie Jacques et le remplace par Steve Ludzik. Jacques recevra son salaire pendant les trois prochaines années. Jacques a presque 55 ans.

Aujourd'hui, Jacques explique qu'il est content de s'être joint au Lightning de Tampa Bay. Il voulait redevenir entraîneur dans la LNH. Il affirme que les difficultés de l'équipe venaient surtout des propriétaires. Ces derniers ne voulaient pas dépenser l'argent nécessaire pour former une équipe solide et lui donner de la stabilité. Il est heureux que l'équipe ait remporté la coupe Stanley en 2004. Il se trouve aussi chanceux d'avoir pu assister aux débuts de Vincent Lecavalier :

— C'est un des meilleurs jeunes que j'ai eu l'occasion de diriger, comme Michel Goulet à Québec, Doug Gilmour à Saint Louis et Steve Yzerman à Detroit.

En tant que directeur général, Jacques a effectué 14 transactions impliquant 24 joueurs et 11 repêchages. Il a acquis des joueurs comme Chris Gratton, Peter Svoboda et Alexandre Daigle. Il a échangé d'autres joueurs comme Enrico Ciccone, Wendel Clark et Benoît Hogue. Hogue s'est joint aux Stars de Dallas et a gagné la coupe Stanley cette année-là. Wendel s'est joint aux Red Wings de Detroit.

Lettre X — À ma très chère femme Debbie

Quand je pense à tout ce que nous avons vécu ensemble, je veux te dire un grand MERCI.

Je veux surtout te remercier de m'avoir ramené dans le chemin de l'amour. Ça fait 22 ans que nous formons un couple. Je me félicite tous les jours d'avoir insisté et de ne pas avoir abandonné à nos débuts. C'est une des meilleures décisions que j'aie prises au cours de ma vie. Et ça en valait vraiment la peine.

Tu es mon amour, mon amie, ma confidente. Merci de ta compréhension et de ta patience. Merci de m'avoir respecté et aidé, malgré mes difficultés à lire et à écrire. Merci de n'avoir rien dit à personne. Tu savais que j'avais peur qu'on apprenne mon secret. Cela aurait nui à ma carrière dans le monde du hockey professionnel.

Enfin, ma chère Debbie, merci d'avoir accepté mes enfants et mes petits-enfants dans ta vie.

Tu es une perle rare. Nous allons bientôt célébrer nos 20 ans de mariage. Je veux te dire que je t'aime et que je suis à toi entièrement.

Très affectueusement, ton amoureux,

Jacques

Prolongation

La vérité, enfin...

Chapitre 25

Une deuxième carrière bien remplie



Juin 1988. Récipiendaire du trophée Jack-Adams, accordé au meilleur entraîneur de la LNH, pour une seconde année consécutive, avec les Red Wings de Detroit.

Archives de Jacques Demers

Nous sommes à l'été 1999. Jacques et Debbie sont prêts à retourner à Montréal. Jacques n'a plus honte d'avoir été congédié par le Canadien. Il annonce à son comptable, Louis Crête, qu'il a décidé de déménager à Montréal. Louis est le frère d'Alain Crête, un ancien collègue de Jacques quand il était analyste pour les Nordiques. Lors d'une conversation, Louis mentionne à son frère que Jacques s'en retourne à Montréal.

Alain travaille alors pour le Réseau des sports (RDS). Il pense que ce serait une bonne idée d'embaucher Jacques. Il en parle à son patron, Charles Perreault. Ce dernier en parle à Dominic Vanelli, qui est chargé de la programmation.

RDS veut diffuser plus de matchs de la LNH à la télévision québécoise. Vanelli cherche quelqu'un qui a de l'expérience dans la LNH. Il pense que Jacques est un excellent candidat. Jacques est connu au Québec. Il a 25 années d'expérience au hockey professionnel. Il a remporté deux trophées Jack-Adams, remis au meilleur entraîneur de la saison et il a gagné la coupe Stanley. De plus, quand Jacques était entraîneur, il collaborait toujours avec le Réseau. Il connaît déjà plusieurs employés de RDS.

Vanelli veut embaucher Jacques, mais il est inquiet que Jacques refuse, car il ne peut pas lui offrir un gros salaire. Il communique quand même avec Jacques.

Il sait que Jacques est en négociation avec la maison de production Molstar. Molstar lui a offert un poste d'analyste à la Soirée du hockey, diffusée sur Radio-Canada. Il dit à Jacques :

— Tu peux choisir d'aller à Radio-Canada. Tu seras à la télévision un soir par semaine à la Soirée du hockey et tu seras populaire. Tu peux aussi choisir de te joindre à nous. Notre équipe est jeune et nous t'offrons une carrière à long terme. Tu pourras grandir et apprendre avec nous. Et tu auras la chance de participer à certaines émissions de TSN, notre station cousine anglophone.

Quand Jacques apprend qu'il travaillera avec Alain Crête, il accepte l'offre immédiatement. Il sait qu'il pourrait obtenir plus d'argent ailleurs, mais il préfère travailler avec Alain. Il a confiance en son ancien collègue. Il sait qu'Alain pourra lui apprendre le métier de la télévision, sans se moquer de lui. Jacques s'installe chez sa sœur Claudette, et Debbie reste en Floride pour vendre la maison et organiser le déménagement.

Jacques débute le 1^{er} septembre 1999, la date du dixième anniversaire de RDS. Une fête est organisée pour célébrer l'anniversaire du Réseau. Seulement, Charles Perreault aime bien faire des blagues. Il annonce à Jacques que toutes ces festivités sont pour lui, car il est une grande vedette. Jacques n'est pas content. Il ne veut pas recevoir tant d'attention. Charles rigole et lui dit que la fête souligne en réalité l'anniversaire du Réseau.

Jacques fait ses débuts à la télévision en septembre 1999, lors du camp d'entraînement du Canadien. Il trouve cela passablement difficile. Il a vécu longtemps dans un milieu anglophone. Il a des difficultés à revenir à la langue française. Il ne sait pas toujours quel vocabulaire utiliser. De plus, il doit apprendre à travailler devant les caméras. Il ne sait jamais laquelle regarder. Avec l'aide et les conseils d'Alain, Jacques retrouve graduellement son naturel. Aujourd'hui, Alain explique :

— La grande force de Jacques, c'est qu'il demande de l'aide. Il ne prétend pas tout savoir. Il s'efforce de s'améliorer. Nous débutons notre septième saison ensemble à RDS. Encore aujourd'hui, il me questionne sur la façon de faire ou de dire les choses en ondes. La seule chose que je n'ai jamais été capable de lui apprendre, c'est la façon de prononcer le nom de Jarome Iginla, le capitaine des Flames de Calgary. Une journée, c'est *Iginla*, le lendemain c'est *Igninla* et le surlendemain, c'est *Ingila*. Il le dit de toutes les façons, sauf la bonne!

Alain ajoute :

— Jacques est simple et généreux. Il est toujours très populaire au Québec et dans la LNH. Il n'arrête jamais de signer des autographes et de parler aux gens. Il ne dit jamais qu'il est tanné. Il aime le monde. Il est aussi très honnête. Il ne fait rien dans le dos des gens. Au travail, Jacques est généreux de son temps et partage toujours ses connaissances. Il est un joueur d'équipe. Il ne se pense pas meilleur que les autres. Je l'ai très rarement vu de mauvaise humeur.

Alain raconte alors un incident qui s'est passé en 2004 où Jacques n'était pas content :

— Nous étions à Tampa Bay, pour assister à un match entre le Canadien et Tampa Bay. Nous étions dans un studio derrière les buts, au deuxième étage. Cette section est réservée aux clients fortunés qui paient cher pour assister aux matchs et déguster un buffet gratuit. Un homme jovial a aperçu Jacques et a crié : «C'est Jacques Demers! C'est Jacques Demers!» Il voulait absolument lui parler. Mais Jacques se concentrait pour livrer ses commentaires en ondes. Les employés ont essayé de calmer le spectateur. L'homme a commencé à pousser une des

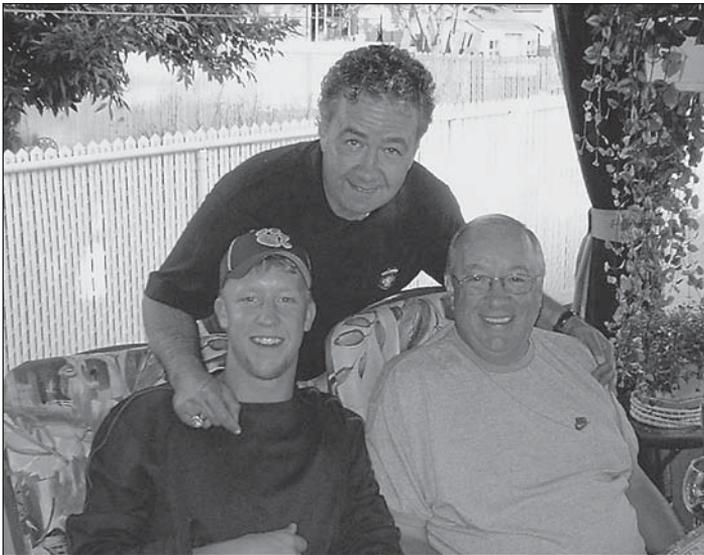
employées. Jacques l'a vu du coin de l'œil. Dès qu'il a eu le signal qu'il n'était plus en ondes, il s'est précipité vers l'homme. Il était enragé. Il a commencé à lui crier de laisser la dame tranquille. Il a menacé l'homme du poing. Mais au même moment, on revenait en ondes, en direct. Lorsque la caméra s'est allumée, Jacques avait le poing dans les airs. Les images ont passé en direct au Québec. Dans le studio, on riait, mais Jacques était encore en colère. Pour récupérer la situation, j'ai dit : «Eh bien, M. Demers, vous n'avez pas seulement des amis à Tampa!» Jacques a souri, mais il était frustré.

Dominic Vanelli raconte à son tour que Jacques est quelqu'un de très plaisant :

— Au bureau, il parle à tout le monde, du technicien au président. Tout le monde l'aime. Je pense qu'il s'est trouvé une deuxième famille à RDS.

Charles Perreault ajoute :

— Jacques est une personne nerveuse de nature. Mais il aime travailler dans la détente. Il déteste la chicane. C'est un homme très spécial.



Été 2004. Avec son fils Jason et son frère Michel.

Archives de Jacques Demers

Son frère Michel est un de ses grands admirateurs. Il est très heureux que Jacques soit de retour à Montréal. Il pense que le style de Jacques plaît aux amateurs, car Jacques ne cherche pas à imposer son point de vue. Il ne veut pas blesser les athlètes et les dirigeants. Il sait que la télévision a un impact puissant.

De son côté, Jacques est content d'être à RDS. Toutefois, il n'a pas renoncé à être entraîneur. Il raconte :

— Quand j'ai accepté le poste à RDS, c'est parce que je voulais travailler. Mais j'espérais qu'on m'offrirait éventuellement de diriger une équipe. Au début, chaque fois qu'on congédiait un entraîneur, j'espérais qu'on pense à moi. Ça n'est pas arrivé et je travaille encore à RDS. Mais je pense que dans mon cœur, je vais être un entraîneur toute ma vie.

En fait, Jacques aurait aimé diriger les Sénateurs d'Ottawa en 2003-2004. Il regrette de ne pas avoir manifesté son intérêt à la direction des Sénateurs.

Jacques travaille chez RDS presque chaque jour. Et il est aussi populaire au Canada anglais. Il participe parfois à des émissions de *Hockey Night in Canada*, de la CBC, ainsi qu'à des émissions de TSN, SportsNet, Global et CTV. On l'entend parfois à différentes stations de radio au Canada. Il a déjà été chroniqueur régulier à la station sportive The FAN 590 à Toronto. À Montréal, il fait maintenant partie de l'équipe matinale de CKAC.

Depuis six ans, il tient une chronique dans le *Journal de Montréal*, avec l'aide de Mario Leclerc, l'auteur du livre *Jacques Demers : En toutes lettres*. Il collabore parfois avec la revue *The Hockey News* et le quotidien américain *USA Today* pendant les séries de la coupe Stanley.

En fait, Jacques est populaire au Canada et aux États-Unis :

— Je reçois des demandes de presque toutes les villes de la LNH pour commenter des événements. J'accepte souvent, mais je refuse aussi souvent, car c'est trop. Je me tiens assez occupé.

Jacques est aussi un conférencier populaire. Il donne des conférences de motivation. Il parle de sa vie personnelle et professionnelle à son auditoire. Il les encourage en leur disant :

— Il y a toujours un moyen de se sortir d'une mauvaise situation et de réussir. Je l'ai fait. Tout est possible si on croit à ce qu'on veut.

Au Québec, Jacques donne des conférences pour des firmes comme Telus, Kraft, Coca-Cola, Banque Nationale et plusieurs autres. Cependant, il préfère s'engager dans des causes humanitaires, communautaires et sportives. Il essaie aussi d'aider les gens dans le besoin, mais il le fait sous le couvert de l'anonymat.

Jacques conclut en disant :

— J'aime vraiment ce que je fais. Je travaille beaucoup, ça fait partie de moi. Et en plus, ça me paie très bien!

Il ajoute :

— Certaines personnes n'aiment pas que Michel Bergeron et moi soyons si présents dans le monde des médias. On dit que nous sommes des voleurs de jobs. Je ne suis pas journaliste et je ne le serai jamais. Je n'ai pas la formation ni les capacités nécessaires. Par contre, j'ai développé une expertise du hockey. Dans mon rôle d'analyste, j'apporte 25 années d'expérience.

Jacques ajoute qu'il est très fier de sa chronique dans le *Journal de Montréal* :

— Quand je vois ma chronique par écrit, je suis content. Il y a 50 ans, personne n'aurait cru que je publierais quoi que ce soit dans un grand quotidien de Montréal! Surtout pas le frère Latendresse! En outre, c'est Jacques Beauchamp, du *Journal de Montréal*, qui a fait circuler mon nom dans le monde du hockey au début des années 70.

Lettre Y — À Alain Crête

En peu de temps, nous sommes devenus partenaires. C'est grâce à toi que je débute ma septième année au Réseau des sports. C'est toi qui m'as permis d'avoir cette deuxième carrière dans le monde des médias. Tu as plaidé ma cause au départ et ensuite, tu as été mon guide.

Quand nous sommes en ondes, je suis à l'aise avec toi. Ta présence me fait l'effet d'un calmant.

Tu as été patient avec moi. Tu m'as toujours respecté et tu ne t'es jamais moqué de moi. Je suis fier de te considérer comme un ami sincère. Tu peux toujours compter sur moi.

Dans cette lettre, je veux aussi remercier mes patrons à RDS, qui ont cru en moi. Ils m'ont donné la chance de rester dans le monde du hockey et de bien gagner ma vie.

Jacques

Chapitre 26

Des anges gardiens

En décembre 2002, Jacques décide de consulter un psychiatre. Il a peur que ça se sache, car tout le monde penserait qu'il est fou. Mais il est mal dans sa peau et ressent beaucoup d'agressivité. Il explique :

— Parfois, je voulais juste crier : «Aidez-moi, quelqu'un! Je suis dans une cage et je suis incapable d'en sortir!»

Le bureau du psychiatre est décoré très simplement. Le docteur Fernand Couillard gagne vite la confiance de Jacques. Il ne le juge pas et ne se moque pas de lui. À chaque rendez-vous, une fois par semaine, Jacques se vide le cœur. Il est fatigué. Il a l'impression de toujours mentir au sujet de son handicap. Il a très peur qu'on apprenne son secret. Ses difficultés à lire et à écrire le dérangent souvent. Il raconte son enfance, sa relation avec son père, ses difficultés à lire et à écrire, ses problèmes de concentration, ses relations interpersonnelles.

Jacques se sent libéré de beaucoup de choses. Après quelques rencontres, le docteur Couillard pose son diagnostic. Jacques souffre de troubles majeurs d'anxiété avec beaucoup de traits compulsifs. Cela est surtout dû au fait qu'il est analphabète. L'analphabétisme le force à mémoriser tout ce qu'il doit faire pour bien fonctionner dans la vie. Cela exige une concentration extraordinaire. Il vit toujours sur le stress de ne rien oublier. C'est pour cela qu'il se sent enfermé dans une cage, prêt à exploser.

Selon le docteur Couillard, Jacques n'est pas dyslexique. Lorsque Jacques parle, son discours est fluide, sans faute. Il n'inverse pas les mots ou les lettres. Il ne souffre pas de déficit d'attention non plus. Son manque de concentration vient du fait qu'il a de la difficulté à lire et à écrire. Il ne peut pas prendre des notes. Il est donc obligé de tout mémoriser. C'est très exigeant. Quand une personne sait qu'elle n'a que la concentration et la mémorisation pour fonctionner, ça cause beaucoup d'anxiété.

L'anxiété ne se guérit pas, mais elle se traite. C'est un problème neurochimique. Le docteur Couillard mène une thérapie avec Jacques. Il lui prescrit aussi un médicament qu'il devra prendre toute sa vie. Ce médicament est appelé un inhibiteur spécifique de la recaptation de la sérotonine (ISRS). C'est un antidépresseur qui a beaucoup d'effets bénéfiques sur l'anxiété. Le docteur lui donne aussi des outils pour fonctionner. Ces outils lui permettent de se comprendre intellectuellement et d'identifier ses émotions et ses comportements. Cela s'appelle une psychothérapie.

Le docteur Couillard explique aussi pourquoi Jacques est si généreux avec son entourage :

— Jacques a une personnalité très compulsive. Il cherche continuellement à acheter le calme autour de lui. Il est angoissé. En groupe, il se sent menacé. Plus on lui dit qu'il est bon, plus il se calme. Mais c'est un peu artificiel. Car si on ne lui dit pas qu'il est bon, il devient mal à l'aise. Il se montre généreux pour retrouver cette paix autour de lui.

Il ajoute :

— Jacques sera toujours une personne généreuse, mais il pourra choisir d'être généreux pour les bonnes raisons. Avant, il se disait : «Il FAUT que j'achète ceci». Dorénavant, il se dira : «J'achète ceci parce que je le VEUX». Peu à peu, il se sentira moins obligé à faire les choses.

Le docteur Couillard trouve que la publication de son livre sera bénéfique pour Jacques. Désormais, il n'aura plus besoin de mentir. Il ne vivra plus avec la peur qu'on découvre son secret. Il assume pleinement sa réalité. C'est une bonne thérapie.

Jacques est très content des résultats de sa thérapie. Il affirme :

— Aujourd'hui, je me sens de mieux en mieux. Je sais ce que j'ai et ce dont je souffre. Je prends les médicaments nécessaires pour gérer mon anxiété. Je suis plus calme. Et maintenant, je peux arrêter de mentir. Enfin, à 61 ans!

Le docteur Couillard affirme que Jacques n'a pas besoin de retourner à l'école pour gérer son problème d'analphabétisme :

— C'est sûr qu'il peut essayer d'apprendre à lire et à écrire. Mais Jacques a appris à fonctionner sans cela dans la société. Le problème, c'est qu'il n'était plus capable de supporter de mentir constamment pour cacher sa réalité.

Aujourd'hui, Jacques a encore les mêmes difficultés à lire et à écrire. Il peut lire un journal lentement et seulement s'il est seul, car il doit se concentrer complètement. Il écrit lentement, en lettres carrées. Il ne peut pas écrire en lettres attachées.

Pour ses autographes, il a appris à écrire quelques bouts de phrase en lettres attachées et les a mémorisés. Il signe toujours : «Ton ami, Jacques Demers» ou «Meilleurs vœux, Jacques Demers». Parfois, c'est plus difficile :

— Quand quelqu'un me demande de personnaliser un message, je panique. J'écris : «Meilleurs vœux» et je demande à la personne d'épeler lentement le nom du destinataire.

Il ajoute :

— Si j'ai mal dédicacé une photo à quelqu'un, je m'en excuse. Maintenant, vous savez pourquoi... j'en suis incapable.

Jacques raconte aussi que parfois, dans le passé, il s'est trouvé dans un état d'anxiété extrême. Quand cela arrivait, il ne respectait pas ses engagements. Il voulait à tout prix éviter de se trouver dans une foule. Il se sentait étouffé.

Jacques explique que beaucoup de personnes l'ont aidé pendant ses 33 années dans le monde du hockey professionnel. Il les appelle ses anges gardiens. Il y a sa femme, Debbie Anderson, et sa belle-sœur, Francine Côté, la femme de Michel, qui s'occupe de sa correspondance. Ensuite, il y a Michèle Lapointe, chez les Nordiques et le Canadien; Susie Mathieu à Saint Louis; Bill Jamieson à Detroit; Claudine Crépin, du Canadien; et Jay Feaster à Tampa Bay. Aujourd'hui, à RDS, il y a Manon Gagnon, Louise Michaud et Louis-Philippe Neveu.

Certains de ses anges gardiens ont soupçonné qu'il avait des difficultés à lire et à écrire, mais ils ne l'ont jamais mentionné. Michèle Lapointe explique :

— Je savais qu'il n'avait pas été longtemps à l'école. Je m'étais aperçue

de ses problèmes, mais on n'en a jamais discuté. Toutefois, Jacques n'a jamais abandonné. Ça a dû être très difficile de vivre à longueur de journée, en secret, avec ce handicap. Comme collègue, il a toujours respecté les autres employés et il a toujours été très reconnaissant. C'est un être humain admirable.

Claudine Crépine ne s'est jamais doutée du secret de Jacques. Elle a beaucoup aimé travailler avec lui :

— C'était un homme respectueux et attentionné. Il était toujours de bonne humeur. Il traitait tout le monde de la même façon.

Debbie, sa conjointe de 22 ans, connaît bien Jacques. Elle explique :

— Jacques a toujours ressenti le besoin de protéger son image. Il ne se donnait pas le droit à l'erreur. Je pense que ce livre va le libérer de plusieurs de ses soucis quotidiens. Son histoire démontre que tout n'est pas toujours rose dans la vie. Chaque personne a un côté plus noir. C'est la beauté de l'être humain.

Elle ajoute :

— C'est un homme incroyable. Il travaille dur. Il a surmonté beaucoup d'obstacles sans jamais abandonner. Il est un homme chaleureux, passionné, émotif et reconnaissant. Il donne beaucoup de son temps et de son argent. Il est bon.

— Je l'ai connu à 28 ans. Il m'a fait connaître le grand bonheur d'aimer et d'être aimée. Je suis chanceuse de l'avoir rencontré.

Debbie et Jacques vivent dans leur nouvelle maison, à Hudson, au Québec, depuis 2005. Ils vont souvent au restaurant. Jacques aime le golf. Il fréquente régulièrement l'église catholique et se rend parfois à la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré, à Québec.

Tous ses enfants sont maintenant des parents à leur tour. Mylène a 35 ans. Elle est la mère de Tristan. Elle vit à Lasalle. Brandy a 30 ans et a deux enfants, Ryan et Ashton. Stefanie a 28 ans et trois enfants : David-Michael, Justice et Jaden. Jason a 24 ans. Il est le père de Skylar. Brandy, Stefanie et Jason vivent encore à Indianapolis.

En 2005, le chef du parti conservateur, Stephen Harper, a demandé à Jacques de se présenter comme candidat dans l'ouest de Montréal. Jacques a refusé.

Au cours de sa carrière, Jacques a été entraîneur dans la LNH pendant 13 ans. Il a remporté deux trophées Jack-Adams à titre de meilleur entraîneur. Il a remporté la coupe Stanley en 1993 avec le Canadien. Il est un des 11 entraîneurs à avoir dirigé plus de 1 000 matchs (1 006). Il est un des 16 entraîneurs à avoir remporté plus de 400 victoires (409). En 2005, il est un des trois entraîneurs à avoir dirigé cinq équipes dans la LNH. Les deux autres sont Scotty Bowman et Mike Keenan.

Aujourd'hui, Jacques est heureux et il se sent plus paisible. Il explique :

— Ce livre sur ma vie et ma carrière m'a libéré. C'est un cadeau que je me fais. Je me suis toujours accroché à l'espoir d'une vie meilleure. Aujourd'hui, je suis heureux. J'ai une femme que j'aime. J'ai des enfants et des petits-enfants que j'aime. J'ai une famille que j'aime. J'ai des amis que j'aime et un travail que j'aime. Je suis riche.



À la maison, avec son chien... Coach, en 2004.

Archives de Jacques Demers

Lettre Z — Au docteur Fernand Couillard

Cher docteur, en 2002, vous êtes arrivé comme une bouffée d'air frais dans ma vie. J'avais commencé ce livre et j'avais de plus en plus de difficulté à vivre avec mes handicaps.

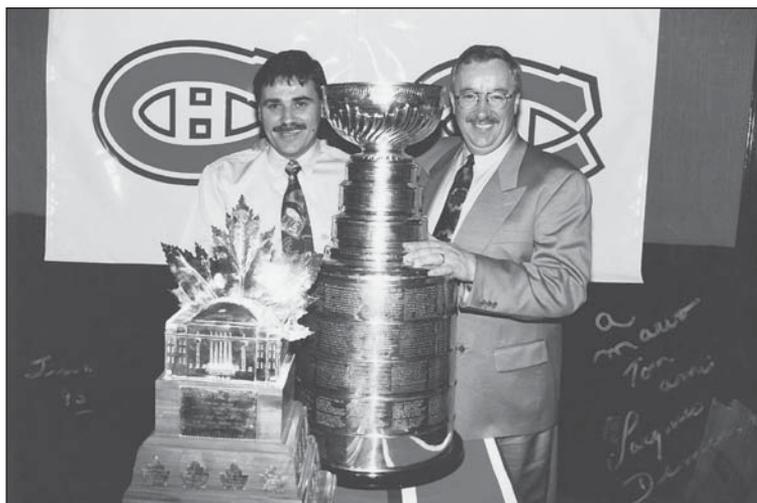
Vous m'avez respecté et vous m'avez compris. Vous m'avez aidé à voir clair. Vous avez diagnostiqué mon double problème d'analphabétisme et de crises d'anxiété. Vous m'avez donné des outils pour m'aider.

Je dis parfois que vous m'avez sauvé la vie. Je me sentais prisonnier dans une cage et vous m'avez fait renaitre.

Je veux aussi remercier tous mes anges gardiens. Ils m'ont aidé pendant ma vie et ma carrière. Sans eux, je n'aurais pas pu survivre dans notre monde si médiatisé. Ces personnes ont été très généreuses avec moi. Je leur en suis éternellement reconnaissant.

Jacques

Épilogue



Deux jours après la conquête de la Coupe, Mario Leclerc et Jacques Demers célèbrent... sans savoir qu'ils auront l'occasion de raconter en détail cette fameuse conquête de la coupe Stanley, des années plus tard.

Archives de Jacques Demers

Mario Leclerc a mis trois ans à écrire le livre *Jacques Demers : En toutes lettres*. Il l'a terminé en juin 2005. Il a passé une centaine d'heures à interviewer Jacques. Il a passé environ 50 heures à questionner plus de 38 personnes. Il a fouillé dans les archives et a visionné des cassettes. Tout cela parce qu'il voulait faire un portrait le plus juste possible de Jacques dans son livre.

Mario affirme que le travail a représenté un vrai défi :

— À cause de son analphabétisme, Jacques n'avait rien par écrit. Il n'avait pas de documents à me donner. Il n'avait que des souvenirs. Et ses souvenirs se bouscuaient dans sa tête à mesure que nous avançons. Ou encore, sa concentration faisait défaut. J'ai dû vérifier toutes les informations auprès d'une deuxième et même d'une troisième source.

Il ajoute :

— Pendant les entrevues, Jacques a dû faire face à ses émotions. Nous avons ri ensemble. Nous avons aussi pleuré. Jacques voulait que son livre soit aussi honnête que possible. Et il ne voulait critiquer personne dans son livre.

Mario conclut en disant :

— Jacques m'a confié son secret en 1994. À partir de ce moment, j'ai vu le combat quotidien qu'il vivait pour survivre dans un monde sans pitié.

Michel, le frère de Jacques, ajoute :

— La vie de Jacques, c'est un grand message d'espoir. J'espère que sa vie servira d'inspiration, surtout aux jeunes qui veulent abandonner dès qu'ils rencontrent un obstacle.

Au sujet de l'analphabétisme

L'analphabétisme est très répandu au Canada. *L'Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes* classe l'analphabétisme selon cinq niveaux. Les personnes qui atteignent les niveaux 1 et 2 ont généralement de la difficulté à lire ou à comprendre des textes plus complexes. Le niveau 3 veut dire que les personnes ont certaines compétences qui leur permettent de fonctionner dans le monde d'aujourd'hui. C'est le niveau minimum souhaité. Les niveaux 4 et 5 sont les niveaux les plus élevés.

À l'échelle nationale, 56 % des francophones n'ont pas atteint le niveau 3 en lecture de textes suivis. Au Québec, c'est 55 % des francophones qui n'ont pas atteint ce niveau¹.

L'analphabétisme est un concept qui recouvre la notion de «compétence», à savoir la capacité de comprendre et «d'utiliser des imprimés dans des activités quotidiennes, que ce soit à la maison, au travail ou dans la collectivité, pour atteindre ses objectifs, parfaire ses connaissances et accroître son potentiel»².

Auparavant, on utilisait le niveau de scolarisation pour déterminer le niveau d'analphabétisme. En utilisant cette ancienne mesure, on dit que Jacques souffre d'un analphabétisme «fonctionnel». Cela veut dire qu'il a complété 5 à 8 ans de scolarité. Au Canada en 2001, 8 % de la population totale était des analphabètes fonctionnels.³

¹ Corbeil, J.-P. (2006). *Le volet canadien de l'Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes de 2003 (EIACA) : état de la situation chez les minorités de langue officielle*, Statistiques Canada.

En ligne : <http://www.statcan.ca/francais/research/89-552-MIF/89-552-MIF2006025.pdf>

² Ibid.

³ OCDE et Statistique Canada (1995), *Littérature, économie et société : Résultats de la première Enquête internationale sur l'alphabétisation des adultes*, Paris et Ottawa, dans Corbeil, J.-P. (2006). *Le volet canadien de l'Enquête internationale sur l'alphabétisation et les compétences des adultes de 2003 (EIACA) : état de la situation chez les minorités de langue officielle*, Statistiques Canada.

En ligne : <http://www.statcan.ca/francais/research/89-552-MIF/89-552-MIF2006015.pdf>

Une personne analphabète éprouve de la difficulté à utiliser le code écrit. En général, une personne analphabète vit dans la honte. Elle se pense responsable de sa situation et cherche à la cacher. Elle pense qu'elle est la seule au monde à avoir ce problème. Elle a souvent développé des stratégies surprenantes de débrouillardise. Elle est vulnérable et dépendante de son entourage et de toutes les institutions de la société.

La personne analphabète utilise certaines méthodes pour cacher ses difficultés :

1. Elle se fie uniquement à sa mémoire pour prendre un message.
2. Elle n'aime pas remplir des formulaires. Elle veut les lire ou les remplir chez elle.
3. Elle oublie toujours ses lunettes ou elle a mal aux yeux.
4. Elle demande de l'aide pour remplir un document; elle dit qu'elle n'a pas compris la question.
5. Elle dit que c'est son conjoint qui s'occupe de ça.
6. Elle dit qu'elle s'est blessé la main ou le bras pour éviter d'écrire.

7. Elle n'aime pas signer ou sa signature paraît tracée avec difficulté.
8. Elle ne propose jamais une tâche qui demande de lire ou d'écrire.
9. Elle ne semble pas collaborer avec l'enseignant de son enfant. Elle ne tient pas compte des notes écrites de l'enseignant.
10. Elle oublie les documents qu'on lui a donnés.
11. Elle demande des explications, même si c'est écrit sur un de ses documents.
12. Elle a de la difficulté à s'exprimer oralement. Elle a de la difficulté avec le vocabulaire. Elle déforme les mots.

Environ 22 % des adultes canadiens de 16 ans et plus se classent au niveau le plus faible de capacités de lecture. Ces personnes ont beaucoup de mal à déchiffrer les textes écrits. Elles peuvent admettre qu'elles ont de la difficulté en lecture. Presque 98 % des analphabètes ne font pas de démarches d'alphabétisation.

On rencontre des personnes analphabètes de tous âges et dans toutes les classes sociales. Elles cachent souvent leur difficulté à lire, à écrire et à compter. Par contre, elles ont souvent un bon sens de l'observation. Elles sont très débrouillardes et ont une mémoire remarquable.

Si on pense qu'on est en présence d'une personne analphabète, voici ce qu'on devrait faire :

- Ne l'obligez pas à faire une activité où elle doit lire ou écrire. Elle pourrait décider de vous éviter.
- Encouragez-la à s'intéresser à des activités où elle prendra conscience de ses difficultés.
- Faites-la découvrir qu'elle n'est pas la seule à avoir ces problèmes.
- Indiquez-lui qu'il y a des ressources spécialisées pour l'aider. Ces ressources sont souvent gratuites.
- Vérifiez avec elle s'il y a un programme d'alphabétisation dans sa communauté qui l'intéresserait.

Glossaire

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
à la barre	13	Ce sera aussi le dernier match de Jacques à la barre des Nordiques.	Avoir la direction de l'équipe, diriger, gouverner. Dans le hockey, c'est l'entraîneur en chef de l'équipe. Dans l'exemple ci-contre, cela signifie que ce sera la dernière fois que Jacques sera l'entraîneur des Nordiques.	
antichambre	10	«Cette dernière [la Ligue Montréal] est Pantichambre de la Ligue de hockey junior major du Québec (LHJMQ), qui à son tour mène à la Ligue nationale.»	Ligue qui précède une ligue plus importante. Dans une hiérarchie, elle serait au niveau précédent.	
avantage numérique	9	«Lorsque Wilson et Jacques regardent les matchs du Canadien à la télévision, Jacques aime analyser le jeu : les entrées et les sorties de zone, le jeu des équipes en avantage et en désavantage numérique. »	Lorsqu'une équipe a plus de joueurs sur la patinoire que l'équipe adverse, parce qu'un ou plusieurs joueurs de l'équipe opposée ont une pénalité.	supériorité numérique

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
bouc émissaire	14	«J’avais trop parlé de l’avenir des Nordiques avec Cloutier et Tardif. La direction pensait comme moi. C’est dommage que j’aie servi de bouc émissaire , c’est-à-dire qu’on ait rejeté le blâme de tout cela sur moi.»	Personne sur qui on rejette toute la responsabilité, tout le blâme.	
cœur au ventre	18	«Je sais que les joueurs ont du potentiel. Il reste à savoir s’ils ont du cœur au ventre .»	Avoir du courage; foncer; tout faire pour gagner.	
conquête de la coupe Stanley	22	«Deux jours après la conquête de la coupe Stanley , l’équipe du Canadien participe au défilé des champions sur la rue Sherbrooke à Montréal.»	C’est le fait de gagner la coupe Stanley.	
correspondance	3	«Chaque trois semaines, Jacques prend l’autobus le vendredi après-midi après l’école. Le trajet dure une heure et nécessite deux correspondances .»	Cela veut dire qu’il doit changer de véhicule à un point déterminé pour poursuivre son trajet. Dans ce cas, Jacques doit prendre deux autres autobus pour se rendre chez sa grand-mère.	
défaite	11	«Il dirige 75 matchs, avec un dossier de 33 victoires, 39 défaites et 3 matchs nuls.»	Lorsque l’équipe perd un match, c’est une défaite, ou un revers.	revers
désavantage numérique	16	«L’arbitre commence à imposer des pénalités à répétition aux Blues. Cela veut dire que les Blues doivent jouer en désavantage numérique .»	Lorsqu’un ou plusieurs joueurs d’une équipe ont une pénalité et que l’équipe a moins de joueurs sur la patinoire que l’équipe adverse.	infériorité numérique

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
devancer	18	«À la fin de la saison 1988-1989, les Red Wings se placent au premier rang de la division Norris. Ils devancent les Blues par deux points.»	Dépasser, être en avant dans le classement.	
dossier de	11 13	«Il dirige 75 matchs, avec un dossier de 33 victoires, 39 défaites et 3 matchs nuls.» «À la mi-saison, les Nordiques ont un dossier de 17-17-6.»	L'ensemble des statistiques d'une équipe (victoires, défaites et matchs nuls).	fiche de
entracte	16	«Le sixième match, joué à Saint Louis, s'annonce mal : les Blues tirent de l'arrière 4 à 1 après deux périodes. Au cours du deuxième entracte , Jacques motive ses joueurs.»	Temps de pause entre les périodes du match. Le premier entracte est entre la première et la deuxième période. Le deuxième entracte est entre la deuxième et la troisième période.	
équipe d'expansion	19	«Mais les Nordiques connaissent une année difficile. Ils sont la pire équipe de la LNH en 1990-1991. L'année suivante, ils devancent seulement San José, une équipe d'expansion , au classement.»	Équipe qui s'ajoute aux équipes qui forment une ligue, dans ce cas, la LNH. La nouvelle équipe participe ainsi à l'expansion de la LNH.	nouvelle équipe
esprit défaitiste	14	«Il y a des joueurs des Nordiques qui doivent quitter les lieux. Ils contribuent à l' esprit défaitiste qui se retrouve dans l'équipe.»	L'attitude de ceux qui ne croient pas à la victoire. Attitude pessimiste. La personne est persuadée que ses actions mèneront à l'échec (on voit le mot «défaite» dans le mot «défaitiste»).	

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
fiche de	(voir «dossier de»)			dossier de
fiche inférieure à .500 ou dossier inférieur à .500	11	«L'équipe n'est pas extraordinaire, mais elle connaît une bonne saison. Elle a une fiche inférieure à .500 (34 victoires, 35 défaites et 6 matchs nuls).»	L'équipe a gagné moins de matchs que la moitié des matchs qu'elle a joués. Les matchs nuls ne comptent pas comme une victoire. Dans l'exemple ci-contre, l'équipe a joué 75 matchs (34 + 35 + 6). Elle en a gagné 34, qui est moins de la moitié.	dossier inférieur à .500
fiche supérieure à .500 ou dossier supérieur à .500	16	«Les Blues terminent leur saison 1984-1985, la deuxième de Jacques, au premier rang de la section Norris avec 86 points et un dossier de 37-31-12 en 80 matchs. C'est seulement la deuxième fois en dix ans que leur dossier est supérieur à .500. »	L'équipe a gagné plus de matchs que la moitié des matchs qu'elle a joués. Dans l'exemple ci-contre, l'équipe a joué 80 matchs (37+31+12). Elle en a gagné 37, qui est plus de la moitié.	dossier supérieur à .500
gradins (utilisé au pluriel)	18	«Les gradins sont pleins.»	Ce sont les bancs de l'aréna.	
joueur pilier	17	«Le Prof lui souhaite bonne chance. Jacques appelle ensuite les quatre joueurs qui sont les piliers de l'équipe et leur explique la situation.»	Les joueurs les plus importants de l'équipe; les joueurs auxquels Jacques se fie.	
maraudage	16	«La LNH interdit le maraudage , c'est-à-dire qu'une équipe n'a pas le droit de recruter un membre d'une autre équipe sans en avoir reçu la permission.»	Lorsqu'on essaie de convaincre quelqu'un de changer d'équipe en quittant son équipe actuelle sans avoir reçu la permission de le faire.	

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
match nul	13	«La première année, le Canadien compte deux victoires, un revers et un match nul (2-1-1) en quatre matchs contre les Nordiques.»	Lorsque les deux équipes terminent le match avec le même nombre de buts ou le même pointage (p. ex., 2 à 2, 5 à 5, 0 à 0)	partie nulle verdict nul
match préparatoire	18	«Les Wings perdent leur premier match préparatoire contre les Blues de Saint Louis.»	Match ou série de matchs qui précède la saison régulière.	
neurochimique	26	«L'anxiété ne se guérit pas, mais elle se traite. C'est un problème neurochimique .»	Problème lié aux éléments chimiques du système nerveux. On retrouve dans ce mot : «neuro» qui signifie «nerfs» et «chimique».	
pairs	18	«Jacques est aussi proclamé entraîneur de l'année par ses pairs à la suite d'un vote tenu auprès des entraîneurs de la LNH, dans la revue <i>The Sporting News</i> .»	Collègues. Dans l'exemple ci-contre, ce serait les autres entraîneurs dans la ligue.	
passablement	25	«Jacques fait ses débuts à la télévision en septembre 1999, lors du camp d'entraînement du Canadien. Il trouve cela passablement difficile.»	C'est un adverbe qui se trouve entre «peu» et «beaucoup».	assez moyennement

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
prolongation	21	«Le Canadien gagne le match 2 à 1, en prolongation. »	Période supplémentaire, ajoutée après les trois périodes d'un match, lorsque les deux équipes sont à égalité. Pendant la prolongation, la première équipe qui marque un but remporte le match et le match prend fin. Pendant la saison régulière, c'est une période de 5 minutes. Dans les séries, c'est une période de 20 minutes.	
psychothérapie	26	«Le docteur lui donne aussi des outils pour fonctionner. Ces outils lui permettent de se comprendre intellectuellement et d'identifier ses émotions et ses comportements. Cela s'appelle une psychothérapie. »	Traitement qui utilise des moyens psychologiques pour traiter des troubles de l'esprit.	
revers	12	«Jacques termine sa carrière dans l'AMH avec une fiche de près de .500, avec 144 victoires, 145 revers et 22 matchs nuls.»	Lorsque l'équipe perd un match, c'est un revers, ou une défaite.	défaite

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
ronde	16	«Dans la première ronde des séries éliminatoires, ils doivent de nouveau affronter les North Stars de Minnesota.»	Série de matchs qui sert à déterminer quelle équipe accède à la prochaine ronde des séries éliminatoires. Il y a 4 rondes dans les séries éliminatoires : la première, la deuxième, la troisième et la finale. Le gagnant de la finale remporte la coupe Stanley. Auparavant, pour remporter la première ronde, il fallait gagner 3 de 5 matchs. Maintenant, pour remporter chaque ronde, il faut gagner 4 de 7 matchs.	
s'incliner (devant)	16	En séries éliminatoires, les Blues battent les Red Wings de Detroit, puis s'inclinent devant les North Stars du Minnesota, au septième match, en période de prolongation.	Perdre (le match, la série, la ronde).	

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
séance de repêchage	16	«Lors de la séance de repêchage de Toronto, il conclut quelques transactions avec le Canadien.»	Mode de recrutement annuel où les équipes choisissent les joueurs qui font leur entrée dans le circuit professionnel. En général, les équipes choisissent les joueurs dans l'ordre inverse de leur classement final. Cela veut dire que l'équipe au dernier rang aura le premier choix de repêchage. Les équipes qui ne se sont pas qualifiées pour les séries participent à une loterie pour déterminer leur rang de sélection.	

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
séries éliminatoires	11	«Mais les Cougars ont une saison difficile. Ils ne se rendent pas aux séries éliminatoires. »	Série de rencontres entre les équipes à la fin de la saison régulière pour déterminer qui sera le vainqueur de la ligue (qui remportera la coupe Stanley). Les séries sont réparties en rondes. Dans la LNH, les séries éliminatoires consistent en quatre rondes. Dans la première ronde, il y a 16 équipes (huit (8) équipes pour chacune des deux conférences — Est et Ouest). Dans la deuxième ronde, il y a huit (8) équipes, dans la troisième ronde, il y a quatre (4) équipes, et dans la dernière ronde, il y a deux (2) équipes — le vainqueur de la Conférence de l'Est affronte le vainqueur de la Conférence de l'Ouest.	les éliminatoires
sournois	19	«Il s'entend bien avec tout le monde et n'est pas sournois. »	Qui cache ses vrais sentiments, parce qu'il a une intention malveillante.	hypocrite
tirer de l'arrière	16	«Le sixième match, joué à Saint Louis, s'annonce mal : les Blues tirent de l'arrière 4 à 1 après deux périodes.»	Pendant un match, avoir moins de buts que l'équipe adverse. Dans une série, avoir moins de victoires que l'équipe adverse.	

Mot /terme	Chapitre	Contexte	Définition	Synonyme
tour du chapeau	22	«Après 52 secondes de jeu, Éric Desjardins marque un autre but! Il devient le premier défenseur de l'histoire à réaliser un tour du chapeau en finale de la coupe Stanley.»	Lorsqu'un même joueur marque trois buts dans un match. Si le joueur compte trois buts dans la même période, cela s'appelle un tour du chapeau naturel.	
unilingue	23	«Mais comme il avait attendu trop longtemps, Nolan n'était plus libre. Il a aussi inclus Mike Keane dans la transaction, parce que Corey ne voulait pas de capitaine anglophone unilingue. »	Qui ne parle qu'une langue.	
verdict nul	(voir «match nul»)			
victoire	10	«L'équipe remporte 17 victoires consécutives.»	Lorsque l'équipe gagne un match, c'est une victoire. Lorsqu'on parle de victoires consécutives, cela veut dire des victoires une après l'autre, sans défaites.	

